VOYAGE
D'INNIGO
DE BIERVILLAS,
PORTUGAIS,

A LA CÔTE DE MALABAR, GOA, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

CONTENANT

Une description des Mœurs, Coutumes & Religion des Indiens; les différens établissemens de plusieurs Nations de l'Europe, & un détail exact du Commerce de Batavia, avec plusieurs avantures & singularités curieuses.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez GREGOIRE - ANTOINE - DUPUIS, Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

PREFACE DE L'AUTEUR.

A Mon retour des Indes, de mon propre mouvement, & ſans en être ſollicité par mes amis, comme ſe vantent ordinairement les faiſeurs de Livres, je réſolus pour ma propre ſatisfaction de mettre en ordre les Mémoires de mon Voyage, & de les faire imprimer en France, ayant des raiſons très-fortes pour ne les pas donner en Langue Portugaiſe, ſur-tout à Liſbonne. Ce qui me détermina à cela, c'eſt que comme les François ſont naturellement curieux des

» le Public auroit été privé d'un
» Ouvrage sçavant & curieux,
» que la modestie & l'humilité
» de l'Auteur lui auroient fait
» supprimer.

» Il ne faut pas oublier non
» plus de dire hardiment que si
» le Livre n'étoit pas bon, on
» ne le produiroit pas; qu'on le
» met au jour parce qu'il mérite
» l'attention générale du monde
» entier; qu'il est plein d'érudi-
» tion; que le comique y est
» assaisonné avec le sérieux d'u-
» ne façon toute nouvelle, de
» sorte qu'il sera plus récréatif
» qu'ennuieux, & que les an-
» ciens Voyageurs, même les
» modernes, n'ont jamais com-
» posé avec tant de méthode,
» ni arrangé les matieres avec
» tant d'art; qu'en un mot, c'est
» un Ouvrage si accompli, qu'on
» peut aisément croire qu'il s'en
» fera un grand nombre d'E-
» ditions, même en plusieurs

» celle de la Princesse Chinoise
» & de Kiambu son amant, est
» remplie d'évenemens si mer-
» veilleux, quoique naturels,
» qu'il n'y a pas de doute que
» l'on sera charmé de la relire
» plusieurs fois. Il en est à peu
» près de même de plusieurs en-
» droits de cet Ouvrage, qui ne
» manqueront pas d'attirer toute
» l'attention du Lecteur; mais
» avec tout cela, Monsieur, il
» ne faut pas compter qu'on
» veüille jamais l'imprimer ici,
» si vous n'engagez l'Auteur d'y
» joindre une Préface; car c'est
» le goût dominant d'aujour-
» d'hui, & un Livre ne peut
» mériter le nom de Livre qu'il
» n'ait à la tête une belle & am-
» ple Préface, composée de bel-
» les figures de Rhétorique se-
» lon les régles de l'art.

» Avec cet honorable passe-
» port un Livre se peut trouver
» dans toutes les Compagnies du

» nous avons ici quantité de de-
» mi-sçavans fort désœuvrés,
» qui au moyen de quelque pe-
» tite récompense, se seroient
» volontiers chargés de compo-
» ser une Préface à la moderne ;
» mais j'ai apprehendé que votre
» ami n'en fût pas content, &
» qu'il ne s'avisât de la désa-
» voüer ; ce qui auroit causé un
» notable préjudice au Libraire,
» qui auroit fait les frais de l'im-
» pression, & se seroit chargé du
» debit.

» Au reste, je ne vous parle
» point de l'Epitre Dédicatoire,
» votre ami en mettra une s'il
» veut. C'est une formalité qu'on
» peut retrancher ou ajoûter, &,
» pour vous dire la vérité, cela
» n'est presque plus d'usage, de-
» puis sur-tout que l'on a remar-
» qué que la race des Mécénas
» est éteinte. Il arrive de-là qu'-
» un pauvre Auteur n'est plus
» obligé de tant suer, & de don-

» ner la torture à sa cervelle pour
» donner à son héros toutes les
» vertus & les belles qualités
» qu'il devroit avoir, & que
» souvent il n'a pas. Je suis....
» à Paris le 10 Décembre 1725.

P. S. On a bien fait de déguiser les noms, cela ne choquera personne.

Après la lecture de cette Lettre, il me paroît fort inutile de faire au Lecteur un plus long détail, qui pourroit ne lui être que très-ennuyeux. Je me bornerai donc à lui dire en peu de mots ce qui m'obligea de faire le voyage des Indes.

Mon pere étoit François de nation, originaire d'une Province que l'on appelle Normandie. Il s'appelloit Yvelin de Bierville, &, si on l'en croit, il étoit Gentilhomme de la vieille Roche; puisqu'un de ses ancêtres aida à Guillaume le Conquérant son Prince, à s'emparer de l'An-

gleterre. Avec tout cela il n'en étoit pas plus riche ; au contraire se voyant un bien très-modique, selon la coutume du pays, qui n'accorde presque rien aux cadets de famille, il prit le parti des armes, & obtint une Lieutenance, & ensuite une Compagnie d'Infanterie.

La guerre s'étant allumée plus que jamais par la conspiration des Puissances liguées contre la France ; mon pere eut mille occasions de signaler son courage : les Campagnes de Fleurus, Steinkerque, & Nervinde sous M. le Maréchal de Luxembourg, comme je crois, furent teintes de son sang, ainsi que dans la suite la plaine d'Almansa en Espagne sous M. de Vendôme, où mon pere reçut une blessure si dangereuse, qu'il en pensa mourir. Il en rechapa cependant, & ayant quitté le Service pour quelque mécontentement qu'il eut, il abandon-

na la France & l'Espagne, & vint se refugier à Lisbonne.

Il n'y fut pas long-tems qu'il fit connoissance avec ma mere, qui étoit une jeune veuve, belle, amusante, & par-dessus tout cela passablement riche & sans enfans. Mon pere ne fut pas long tems à soûpirer & à compter ses amoureuses peines : il étoit bien fait de sa personne, & assez frais pour son âge, ma mere l'écouta, l'aima, & le mariage se fit.

Comme mon pere étoit Gentilhomme & ma mere marchande, ils eurent des raisons pour tenir pendant quelques années leur union secrette, & c'est à cette union mystérieuse que je dois ma naissance. Mon pere & ma mere me firent élever en personne de qualité, & quand je fus en état de faire mes études & mes exercices, mon pere ne négligea rien pour m'y perfectionner; il m'apprit de plus la langue Françoise,

Françoise, &, comme on a ordinairement une inclination naturelle pour son païs, il voulut dès l'âge de seize ans me faire passer en France pour y prendre le parti des armes.

Ma mere qui étoit une bonne femme s'y opposa, alléguant d'abord qu'étant leur unique enfant il falloit me ménager, & ne me pas perdre de vûë. Ensuite sa dévotion vint au secours de ses raisons; elle dit à mon pere qu'il y avoit une espéce de cruauté à aller arracher la vie à des gens que l'on n'avoit jamais vûs, & de qui on n'avoit reçû aucun mal, & que d'exposer ainsi la sienne propre c'étoit une espéce de folie; enfin elle fit tant qu'il fut résolu que je resterois à Lisbonne, où je pourrois trouver un aussi bon parti qu'ailleurs.

Deux ans après mon pere mourut: outre cette perte, ma mere en ayant encore fait d'au-

tres en ses biens, elle jugea à propos pour tâcher de réparer notre fortune qui commençoit fort à se délabrer, de m'envoyer à Goa vers sa sœur qui étoit une veuve très-riche pour m'insinuer dans son esprit, & en obtenir quelques secours.

C'est ce même voyage de Goa & d'autres lieux, que je donne aujourd'hui au Public. Je n'en ferai point l'éloge, je n'ai pas assez de vanité pour croire que la diction françoise y soit dans sa pureté & dans sa perfection. On doit faire grace à un homme d'épée, & à un jeune Etranger comme je suis. Au reste je me flatte que cette Histoire est à la portée de tout le monde, & que les personnes de divers tempéramens y trouveront chacun de quoi se contenter. C'est tout ce que j'avois à dire. Adieu, je passe à l'Ouvrage.

VOYAGE
D'INNIGO
DE BIERVILLAS
PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

APRE'S la mort de mon pere, me trouvant sans bien, comme l'on a vû dans la Préface; je crus devoir céder aux conseils de ma mere qui faisoit tout son possible pour me porter à entreprendre le Voyage de Goa, où elle avoit une sœur fort âgée, fort riche, & par-dessus tout cela veuve de deux maris qui lui avoient laissé des biens immenses, mais point d'enfans, de sorte que je devenois par-là son principal héritier. D'abord que ma mere me vit

dans la résolution d'entreprendre ce voyage, elle fit marché avec le Capitaine d'un Vaiſſeau prêt à mettre à la voile, pour mon paſſage; me fit une petite pacotille, & après des adieux qui furent fort tendres de part & d'autre, elle me fit embarquer ſur ce Vaiſſeau qui n'attendoit, diſoit-on, que le moment favorable.

Départ de l'Auteur.

Effectivement au bout de trois jours le vent ayant changé, nous ſortimes de la barre de Lisbonne au nombre de deux Vaiſſeaux. Celui que je montois s'appelloit la Notre-Dame des Neiges, il étoit commandé par le Capitaine Dacunha de la Paz, & armé de vingt-ſix piéces de canon, dont vingt étoient de fonte, & les ſix autres de fer avec un équipage de près de deux cens perſonnes, partie Matelots, partie Marchands, & paſſagers, ſans y comprendre deux Jeſuites & deux Capucins. Nous avions outre cela des vivres en abondance, & un petit arcenal ſuffiſamment pourvû. L'autre Vaiſſeau s'appelloit le Prince du Breſil & étoit deſtiné pour l'Amerique. Il paroiſſoit nouvellement conſtruit, & étoit orné de quantité de dorures & de

belles peintures ; mais comme il devoit nous quitter à une certaine hauteur de mer, je ne m'amuserai point à en faire une plus longue description. Le jour de notre départ, qui fut le deux de Mars de l'année mil sept cens dix-sept, fut remarquable par un accident qui arriva sur le Vaisseau le Prince du Bresil. Un jeune homme qui avoit un peu trop bû en faisant ses adieux, se mit en tête de vouloir faire la manœuvre comme les Matelots, & malgré leurs cris & leurs remontrances, ayant empoigné une corde qui répondoit à une des voiles du Vaisseau, le vent qui pour lors étoit un peu violent, le jetta tout d'un coup à la mer à plus de dix pas du Vaisseau, & il coula à fond comme une pierre.

Le vent ayant diminué quelques heures après, la mer ne resta agitée qu'autant que nous avions besoin pour faciliter notre navigation ; mais sept ou huit jours après, cet Element nous fit bien-tôt voir des effets dangereux de son inconstance. Les vents qui sembloient d'abord ne souffler que pour enfler doucement nos voiles, s'augmenterent avec

Tempête horrible.

tant de violence durant quatre jours que les mâts les plus forts du Prince du Bresil ne purent soutenir plus long-tems leur impétuosité : le premier qui ceda à l'orage fut celui que les Mariniers appellent le beaupré, qui fit un ravage si grand en tombant, que le Capitaine de ce Vaisseau se crût obligé de mettre incontinent pavillon en berne, & de faire tirer un coup de canon pour nous avertir qu'il étoit en danger. Notre Capitaine n'eût pas plutôt entendu ce signal, qu'il cingla à toutes voiles pour tâcher de lui donner secours, mais sa bonne volonté n'eut point d'effet; parce qu'il étoit impossible à notre gros Vaisseau d'en aborder un pareil sans courir risque de se toucher, & de couler à fond tous deux ensemble; on voyoit à chaque roulis la quille de ce magnifique Navire. La mer y entroit d'un côté & sortoit de l'autre avec tant de rapidité, que tous ceux qui étoient dedans croyoient à tous momens d'être engloutis dans les flots. Ils imploroient notre assistance par tout ce que peut inspirer de plus touchant l'horreur d'un naufrage qui leur paroissoit

inévitable, & la crainte d'une mort apparente : mais ils nous faisoient en vain toutes ces instances, puisqu'il n'étoit pas en notre pouvoir de les secourir, pas même de la grande Chaloupe qui ne pouvoit tenir la mer. Notre impuissance ne faisant qu'irriter leur désespoir, le Capitaine de ce Vaisseau, transporté de colere de ne pouvoir recevoir de nous aucun secours, fut sur le point de nous envoyer toute une bordée de canon pour nous couler à fond s'il eût pû, & il n'auroit pas manqué sans doute d'exécuter ce barbare dessein, s'il n'en eût été empêché par des Ecclesiastiques & deux Peres Capucins Aumôniers de son vaisseau, qui lui répresenterent en l'adoucissant le mieux qu'ils purent, que la crainte du danger nous empêchoit de lui donner des marques plus réelles de notre affection, dans une occasion où nous courrions le même risque; que nous ne manquions pas de bonne volonté, & que notre perte ne contribuëroit en rien à sa conservation.

Ces considérations l'obligerent à se calmer, il changea de sentiment,

& fit redoubler les prieres à tout l'Equipage, abandonnant son Vaisseau au gré de la tempête qui continuoit avec plus de fureur, & sembloit s'irriter de la résistance de ce Vaisseau : mais voyant qu'il faisoit eau en plusieurs endroits, il fit promptement jetter en mer la plûpart des marchandises & des provisions, & particulierement toutes les armes que l'agitation avoit fait tomber des rateliers, avec dix pieces du plus gros canon & plusieurs tonneaux, & barils remplis d'huile, de vin, de rossolis, d'eaux douces & d'eau de vie. Ayant de cette maniere un peu soulagé son Navire & l'orage commençant à cesser, ce Capitaine encouragea son Equipage à prendre espérance, & à raccommoder promptement un demi mât avec une grande voile, ce qui ne fut pas plutôt exécuté, que le Vaisseau ne roula plus, & se soutint sur sa quille. Le nôtre le suivoit de si près que nous pouvions aisément nous parler de l'un à l'autre, ce qui donna occasion au Capitaine du Prince du Bresil de nous crier qu'il alloit nous quitter & retourner en Portugal, ou gagner

le premier Port selon que le vent le lui permettroit. Comme c'étoit le soir qu'il nous déclara son dessein, notre Capitaine remit au lendemain à lui donner plusieurs choses dont il avoit besoin, mais la nuit suivante il s'éleva un broüillard si épais qu'à peine pouvoit-on voir le feu des fanaux, de sorte que le lendemain matin nous perdîmes de vûë ce beau Vaisseau. Nous fimes tout le jour plusieurs bordées sans le pouvoir découvrir, ce qui ne nous laissa plus douter qu'il ne fût coulé à fond. Nous tinmes conseil sur notre bord si nous le chercherions encore ou si nous poursuiverions notre route, il fut conclu qu'il étoit plus expédient de profiter du beau tems ; ainsi après avoir pris nos hauteurs & reconnu que la tempête nous avoit un peu écarté de notre route, nous cinglâmes vers le Cap-verd où nous arrivâmes le 13 de May suivant après avoir souffert une rude tempête, comme l'on vient de voir, qui nous causa plusieurs avaries, comme plusieurs vergues brisées, voiles déchirées, poupe endommagée, outre qua-

Perte du Vaisseau le Prince du Bresil.

tre personnes présumées mortes plutôt de frayeur, que de maladie.

Arrivée au Cap-Verd.

Si-tôt que nous fûmes arrivés au Cap-Verd nous jettâmes l'anchre, & un moment après nous vîmes arriver à notre bord dans un petit canot celui que l'on dit être le Capitaine d'Eau du Pays. Il venoit, disoit-il, de la part du Roi sçavoir ce que nous désirions, & quelles gens nous étions, ne se contentant pas de voir notre pavillon. Pendant que cet Officier s'acquittoit du devoir de sa charge, les Maures qui sont fort timides, battoient le tambour dans les bois pour s'assembler, ce qu'ils font ordinairement avec tant de promptitude qu'en moins de rien le rivage se trouva bordé de Noirs; mais il regnoit une telle confusion parmi eux, que l'on ne pouvoit y remarquer aucun ordre ni aucune discipline. On voyoit pesle mesle les vieillards, les jeunes gens, les femmes & les enfans, de maniere que cette grande multitude avoit tout l'air d'un troupeau de bêtes, & non de gens assemblés pour se défendre. Il y en avoit qui étoient armés de vieux sabres roüillés, d'autres de zagayes,

Description des Habitans.

quelques-uns portoient des fléches avec des carquois, une autre partie tenoit d'une main un arc & de l'autre une eſpece de bouclier; enfin on en remarquoit qui pour toutes armes n'avoient que de longs bâtons en façon de demies-piques, au bout deſquels ils avoient placé fort groſſierement une lame de coûteau, ou quelque pointe d'épée roüillée.

Marche du Roi du Cap-Verd.

Cette belle armée étoit commandée par le Roi du Pays qui étoit à la tête, monté ſur une mauvaiſe maſette, ou vilaine roſſe très-pauvrement équipée, & pour être plus diſtingué de ſes ſujets, il étoit couvert de vieux haillons qu'une chemiſe à dentelle faiſoit paroître encore plus horribles. Un Maure nous conta que cette chemiſe lui avoit été donnée par un Capitaine de Vaiſſeau françois, pour avoir permiſſion de prendre ſur ſa terre du bois & de l'eau pour ſon Vaiſſeau. Il avoit outre cela un chapeau tout uſé, où il y avoit un cordon fait de rubans de diverſes couleurs. Sa chauſſure répondoit au reſte de ſon équipage, & ſes armes ne démentoient point ſa pauvreté. Son air convenoit fort

avec ses ornemens, & quoiqu'il fût dans un âge fort avancé, on pouvoit bien remarquer qu'il n'avoit jamais eu cet air qui fait distinguer les personnes de son caractere. Ce pauvre Prince avoit près de sa personne douze grands Maures tout nuds pour sa garde, ils avoient seulement un lambeau de linge sale, & tout usé pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Chacun d'eux avoit un méchant sabre, un arc & une zagaye. Il y en avoit deux destinés à porter quelques provisions de bouche pour le Roi; elles consistoient en quelques gâteaux faits avec du mil, & en une calebasse pleine de vin de palme.

Le Capitaine des Eaux que ces Noirs appellent Classe, ayant fait sa visite, le Capitaine Dacunha de la Paz lui fit donner pour son droit quelques coups de bon vin à boire, avec environ deux livres de biscuit, dont il fut fort content, promettant de nous servir en tout ce qui dépendroit de lui, & dans l'esperance d'attraper souvent des gratifications pareilles à celle dont je viens parler; il venoit souvent nous rendre visite,

on réïterant à chaque fois les mêmes offres de service, ensuite notre Capitaine envoya au Roi son *salam*. C'est une espéce de droit que l'on est obligé de lui payer pour pouvoir prendre en sureté de l'eau & du bois sur sa terre. Ce présent consistoit en quatre grosses bouteilles d'eau de vie; mais à condition que Sa Majesté rendroit les bouteilles ou flacons. Ce bon Prince voulut bien ignorer cette clause, parce que sans doute la matiere & la forme lui plurent fort; ses courtisans se persuaderent si serieusement la même chose, qu'ils s'imaginerent que nous voulions leur chercher querelle, quand on vint à demander la restitution de ces flacons, & que nous nous servirions de ce prétexte pour leur faire la guerre. Dans cette pensée ils se disposerent à nous attaquer si nous faisions mine de vouloir descendre à terre, de sorte que notre Capitaine fut contraint de se faire porter vers eux pour expliquer son intention au Roi, qui accompagna la restitution des flacons, de mille politesses à sa maniere & de plusieurs offres de services.

Cette mésintelligence ainsi assoupie, notre Capitaine qui voyoit ce Prince en belle humeur, lui demanda la permission de faire chasser quelques-uns de ses gens pendant quatre ou cinq heures seulement, ce qui lui fut accordé de bonne grace, on lui donna même un Noir pour servir de guide aux chasseurs, dont je fus du nombre. Nous partîmes quatre le lendemain de grand matin, chacun avec un bon fusil & bonne provision de poudre & de plomb. Nous suivimes notre guide qui nous conduisit dans des marécages, où nous tuames dans l'espace d'une heure deux douzaines de poules pintades, autant de tourterelles dans les bois, sans compter grand nombre de perroquets. Nous apportâmes promptement tout cela pour le diner; si nous eussions chassé plus long-tems, nous aurions pris autant de gibier que nous eussions voulu sans beaucoup nous fatiguer, parce que le païs en fourmille. Notre guide nous avoit avertis de ne nous point trop écarter les uns des autres, de peur d'insulte de la part des Sauvages s'ils nous trouvoient à l'écart. Ces Sauvages sont

continuellement en guerre avec les Maures, parce que ces derniers négocient seuls avec les Etrangers & ne veulent pas permettre la même chose aux Sauvages, ce qui anime si fort ces barbares contre les Maures qu'ils en tuënt autant qu'ils en peuvent attraper, en usant de même à l'égard des Etrangers, mangeant les uns & les autres après les avoir massacrés : il est vrai que les Maures ne sont pas si cruels, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Il faut les observer sans cesse pour n'être pas volé; car ils sont tous escamoteurs & larrons si subtils, qu'ils vous amusent fort ingénieusement pendant que quelqu'un de leurs camarades glisse adroitement la main dans vos poches pour vous dérober quelque chose.

Nous demeurâmes cinq jours en cet endroit en attendant le vent favorable pour continuer notre route. Durant ce tems chacun eut la liberté tour à tour d'aller à terre, où il n'y a rien de curieux à remarquer. Nous avions sur notre bord des personnes qui comme moi alloient aux Indes, mais ils ne furent point tentés de sor-

tir du Vaiſſeau, tant la peur les ralonnoit, nous nous divertimes dans la ſuite à leurs dépens. Le païs en géneral eſt Sauvage & ſi ſterile, qu'à peine y croît-il un peu de mil dont les Habitans font du pain, ou des galettes fort minces qu'ils couvrent de braiſe, ou cendre chaude faite avec du fumier de bœufs ou d'autres animaux. Pour cet effet, ils font ſécher ce fumier au ſoleil & le brûlent enſuite, aimant mieux ſe ſervir de cette matiere que d'aller couper du bois quoiqu'il ſoit fort commun, effet ordinaire de leur fainéantiſe & de leur pareſſe, qui les porte à ne pas ſeulement ramaſſer le bois ſec qui tombe dans les forêts. On trouve à l'entrée du pays quelques cocotiers, du fruit deſquels ils font du vin qu'ils vendent bien cher, tout nuiſible qu'il eſt au ventre, quoiqu'il ſoit fort agréable au goût. Il y a des endroits très-propres à planter de la vigne & à ſemer du bled, mais qui demeurent inutiles par la lâche oiſiveté des Habitans. La Côte abonde en poiſſons de bien des eſpeces, les gens du pays en pêchent autant qu'ils veulent, le font ſécher

Habitans du Cap-Verd fainéans.

au ſoleil & le mangent comme du pain. Le commerce y eſt peu conſiderable, il n'y a que les Maures qui l'entretiennent, mais bien groſſiérement & ſans aucune fidelité. Il faut cependant convenir qu'ayant en général beaucoup d'eſprit, & étant bienfaits de corps tant les hommes que les femmes, on pourroit les diſcipliner ; mais l'extrême pareſſe dans laquelle ils ſe plaiſent, les rend incapables de recevoir aucunes loix, même celles qui rectifieroient leurs mœurs ; car ils ſont ſi brutaux, qu'il n'y en a pas un qui ne proſtituë pour peu de choſe ſa femme, ſa fille, ou celles de ſon voiſin. Pour des épingles, ou pour des choſes de peu de valeur, ils donneront de très-beaux perroquets très-faciles à apprivoiſer, comme auſſi de très-beaux coquillages qu'ils appellent porcelaines & même de l'ambre gris ; mais pour celui-ci, il faut que leur Roi ne le ſache pas, car autrement celui qui ſeroit découvert en faiſant ce commerce, ſeroit mis à mort en préſence de tous les Maures. Leur Roi n'a point d'autre revenu que celui de la chaſſe & de la pêche qui eſt com-

mune à ses sujets, & de quelques présens qu'il reçoit des Etrangers qui abordent chez lui ; ainsi l'on peut dire qu'il est un des plus pauvres Princes de l'Univers.

Voulant profiter d'un vent favorable nous mîmes à la voile, mais au bout de quelques jours nous eumes un grand calme qui dura vingt-quatre heures. Notre Capitaine considerant la mer qui étoit aussi unie qu'une glace de miroir, connut que nous étions proche un banc de sable où la pêche devoit être très-bonne, parce que l'eau étoit trouble & que de tems en tems il se formoit sur la surface de la mer, des petites bouteilles qui sont des marques indubitables d'abondance de poisson, ce qui l'obligea à nous exciter à prendre le plaisir de la pêche. Tout l'Equipage fut incontinent prêt, & après avoir ferlé les voiles, mis le Vaisseau côté à travers, chacun prit son poste. Les lignes n'étoient pas plutôt jettées qu'il falloit les retirer : le poisson étoit si affamé, qu'il se battoit pour mordre à l'hameçon, de sorte qu'en moins de deux heures on en pêcha ce qu'on voulut, c'est-

à-dire, environ une demie chaloupe de plusieurs especes, dont l'écaille étoit rouge, & large comme les liards de France. Il y en avoit une grande quantité qui pésoient dix à douze livres, il y en eut suffisamment pour l'ordinaire du Navire, après cela on en pêcha d'autre pour remplir les saloirs.

Le calme ayant cessé par un vent alisée très-doux, on deserla les voiles, & nous cinglames jusqu'au Tropique du Capricorne, où étant arrivés par la supputation des Pilotes, ils nous obligerent à faire les cérémonies accoûtumées, plutôt pour tirer quelques pieces d'argent de ceux qui n'ont jamais passé le Tropique, que pour les obliger à s'en ressouvenir toute leur vie, & pour éviter tous les accidens dont ils les ménacent superstitieusement : c'est un droit dont les Pilotes sont en possession de toute ancienneté, & quoique ceux qui sont obligés de le subir, s'en plaignent, il ne laisse pas cependant d'être exercé de l'aveu des Capitaines & des Officiers des Navires. Voici à peu près en quoi consiste cette bizarre cérémonie.

Arrivée au Tropique.

Cérémonies pratiquées par les Mariniers au Tropique.

Le plus ancien Pilote fait apporter sur le tillac du Navire une grande cuve de bois que l'on remplit à moitié d'eau de mer. Un homme doit avoir toute sa longueur dans la cuve ; après cela on appelle par ordre tous ceux qui n'ont jamais passé sous le Tropique du Capricorne, & les faisant asseoir l'un après l'autre sur un gros bâton que deux Matelots soûtiennent par les bouts sur le bord de la cuve, où il fait une longue harangue, autant ennuieuse que mal conçûë, à celui qui est assis, auquel il fait prêter serment de fidelité, & de service, & ensuite il lui verse de l'eau sur la tête en prononçant certaines paroles expresses pour cette sorte de cérémonie, & ayant obligé le patient à pancher la tête en arriere, il fait signe aux Matelots qui le soutiennent de retirer le bâton sur lequel il est assis, ce qu'ils font si subtilement, que le nouveau baptisé se trouve couché tout de son long dans l'eau, & les bâtons étant mis au travers de la cuve, il ne lui est pas possible d'en sortir que par composition, & en promettant de payer les droits de la

cérémonie. La somme n'estpas fixée, mais on la taxe suivant les facultés d'un chacun, & on est contraint de payer exactement ce qui est ordonné, sans que personne puisse s'en exemter, à l'exception des Officiers, & de ceux qui sont incommodés qui ne laissent pas de financer. S'il y avoit quelque porte de derriere au Vaisseau, sans doute il se donneroit alors quelques coups de poings, mais il faut avaler tout cela doucement, sans se fâcher; car le Capitaine feroit mettre aux fers les raisonneurs & les mutins, où il les retiendroit plus long-tems qu'ils ne voudroient. Pour moi qui étois averti de la cérémonie quelques jours avant notre arrivée en ce lieu, je voulus feindre une indisposition serieuse, mais ma jeunesse & le grand appetit que j'avois, joint à un visage de santé, ne purent déterminer les Mariniers à me croire, & il en fallut passer par leur ordonnance, c'est-à-dire, que je fus baigné pour mon argent. Cette scene se pratique encore sous la Ligne qui est le milieu du monde, ce que l'on connoît facilement, parce qu'alors on a le soleil à plomb sur la

tête, de forte qu'en plantant à terre un bâton, un cloud ou un coûteau, on ne void aucune ombre à l'entour.

Arrivée fous la Ligne.

La Ligne eſt à trois cens lieuës du Tropique, nous la paſſâmes heureuſement, ſans avoir été arrêtés par le calme cauſé par la chaleur exceſſive, & qui oblige ordinairement les Vaiſſeaux d'y reſter pluſieurs mois, ſans pouvoir avancer ni reculer. Nous y remarquâmes une Baleine d'une grandeur & groſſeur prodigieuſe, qui paroiſſoit dormir aux rayons du ſoleil. Une partie de ſon dos étoit à découvert hors de l'eau, ſi couvert de coquillages, de moules & d'huitres, que les Matelots crurent d'abord avec ſurpriſe que c'étoit quelque pointe de rocher; mais l'ayant approchée ſans qu'elle remuât, nous apperçûmes qu'elle avoit ſur la tête un grand trou, fort large, fait en forme de cheminée, large d'un pied & demi, & d'environ deux pieds de profondeur.

Baleines & Souffleurs.

Pluſieurs de nos gens ſoutinrent que cet animal n'étoit point une Baleine, mais une eſpece de monſtre que l'on appelle *Souffleur*, parce qu'ordinairement il pouſſe quantité d'eau par ce trou; quoiqu'il

en soit, notre Capitaine ayant pris un mousqueton chargé de grosses balles, le tira sur le monstre à la portée d'un pistolet. Le bruit, ni le coup n'ayant point ébranlé cet animal, il redoubla un second coup plus chargé que le premier, alors le monstre s'éveilla bien vîte, & fit un bruit semblable au mugissement d'un taureau, en passant comme en fureur dessous notre Vaisseau pour le renverser. Il étoit si long & si gros, que quoiqu'il fût fort enfoncé dans la mer, il paroissoit comme une très-longue piece d'étoffe bleuë déployée.

Laissant là le monstre nous continuâmes notre route, mais au bout de quelques jours nous fumes surpris d'un grand calme quoique nous fussions déja fort éloignés de la Ligne, pendant deux fois vingt-quatre heures nous ne fîmes pas deux lieuës. Notre Capitaine considerant la mer, dont la couleur lui paroissoit fort transparante, découvrit avec sa lunette d'aproche une tortuë, dont l'écaille étoit plus large que le fond d'un gros muids. Elle avoit été blessée & ne pouvant aller à fond, elle ne faisoit qu'errer ç'a & là, de sorte qu'on

auroit dit que c'étoit une personne qui nageoit. Un de nos Pilotes appellé Sayavedra l'ayant aussi remarquée, appella aussi-tôt le Cartier-Maître, & les Matelots de la petite chaloupe qui fut mise en un instant à la mer ; mais si-tôt que la Tortuë les vit approcher à force de rames, elle passa & repassa plusieurs fois sous leur chaloupe, sans pouvoir cependant s'enfoncer tout-à-fait dans la mer, & les Matelots sans pouvoir la prendre ; ils la suivirent si long-tems qu'enfin ils la lasserent, la prirent, & l'apporterent tout en vie à bord du Navire, où chacun s'étonnoit de voir une si grande Tortuë ; mais dans la suite notre étonnement cessa en ayant rencontré de bien plus grandes. Nos Matelots se barboüillerent le visage & les jambes de son sang, parce que c'est un souverain remede, disoient-ils, pour guérir les enflûres & le mal de terre ; ensuite l'ayant fait cuire elle suffit pour le souper de tout l'Equipage.

Si les voyages par mer sont dangereux & pénibles, ils ne sont pas toujours sans plaisir, & les diver-

tissemens qui surviennent quelquefois, font oublier aux voyageurs leurs fatigues. Au nombre de ces divertissemens on peut mettre la chasse des poissons que l'on appelle Bonites, & de ceux qui sont volants. Il n'y a point à mon avis de plus jolie récréation. La mer est couverte de ces deux sortes de poissons au-delà de la Ligne, sur-tout pendant un gros tems, c'est-à-dire, lorsqu'il fait un grand vent; car alors les Bonites, ennemies mortelles des poissons volans, les poursuivent si vivement, qu'ils sont obligés de sortir hors de la mer & de voler sur l'eau, jusqu'à ce que leurs aîlerons soient secs, qu'ils sont contraints de remoüiller pour reprendre aussi-tôt un second vol de la hauteur d'une pique. Il y en a une si grande quantité que l'on en void des volées, dont plusieurs donnent dans les voiles & tombent dans les Vaisseaux. Ces poissons sont très-délicats & très-excellens; ils sont longs comme des harengs, mais un peu plus menus; leurs aîlerons sont fort étroits & fort longs, leur queüe est très-déliée & pointuë, de sorte qu'ils ressemblent à des fusées quand ils volent.

Poissons volans, & Bonites.

Les Bonites sont grosses comme des carpes, sans écaille, la peau unie comme un verre, & verdâtre; elles ont la tête pointuë & sont très-exquises à manger. Elles rassasient aisément, n'ont point d'arrêtes, sinon celle de l'épine du dos comme le Saumon, & lorsqu'elles sont cuites, leur chair est ferme à peu près comme celle du veau; c'est un des plus friands ragoûts des Matelots. Ils en prennent quantité, ou avec un dard, ou avec une fourche, ou bien avec un hameçon qu'ils attachent au bout de leurs lignes, sans autre appât que quelques plumes d'oyes grises & blanches, qui ressemblent quand elles sont bien ajustées à l'hameçon, à un poisson volant; au défaut de plumes d'oye, on en prend de quelqu'autre volaille, & en traînant sur l'eau la ligne ainsi amorcée, les Bonites courent en foule pour mordre, de sorte que l'on en prend quantité; il y en a qui pesent quinze & seize livres.

Requiens ou Goulus. Après nous être bien divertis à la chasse & à la pêche des Bonites, deux jours après nous observâmes que nous étions suivis par un de ces grands

grands poiſſons ennemis mortels de l'homme, que les François appellent *Requiens*, d'autres Nations, *Maſſacreurs*, & enfin les Anglois, *Goulus de mer*. La premiere fois qu'il parut notre Capitaine dit, que certainement quelqu'un mourroit bien-tôt ſur notre bord, & qu'il en étoit très-ſûr. Je fus des premiers à rire de ſa ſuperſtition & nos Eccleſiaſtiques tâcherent de le déſabuſer, mais il demeura ferme dans ſon opinion: tout le monde du Vaiſſeau alors ſe portoit bien, mais en cinq jours de tems un de nos Jeſuites mourut, & vérifia la prédiction du Capitaine. On fit ſes funeralles avec beaucoup de dévotion, & on jetta ſon corps à la mer, qui fut ſur le champ englouti par le Goulu; depuis ce moment il ne parut plus. Le Capitaine aſſura qu'il avoit fait la même obſervation pendant pluſieurs voyages & qu'il ne s'y étoit jamais trompé; mais il ajoûta qu'il faut que ce poiſſon paroiſſe ſeul & non avec d'autres, & qu'il s'obſtine à ſuivre les Vaiſſeaux pluſieurs jours, pour que la prédiction ſoit véritable.

Cet animal eſt gros & long, il

pese environ trois cens livres; il a deux rangées de dents fort menuës, blanches & argentines, la gueule extrêmement ouverte; la nature a rendu ce poisson grossier & pesant, car s'il étoit aussi prompt & alerte que plusieurs autres aussi gros que lui, il feroit beaucoup plus de mal. Lorsqu'il fait un tems calme, chaud & pluvieux, ils rodent par troupes autour des Vaisseaux pour attraper toutes les tripailles & autres ordures que l'on jette à la mer. Ils sont toujours suivis à droite & à gauche de quantité de petits poissons grisatres & marquetés comme des Truites, que les Mariniers appellent des Pilotes, lesquels se reposent de tems en tems sur leur dos, sans que ces colosses leur puissent faire aucun mal. Ils tâchent continuellement de surprendre les hommes, sur-tout ceux qui se baignent, ou qui tombent dans la mer, ausquels ils ne font point de quartier s'ils les attrapent; mais cela arrive assez rarement parce que l'on y prend garde, & quand quelqu'un se baigne, il y a des sentinelles sur les bords du Vaisseau qui avertissent aussi-tôt

qu'ils apperçoivent un de ces animaux : car par sa lenteur, il donne le tems au nageur de remonter dans le Vaisseau, & de l'éviter avant qu'il se soit renversé sur le dos pour le mordre ne le pouvant autrement, parce qu'il a la gueule vers le col comme la lamproye.

La chair de ce poisson ne vaut rien, étant dure & comme de la filasse; en ayant rencontré plusieurs bandes & faisant un très-beau tems, nous cherchâmes par cette pêche des sujets de réjoüissance. Nous jettions des hameçons gros comme le doigt attachés à une bonne corde, amorcés d'un morceau de lard que l'animal mordoit avec tant d'avidité, qu'il lui étoit impossible de se déprendre quelque violence qu'il pût faire. Alors après l'avoir laissé se débattre jusqu'à ce qu'il eût le ventre plein d'eau, nous le tirions sur le Vaisseau où les Matelots lui perçoient les oreilles, à travers desquelles ils passoient un gros bâton percé à chaque bout, où ils attachoient avec une forte ficelle une grosse vessie enflée; ensuite ils mettoient à sa queuë un petit baril vui-

de, & le jettant à la mer lui donnoient la liberté d'aller où il lui plairoit. Rien de plus plaisant que de voir alors les caracolles, les sauts & les efforts extraordinaires qu'il faisoit pour s'enfoncer dans la mer, pour se débarasser des autres poissons qui lui donnoient la chasse, qui le balotoient, & enfin qui le mangeoient peu à peu. C'est ainsi que nous faisions un joüet de cet ennemi mortel de l'homme.

Dorades. Les *Dorades* contribuerent aussi à nos plaisirs ; les Mariniers prétendent que ces poissons sont les Rois de la mer. Les Anglois, François, & Hollandois les nomment Dauphins ; en effet, ils sont de couleur d'azur & dorés par-dessous le ventre, avec une espece de couronne sur la tête. Ils sont longs comme des Brochets de cinq à six livres & plats comme la main, leur chair est très-courte, blanche & délicate. Il nous est arrivé aussi quatre ou cinq fois de pêcher un grand poisson appellé vulgairement *Espadon*. Ceux que nous avons pris avoient bien dix à douze pieds de long : c'est un mauvais manger, la chair en est dure, pesan-

Espadon.

te & grossiere. Ce poisson a au-dessus du museau un espadon, ou grande épée large de trois ou quatre doigts, qui va toujours en diminuant en pointe avec des dents de chaque côté comme une scie. Il se sert de cette épée pour se défendre contre les plus grands poissons, qu'il perce jusqu'au vif, & que même il tuë. Il a une pierre blanche grosse comme le pouce dans la tête, laquelle a des proprietés & des vertus admirables, si l'on en croit les Maures; ils l'estiment tant qu'ils donneroient volontiers des diamans pour avoir cette pierre. Les uns la portent au doigt, les autres l'attachent au col de leurs femmes; mais pour nous, nous la jettions en mer avec la tête de ce poisson, qui fait plus de mal qu'il ne vaut, parce qu'il brise tous les filets, & blesse toujours quelqu'un.

Nous rencontrâmes pareillement plusieurs troupes de Marsoüins, dont la pêche est fort aisée. Ces poissons suivent les Vaisseaux trois ou quatre cens lieuës attroupés comme des cochons; ils font des sauts hors de l'eau de la hauteur d'un homme. On les prend avec des fourches à Marsoüins.

trois pointes ou des dards, & il suffit d'en avoir blessé un, & que son sang coule dans la mer pour amuser tous les autres qui boivent ce sang, croyant que c'est celui de quelque bête que l'on a égorgée dans le Navire: mais s'il arrive par hazard que le Marsoüin blessé échape, & qu'on ne le puisse tirer dans le Vaisseau, ou qu'il retombe en le tirant hors de l'eau, alors tous ses camarades le suivent & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent mangé: son sang est encore bon contre le mal de terre dont j'ai parlé, ce qui est, pour ainsi dire, la peste dans les Navires.

Cap de bonne Espérance.

A mesure que nous approchions du Cap de bonne Esperance, nous voyons tous les jours quantité de ces petits *Baleineaux*, ou Souffleurs semblables au grand que nous avions rencontré ci-devant; ils nous paroissoient grands & gros comme de de forts chevaux, ou des bœufs. Enfin nous arrivâmes dans la baye de ce Cap pour prendre de l'eau nouvelle, des provisions, & des rafraîchissemens. La découverte de ce pays est duë à notre nation Portugaise, mais ceux qui s'en emparerent ne le gar-

derent pas long-tems ; ils y perdirent plusieurs Vaisseaux, même jusqu'à sept & huit à la fois, à cause du mauvais tems qui survient tout à coup dans cet endroit, comme un houragan & tempête qui ne donne pas le tems de lever les anchres ni de mettre à la voile ; c'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de Cap des Tourmentes.

Les Hollandois sont présentement les maîtres de cet endroit : ils y ont bâti des forteresses, & y entretiennent un Gouverneur avec une garnison. C'est ici un lieu de rafraîchissement pour leurs Navires qui vont à Batavia & aux environs, ou qui en reviennent ; toutes choses sont extrêmement cheres en ce lieu : on nous vendit les moutons quatre & cinq écus piéce, quoiqu'à dire la vérité leur chair ne soit guéres bonne à manger, étant rougeatre, gluante, & propre à donner la dissenterie à ceux qui en mangent beaucoup, aussi n'en fut-il acheté que bien peu. Ces moutons ne sont pas faits comme ceux d'Europe, ils sont sans cornes, & ont le corps & les oreilles semblables aux chiens ou dogues d'An-

gleterre. Les poulles nous coûterent trente ſols, il eſt vrai qu'elles étoient groſſes & graſſes; pour les légumes nous n'eûmes pas meilleur marché, il fallut pourtant ſe fournir de quantité d'oignons, carotes, panets, betteraves, citroüilles, & autres choſes ſemblables qui coûterent aſſez d'argent; à l'égard du vin on le vendoit un écu la pinte, & ſuivant le raport d'un de nos gens qui avoit voyagé en France, la pinte de cet endroit n'étoit pas plus grande que celle de Paris. Nous fumes contraints de ſéjourner plus que nous ne voulions en cet endroit, pour donner le tems à quelques-uns de nos malades de ſe remettre & de prendre l'air: notre Capitaine en fit porter à terre dix-neuf, pour chacun deſquels on payoit aux Hollandois quarante ſols par jour. Pendant tout le tems que nous reſtâmes là, tous ceux qui étoient dans le Vaiſſeau eurent la liberté d'aller à terre tour à tour, & de viſiter la Forteresse des Hollandois & le logis du Gouverneur, où il y a une grande ſale remplie de curioſités & de pluſieurs monſtres marins & terreſtres. L'air de ce Cap

eſt d'autant plus mal ſain qu'il eſt impur & épais, tant à cauſe des exhalaiſons, des vapeurs & des vents chauds qui ſoufflent continuellement, que pour raiſon d'un broüillard puant qui ſort de la Montagne nommée le Pic du Lion, parce qu'on y void ſouvent quantité de Lions enſemble, qui deſcendent même juſques dans le Bourg du Cap, de ſorte qu'on nous aſſura que le jour de notre entrée dans la baye, un de ces animaux avoit mangé un cheval du Gouverneur derriere la forteresse pendant le ſommeil du Maure qui le gardoit.

Cette Montagne eſt au-dêſſus de la baye, elle eſt très-élevée, & ſur le haut on trouve une plaine fort unie ſemblable à une imperiale de caroſſe. Les deux côtés de cette Montagne ſont eſcarpés & pointus; c'eſt ſur l'une de ces pointes que les Hollandois ont leur pavillon. Un Sauvage a ſoin de l'abaiſſer & hauſſer quand il apperçoit quelque Navire en mer, ce que la ſentinelle de la Forteresse obſerve ſoigneuſement pour donner le ſignal à la garniſon. La terre n'y eſt point cultivée ſi ce n'eſt en peu

d'endroits, où les Hollandois ont fait des jardins : le reste est stérile, & rempli de petites tortuës de differentes couleurs très-propres à faire des tabatieres; les Noirs en amassent quantité qu'ils viennent vendre dans le Bourg. Un peu avant dans le pays on trouve communément des œufs d'autruche, qui sont si gros qu'un seul peut suffire pour faire un plat, ou omelette pour sept personnes : on y void aussi des caméléons comme dans l'Egypte, plusieurs porcs-épics dont la vüë est fort agréable. Les Habitans naturels sont des Sauvages nommés Outentots, qui ne sont pas moins courageux que miserables : ils sont bien faits de corps, fort dispos & si alertes, qu'ils dévancent les Lyons à la course. Ces barbares sont fort adroits, & subtils larrons, mais ce vice n'est pas le seul qui les rend haïssables, & l'on peut assurer avec raison, sans trop outrer la matiere, qu'ils sont les plus sales des hommes & les plus abominables de la nature, puisqu'ils vivent sans aucune loy ni discipline : ils mangent plus salement que les loups, les bêtes les plus carna-

Habitans du Cap de bonne Espérance.

cieres & les plus immondes. Ils portent ſur eux une peau pleine d'ordure qu'ils ont enlevée à quelque bête dont ils ont mangé la chair cruë, & lorſque les hôtes ou cabaretiers du Cap tuënt quelques beſtiaux à l'arrivée des Vaiſſeaux, ces Sauvages Outentots prennent les peaux & les boyaux dont ils ſe font des turbans, & s'en envelopent le corps & les jambes ſans les nétoyer, puis quand ils ont faim, ils les mangent ainſi à demi pourris. Ils ont un odorat ſemblable aux chiens des boucheries, ils ſentent les lieux où il y a des tripailles, & des ventres de quelqu'animal que ce ſoit pour les emporter, & en faire curée ſans les laver ni nétoyer : quelquefois ils viennent juſques dans les Vaiſſeaux demander le Salam du Roi du pays, & alors les Matelots pour ſe donner du plaiſir, les font battre les uns contre les autres à coups de bâton & de zagaye ; ils parent les coups avec beaucoup d'adreſſe, & lorſqu'un d'entr'eux a bien aſſené ſon coup ſur ſon camarade, il fait des ſauts & des cris effroyables, enfin des ſifflemens aigus pour ſe faire entendre des autres.

Sauvages qui ſont dans les montagnes, & qui ont de la joye de les voir ſe battre ainſi dans les Navires. Pour récompenſe de s'être ainſi eſcarmouchés, les Matelots leur donnent quelques poignées de ris ou quelque vieux morceau de lard jaune, qu'ils mettent dans leur ſac avec leurs autres ſaletés, & vont enſuite trouver leurs camarades avec qui ils font ripaille pendant la nuit, ce qu'ils appellent faire mitave, après avoir auparavant allumé des feux en pluſieurs endroits; autour deſquels ils danſent, ſautent, & heurlent d'une maniere épouvantable tous à la fois, de quart d'heure en quart d'heure.

Ceux qui n'ont point de peau pour ſe couvrir ſont tout nuds, n'ayant qu'un foureau de quelque puante peau de lapin, de lievre, ou d'autre petit animal pour cacher groſſierement & d'une maniere ridicule, ce que les hommes ont coûtume de cacher. Quelques-uns, mais plus ordinairement les femmes, portent des coquilles penduës à leurs oreilles, & un collier de plus petites, & à chaque bras une autre coquille large

comme la main, percée & attachée ſur le coude : c'eſt là leur plus grande parure avec des turbans de boyaux puants. Leurs mets les plus délicats & les plus délicieux, ſont des ſauterelles toutes crüës dont ils arrachent les jambes ; ou bien quelques chenilles, mouches, vers, & enfin toutes les vermines dont les autres hommes ſe défendent avec ſoin. Le récit que l'on m'avoit fait de la ſaleté de ces miſerables me parut d'abord peu vrai-ſemblable, mais ce que je vis enſuite me perſuada que l'on n'avoit point exageré, ce qui ne me donna pas moins d'étonnement, que d'horreur pour ces barbares.

Un Chirurgien de notre Vaiſſeau nommé Alvarez, ſe promenant un jour de bon matin auprès d'un bois, fut aſſez hardi pour attaquer un Lyon marin qui ſe retiroit à la mer : il étoit ſi ſaoul & avoit le ventre ſi plein qu'à peine pouvoit-il marcher, ce qui le rendoit moins dangereux, outre que les Lions marins ne ſont pas ſi furieux que les terreſtres. Le Chirurgien le tua à coups d'épée, & le Gouverneur l'ayant appris alla au bord de la mer pour voir cet ani- Lyon marin.

mal : il avoit dix pieds de longueur & quatre de grosseur, la tête grosse comme celle d'un veau d'un an, de gros yeux affreux, les oreilles courtes avec une barbe hérissée & fort épaisse; pour ce qui est des pieds, ils étoient fort larges, mais les jambes étoient si courtes que son ventre touchoit presqu'à terre. Le Gouverneur emporta ses deux défenses qui sortoient un demi pied hors de sa gueule, & les Sauvages après l'avoir coupé par morceaux le partagerent entr'eux, & sans prendre la peine de vuider le ventre ou de le nétoyer, ils enleverent les boyaux, quelques-uns même en mangerent comme du pain.

L'air de la terre ayant fortifié nos malades, & trois Matelots ayant déserté, notre Capitaine jugea à propos de mettre à la voile pour ne pas laisser la liberté à d'autres de suivre un si mauvais exemple. Nous levâmes donc l'anchre avec un beau tems quinze jours après avoir moüillé dans cette baye : nous laissâmes sur la gauche l'Isle Robin, autrement appellée l'Isle Déserte, en laquelle on relégue les malfaicteurs & ceux qui sont disgraciés du Gouverneur de Batavia, &

L'Isle Robin.

des autres Gouverneurs; on nourrit ces exilés dans cette Isle avec du ris & de l'eau seulement. Le vent continuant de nous être toujours favorables, nous arrivâmes à la vûë du Cap des Aiguilles, distant de celui de bonne Espérance environ deux cens lieuës. C'étoit là où le ciel & la mer sembloient nous avoir attendus pour conspirer notre perte : nos mats qui avoient été à l'épreuve de la tempête que nous avions soufferte en Europe, se trouverent à peine assez forts pour soûtenir la tourmente, & pour resister à l'impétuosité des vents, malgré lesquels nous gagnâmes au plus vite le port de Surate, où nous arrivâmes heureusement quoique bien fatigués, le dix d'Octobre sans autre perte que des trois Matelots déserteurs, de deux autres morts de maladie avec le pere Jésuite.

Cap des Aiguilles.

Arrivée à Surate, & sa description.

Nous moüillâmes l'anchre dans la petite rade de Surate. Cette Ville est la principale du Royaume de Cambaya ou Guzarate, elle appartient au Grand Mogol; c'est l'une des plus riches & des plus frequentées des Indes Orientales, la commodité du commerce y attire des Marchands de

toutes sortes de nations. Elle est située sur une belle riviere qui se jette dans la mer après avoir arrosé une agréable campagne l'espace de trois lieuës ; quoiqu'elle soit fort large, les Vaisseaux cependant n'y peuvent entrer sans le secours de la marée, ainsi ils restent à la petite rade où l'on décharge les Marchandises. Les murailles de Surate sont bonnes & bien garnies d'artillerie, de même que la Forteresse qui est très-belle. Le Gouverneur n'en sort jamais pour se promener dans la Ville ou aux environs, non plus que les soldats de la garnison, de peur qu'ils ne révelent la maniere dont elle est bâtie. C'est un asile assuré & inviolable pour les malfaicteurs qui peuvent s'y sauver, mais quand ils y sont entrés une fois ils n'en sortent jamais. La garde du serrail du Grand Seigneur n'est pas plus exacte que celle qui se fait dans cette Citadelle : tous les Consuls ou Directeurs du Commerce, Anglois, François, Hollandois, & autres qui sont obligés de rendre visite au Gouverneur & de lui montrer leurs ordres, n'y entrent même qu'avec cérémonie ; on leur fait laisser leurs

chaussures à la porte d'une grande sale pour marcher sur des tapis de brocard d'or jusqu'au Gouverneur, qui après les avoir écoutés & entretenus, les congédie comme ils sont venus. On m'a conté qu'un Directeur de la Compagnie de France sur la fin du dernier siécle se voyant obligé à rendre cette visite, & ne voulant point aller trouver avec tant d'humilité un simple Gouverneur, s'avisa de se faire faire des pantoufles fort riches pour cette cérémonie, en quoi il a été imité depuis ce tems-là par plusieurs autres.

Je peux parler avec certitude des manieres & des mœurs des Habitans de Surate, parce que j'ai pris soin de les étudier, & d'examiner leurs cérémonies durant un tems considerable que nous avons séjourné en cet endroit. Les Habitans en général sont presque tous Mahometans, mais on peut présumer que leur Alcoran est reformé, & qu'il est beaucoup plus rigide que celui des Turcs, puisqu'il leur défend de ne manger jamais avec les Européens, & de ne point souffrir que nous touchions non-seulement ce qu'ils peuvent

manger, mais même aucune de leurs ustencilles; que s'il arrivoit par hazard qu'un Européen ait touché un plat, une écuelle, un pot, ou autre chose de porcelaine, de terre ou d'autre matiere, ils ne s'en servent plus, & le mettent en quelque coin sans oser le casser pour quoi que ce soit. La répugnance qu'ils ont des Européens est si grande, qu'ils ne leur permettent jamais d'entrer en leurs maisons, si ce n'est qu'ils soient amis depuis long-tems, & en ce cas ils s'humanisent à converser familierement avec eux & à leur faire civilité, sans pourtant rien relâcher de leur réserve : que si quelqu'autre s'émancipoit de leur rendre visite, s'il ne couroit risque de la vie, du moins il recevroit un affront, tant par un zéle scrupuleux, que par un effet de leur jalousie qui les fait suposer que l'on ne va chez eux que pour séduire leurs femmes & leurs filles, qu'ils conservent & gardent avec une séverité & une exactitude qui ne cede en rien à celle des Turcs, & de nos voisins les Espagnols, de sorte qu'elles sont comme des esclaves, ne sortant jamais du logis qu'a-

vec leurs maris, leurs peres & leurs meres, qui les conduisent tous les matins au bain, car quelque tems qu'il fasse, ils ne manquent jamais d'aller au point du jour à la riviere où ils se baignent tous avec confusion; petits & grands, hommes & femmes, filles & garçons, pendant qu'un Bramin *, ou Prêtre de leur Loi monté sur la prouë ou poupe d'un Vaisseau fait des prieres à haute voix, criant plusieurs fois : Alla, alla, Mahomet alla; & plusieurs autres paroles qu'il prononce avec des tons differens. Il fait quelquefois si froid que lorsqu'ils sortent de l'eau, ils tremblent, & sont tout glacés; mais ayant pris leurs habits ou pagnes colorées diversement, (c'est ainsi qu'ils appellent leurs vestes qui leur servent de chemise & de robe,) ils se retirent au plus vîte; les riches avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons, & les pauvres tous ensemble au milieu des ruës, où ils allument un grand feu, dont la matiere est de fumier de bœufs, vaches, bufles, & chevaux mêlé avec de la paille de mil, au défaut de bois.

* Bramin ou Brame c'est la même chose.

Les Banians ou Idolâtres qui sont

en grand nombre dans cette Ville ; ne mangent jamais rien de tout ce qui a été en vie : ils disent que Dieu a créé les oiseaux pour le plaisir de la vûë, & qu'étant innocens, c'est un crime de les faire mourir. Les Européens sçavent profiter de la tendresse de ces scrupuleux, dont ils tirent quelque récompense, & des présens pour ne pas tuer les oiseaux qu'ils ont pris vivans à la chasse, ils les leur remettent entre les mains, & après que ces Banians leur ont donné la liberté, ils tâchent de les rattraper pour les reporter à leurs marchands.

Ils marient ordinairement leurs enfans dès l'âge de trois ans ; ce n'est pas qu'ils n'ayent la liberté de les marier à leur volonté, mais ils sont bien aises de les obliger de bonne heure à ne prendre point d'autre attachement. Leurs filles qui ne sont pas mariées, & qui sont grandes portent au travers de la narine droite une boucle d'or, où est enchassé un diamant, afin d'être connuës & discernées des autres : pour les filles nobles, elles portent une boucle de même passée dans la narine gauche pour les distinguer des filles du commun.

Il eſt défendu aux riches & conſiderables Banians ſous peine de mort, d'habiter avec d'autres femmes que les leur pendant leur vie ; les hommes de moindre qualité ſont ſujets à la même peine quand ils ſont pris ſur le fait, car autrement ils ne ſont pas reputés coupables comme les autres. Pour ce qui eſt des femmes on m'a aſſuré qu'il n'y avoit point de loi qui les obligeât à garder la même fidelité à leurs maris, ſi ce n'eſt leur bonne foy qui certainement n'eſt pas à l'épreuve de la galanterie : à la vérité la contrainte perpétuelle où elles ſont, ſemble rendre cette liberté de pécher aſſez inutile ; mais la jalouſie des maris n'étant pas encore ſatisfaite de cette importune vigilance, leur a fait inventer une barbare précaution pour ſe préſerver de la punition que leur tyrannie méritoit, en inſpirant à leurs femmes un point d'honneur mille fois plus cruel que les loix les plus rigoureuſes, & leur perſuadant par de faux raiſonnemens remplis de vaines & ſuperſtitieuſes promeſſes d'une grande récompenſe de gloire & de réputation, de ne pas ſurvivre à leurs maris.

Origine de la coutume qu'ont les Indiennes de se brûler après la mort de leurs maris. Voyez une autre origine sur la fin de cet Ouvrage.

On m'a conté que cette déteſtable coûtume devoit ſon origine à la malice d'un très-riche Banian. Il avoit épouſé une femme autant aimable que ſpirituelle ; au lieu de s'eſtimer heureux de poſſeder une beauté ſi accomplie, il en devint ſi éperduëment jaloux, qu'après lui avoir fait toutes les perſécutions imaginables ſans ſujet, & par pur caprice, ne pouvant enfin ſe guérir l'eſprit de cette paſſion fatale qui le tourmentoit nuit & jour, il tomba dans une maladie dangereuſe, à la fin de laquelle enragé, & comme au déſeſpoir de laiſſer en vie cette aimable perſonne, qui par un ſecond mariage pourroit tomber au pouvoir d'un autre ; ſa jalouſie lui fit inventer ce diabolique expédient pour qu'elle mourût preſqu'en même-tems que lui. Il fit appeller tous ſes parens & les principaux de la Loi, auſquels il déclara les larmes aux yeux que malgré l'amour extrême qu'il portoit à ſa femme, cette perfide & indigne épouſe, l'avoit empoiſonné pour ſe livrer à un amant ſecret à qui elle avoit déja fait part de ſes faveurs.

Cette fauſſe accuſation accompa-

gnée de mille sanglots, & faite par un homme prêt à mourir, eut tout l'effet que ce jaloux & désesperé mari s'étoit promis. A peine eut-il les yeux fermés qu'on saisit son innocente femme, qui avec une constance inébranlable pour témoigner sa vertu, s'offrit volontairement à être brûlée avec le corps de son défunt mari, protestant cependant qu'elle étoit innocente de la calomnie & du crime qui lui étoit imputé, & que pour faire connoître la pureté de son cœur & de l'amour qu'elle avoit eu pour ce jaloux, elle aimoit mieux ne lui pas survivre, que de rester noircie d'un crime, dont le seul soupçon lui paroissoit mille fois plus insuportable que la mort. Les Prêtres de la Loi loüerent sa résolution, ils l'assurerent qu'en l'autre monde elle seroit comblée de plaisirs perpétuels; qu'elle auroit un mari infiniment plus beau & plus accompli que le défunt; que les Anges mêmes & les Esprits bienheureux lui serviroient de pages, & qu'enfin en se sacrifiant ainsi, elle seroit beaucoup plus honorée dans le ciel, que si faute de courage & de grandeur d'ame elle

attendoit paisiblement la fin de ses jours, ses parens prévenus en faveur des Prêtres & des superstitions de leur Religion, la disposerent à donner une preuve éclatante de sa fermeté & de sa vertu, en lui representant que cette action de générosité attireroit sur toute sa famille les bénédictions du ciel, & qu'elle feroit l'honneur de toute leur nation. Elle se voüa donc à la mort, & mit elle-même d'une maniere intrépide le feu au bucher, où elle étoit assise auprès du corps de son mari avec lequel elle fut consumée. Cet exemple a passé en coûtume, & a subsisté pendant quelques siécles chez ces barbares, mais sur la fin du dernier on abolit entierement à Surate cette détestable cérémonie. Voici quelle en fut l'occasion.

Histoire d'une jeune Indienne.

Une jeune Baniane avoit été mariée dès l'âge de trois ans au fils d'un Banian qui passoit pour l'un des plus riches & des plus puissans de la Ville. Ses grands biens faisoient éclater les belles qualités dont la nature lui avoit été assez liberale. Il étoit, disoit-on, le mieux fait, & le plus aimable de tous ceux de son âge, mais

il étoit fort addonné à ses plaisirs ; il s'y abandonna avec tant de violence, qu'il eut bien-tôt ruiné sa santé quoique naturellement forte & vigoureuse, de sorte qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, lorsque la mort le sépara de son épouse qu'il aimoit, & dont il étoit tendrement aimé. Elle étoit moins âgée que lui d'environ six ans, & peu de femmes l'égaloient en beauté : le déplaisir qu'elle eut de la perte de son mari, lui fit prendre bien-tôt l'affreuse résolution de le suivre, & au lieu que pour l'ordinaire ce sont les Prêtres & les parens qui déterminent & forcent les femmes veuves de se brûler avec leurs maris défunts ; celle-ci d'elle-même & de son propre mouvement envoya promptement, suivant la coutume, demander au Gouverneur la permission de mourir. Il n'avoit pas coutume de le permettre qu'après avoir reçû force présens considerables de la part des parens du défunt mari, & de ceux de la femme qui vouloit mourir. Cette malheureuse victime devoit même lui rendre visite, & alors il avoit le choix de la garder ou de la dispenser de la mort ; ce que les pa-

rens estimoient un si grand deshonneur, qu'ils rasoient la veuve & la chassoient de leurs maisons comme une infâme.

Cette belle veuve étant donc obligée de paroître devant le Gouverneur de Surate, le prévint par de riches présens qu'elle lui envoya pour obtenir plus aisément ce qu'elle souhaitoit; mais sa beauté que sa douleur ne pouvoit effacer, & le vif éclat de ses yeux que son voile de deüil ne pouvoit cacher, s'opposerent d'abord à la disposition que ses liberalités avoient fait naître dans le cœur du Gouverneur: il sentit une émotion secrete qui lui reprochant l'aveu qu'il avoit résolu d'accorder, l'empêcha dans ce moment de souscrire au désir de cette belle veuve: il chercha même mille raisons pour lui ôter l'envie de mourir en lui répresentant tout ce que la vie a d'agréable & de séduisant, & en lui opposant en même-tems toutes les horreurs du cruel supplice où elle se condamnoit de propos déliberé, par le faux prétexte d'une douleur dont elle devoit se consoler, & par une superstitieuse & exécrable coutume, qui n'avoit

pour tout fondement que des idées chimériques, & une fausse vanité.

Toutes ces raisons ne découragerent point cette aimable désespérée, elle persista dans sa résolution & dans sa demande. Le Gouverneur d'un autre côté s'opiniâtra en son refus, & pour venir plus aisément à bout de son dessein, il crut devoir dérober cette veuve aux sollicitations des Prêtres & des parens de son mari; mais comme les uns & les autres étoient puissans, & que les premiers crioient qu'il vouloit empêcher une action agréable à Dieu, & détruire la Religion en forçant les volontés, & enfin en ôtant la liberté que Dieu a donnée aux hommes, il eut peur qu'à cette occcasion il ne s'élevât dans Surate une sédition de laquelle les Etrangers profitassent, & qu'il ne fût blâmé du Grand Mogol, s'il usoit de toute son autorité pour conserver la vie à une femme, dont les charmes avoient attendri son cœur; de sorte qu'il sacrifia tous ses sentimens à la politique; c'est-à-dire, qu'il souscrivit à la requête de la veuve, mais d'une maniere qui prouvoit bien toute la violence qu'il se faisoit. C'est

ce qui l'engagea dans la ſuite à faire ſur ce ſujet ſes remontrances au Grand Mogol, dont il obtint une défenſe expreſſe de ſouffrir à l'avenir la continuation de cette coutume, qui a été abolie dans Surate depuis ce téms-là.

Un vieux Marchand Portugais & un Hollandois établis dans cette Ville depuis nombre d'années, m'ont fait le recit en verſant quelques larmes de la mort de cette jeune veuve, ils y avoient aſſiſté par curioſité. Toutes choſes étant préparées, me dirent-ils, la belle marcha au lieu où elle devoit être brûlée, avec une aſſurance qui ne ſurprit pas moins les ſpectateurs que ſon incomparable beauté. Elle faiſoit paroître une joye toute extraordinaire; ſon port, ſes geſtes, tout marquoit une réſolution intrépide, & ſon habillement funebre n'ébranloit en rien ſon courage, & ne lui inſpiroit aucun ſentiment de crainte & d'épouvante. Elle étoit vêtuë d'un habit de toile noire, fort déliée & enſouffrée, avec un grand voile & d'une longue mante de pareille étoffe & couleur, qui traînoit juſqu'aux pieds qu'elle avoit nuds.

Plus de trois cens femmes la ſuivoient, qui gardant un profond ſilence l'accompagnoient juſqu'au lieu deſtiné, où elle s'aſſit ſur des branches de cocotiers ; on lui mit enſuite le corps de ſon mari ſur les genoux, & le Prêtre lui demanda hautement par trois diverſes fois, ſi elle vouloit mourir ou non.

Elle répondit avec la même aſſurance qu'elle avoit toujours témoignée, que tel étoit ſon deſſein ; qu'elle n'étoit venuë là que pour y finir ſes jours, & qu'elle avoit enfin ſi bien aimé ſon mari qu'elle étoit réſoluë de ne le point quitter. Alors tous les aſſiſtans ſe regarderent les uns les autres, comme ſi ç'eût été pour eux une choſe toute nouvelle ; ils ſe diſoient mutuellement avec admiration ; voilà une excellente femme, voilà une brave femme ; les plus proches parens joignirent leurs exhortations, & leurs remontrances à celles des Prêtres, qui promettoient à cette malheureuſe mille biens imaginaires, que peut-être ils n'auroient pas voulu eux-mêmes acquerir à ce prix là : ils ajoûterent autant d'imprécations contre celles qui n'i-

miteroient pas son exemple.

Cette scéne finie, on passa à celle des cérémonies accoutumées qui furent assez longues. Le principal Prêtre présenta à boire & à manger au défunt, dont le corps étoit couvert d'un suaire de lin, blanc & très-fin, sur lequel il sema quelques grains de ris & de grenades mêlés ensemble, & après qu'il se fut lavé le bout des doigts, il porta à la bouche du mort de ces mêmes grains. Tous les Banians qui étoient présens, firent la même chose l'un après l'autre, & après s'être aussi pareillement lavé le bout des doigts, ils lui présenterent à boire & à manger avec un profond silence; ce qu'ayant fait, ils jetterent à terre les cruches dans lesquelles étoit l'eau & le ris; & s'étant retirez à l'écart, ils se mirent à joüer des instrumens qu'ils avoient apportés; sçavoir des hautbois, des trompettes, des guitares, des timbres, tambours & autres sortes, qui faisoient un étrange charivari, auquel ils ajoûterent des cris & des heurlemens effroyables, pendant qu'un des Prêtres mit le feu à la case où étoit la veuve, qui fut bien-tôt consumée

avec le corps de son mari. Il étoit aisé de voir que l'épouvantable bruit que les assistans faisoient par ordre des Prêtres, n'étoit que pour empêcher les autres femmes d'entendre les cris de celle qui brûloit, de peur que frapées de ces plaintes elles ne perdissent l'envie de mourir après le déceds de leurs maris. Ce bucher étant réduit en cendre, un Prêtre répandit un vase plein d'eau par-dessus, & renvoya les assistans après les avoir assurés bien sérieusement que les défunts étoient bien heureux, & joüissoient de toute sorte de voluptés. J'ai bien voulu raporter ce trait d'histoire pour montrer jusqu'où va l'aveuglement de ces Banians, ou Mahométans réformés.

On trouve à Surate une autre Secte fort commune dans les Indes, & pire encore que la précedente. Ceux qui la professent sont Gentils ou Payens ; ils ne sont pas si scrupuleux à l'égard des Européens que les Mahométans & les autres Banians. Ils sont tous pleins de cérémonies idolâtres qu'ils exercent dans leurs Pagodes ou Temples, où les Mahométans ne vont jamais, parce qu'ils

confidérent ces Gentils comme des idolâtres. Quand ceux - ci meurent on les brûle d'une autre maniere que celle que j'ai expofée : les cérémonies font à la vérité à peu près les mêmes, mais après avoir ôté le mort du brancard fur lequel on l'a apporté, qui eft couvert de drap d'or & d'argent de différentes couleurs, on le renverfe fur le ventre, on lui ploye les jambes comme l'on fait aux Cannetons, & on le met ainfi fur un tas de mottes couvertes d'herbes féches, mêlées avec de la fine paille de ris & de fumier fec de bufle, de bœuf ou d'autres animaux, & enfuite le Bonze * (c'eft ainfi qu'ils appellent leurs Prêtres,) ayant fait les cérémonies ordinaires, met le feu à la paille pendant que les affiftans font un terrible charivari avec diverfes fortes d'inftrumens. Après que le mort eft réduit en cendre, les parens du défunt fe jettent par terre, & font des poftures & des grimaces, comme s'ils étoient agités de convulfions ou de quelqu'efprit malin, criant, heurlant comme des chiens, & faifant femblant de pleurer, quoiqu'il ne tombe pas une feule larme de leurs

* C'eft la même chofe que Brame.

yeux : après toutes ces grimaces ils se retirent à leur Pagode en gardant un profond silence, qu'ils interrompent de tems en tems en frapant un seul coup sur un timbre porté par deux Noirs. Leur dévotion faite ils s'en vont, & alors un Bonze se met à la porte de la Pagode, & met de la cendre sur la tête de tous ceux qui sortent. Cette cendre est composée de chair de chiens & de chevreüils qu'ils ont offerts, & sacrifiés à leurs Dieux & au Diable, le Mercredi & Samedi de chaque semaine après avoir coupé les têtes de ces animaux, du sang desquels ils arrosent leurs idoles : qui sont, le Bœuf, l'Elephant, la figure du Soleil, de la Lune, des Etoiles, d'un Coq & d'un Cheval qu'ils adorent ; ils coupent aussi un morceau de chaque bête, & l'ayant fait sécher au Soleil, ils en font de la poudre qu'ils serrent soigneusement dans une boëte. J'ai vû faire toutes ces cérémonies en plusieurs lieux. Si les Gentils qui meurent sont si pauvres qu'ils ne laissent point de quoi faire leurs funérailles, & toutes les cérémonies de leur Loi, on les porte dans les bois aussi-tôt

qu'ils sont morts pour y être dévorés des bêtes sauvages, & en plusieurs endroits on les jette à la mer ou dans quelques rivieres. Leurs femmes ne se brûlent point après la mort de leurs maris, au contraire, elles se remarient jusqu'après soixante ans, qui n'est pas chez les Indiens un âge avancé, puisque la plûpart vivent avec une santé vigoureuse plus de cent ans. Elles ont les oreilles longues & pendantes comme les chiens courans, de sorte qu'elles leur pendent jusques sur les épaules; elles sont percées au milieu & y mettent des boucles de cuivre ou d'étain, si grosses & si pésantes, que le trou devenant grand par la pesanteur de ces ornemens, un œuf de poule passeroit aisément au travers.

Lorsque les pauvres Indiennes ont sevré leurs enfans au bout d'un an, ou tout au plus dix-huit mois, elles leur donnent au lieu de lait sucré ou de choses délicates, comme font les riches, des bouts de tabac de la longueur d'un demi pied pour les apprendre de bonne heure à fumer, car c'est le plus grand régal des Noirs & des Gentils. J'ai vû des meres qui

portoient quatre enfans, deux derriere le dos, & deux dans une paigne ou robe ceinte pardevant, & qui en conduiſoient deux autres à droite & à gauche qui la tenoient par la ceinture, & tous ces ſix enfans fumoient avec leur mere.

Les Gentils de cette eſpece ne ſont pas ſi jaloux de leurs femmes, & ne les gardent pas ſi ſéverement que ceux dont j'ai parlé ci-devant. Les plus riches entretiennent des eſclaves, & des concubines qu'ils prêtent à ceux de l'Europe qui ſont de leurs amis. Il y a une grande quantité de ces Gentils à Surate, dont la plûpart ſont dans le cômmerce & les autres vivent de leurs rentes. Les habitans de cette Ville ſont preſque tous négocians & très riches. Les Européens peuvent prendre là toutes ſortes de divertiſſemens & ſur tout celui de la chaſſe; car comme les naturels du pays ne tuënt pas le gibier il y eſt fort commun. Les promenades ordinaires ſont le petit Sualis, Damequin, Amoris, Buſty, Barbaudam & autres Villages, où l'on va d'ordinaire dans les charettes des Maures proprement garnies de bons matelats, & attelées

de bœufs qui vont toujours au galop. Il fait très-bon vivre à Surate, mais le vin y est extrêmement cher, & il n'y a que les personnes riches qui en boivent, les autres usent de harec. Ce harec est une composition fort mal saine ; on le fait avec de l'eau distillée de ris & de feüilles d'harac dont le jus est très-amer : ils font aussi une autre boisson qui n'est guéres meilleure qu'ils appellent de la ponce ; elle se fait d'eau de harec, de jus de citron, de sucre, de muscade & de canelle, dont la pinte coûte un sou monnoye de France.

Harec, boisson.

Nous séjournâmes dans ce port près de deux mois, parce qu'outre qu'il y avoit plusieurs réparations à faire à notre Vaisseau, notre Capitaine étoit chargé de terminer quelques affaires avec plusieurs personnes de notre nation établies là depuis long-tems. Ce long tems me donna occasion de faire plusieurs connoissances ; & sur-tout avec un Italien qui ayant un peu de sympathie pour moi, voulut bien me conter les avantures de sa vie ; elles sont si surprenantes, que je ne peux m'empêcher de les raporter.

Cet Italien n'avoit jamais connu son pere ni sa mere, il avoit été élevé comme une personne de qualité, & ceux qui prenoient soin de son éducation, lui avoient fait commencer ses études à Ferrare, où il avoit demeuré sept ans en pension. Il commençoit à faire quelque progrès lorsqu'il se mit en tête qu'il n'étoit pas un enfant légitime : ce qui le confirmoit dans son opinion, c'est qu'on disoit par tout qu'il étoit fils d'une Dame, dont le mari avoit été tué deux ou trois ans avant la naissance de cet enfant. Ce fut alors qu'il commença à connoître une partie de ce qu'on lui avoit caché avec beaucoup de soin. L'esprit agité de mille pensées diverses il ne sçavoit à laquelle s'arrêter, lorsqu'un Senateur qui avoit pris soin de lui, le fit venir de Ferrare à Rome : à peine y fut-il arrivé que ce Senateur lui déclara fiérement, que ce n'étoit pas à un enfant de sa sorte à prendre de gros airs, qu'il n'étoit pas ce qu'il pensoit, que son pere & sa mere étoient morts sans lui laisser un sou de bien, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, c'étoit de le prendre par charité à

Histoire d'un jeune Romain.

son service en qualité de laquais. Ce discours pénétra au vif le cœur du jeune Saint Félix, (car c'est ainsi qu'on l'appelloit,) il sortit brusquement de la maison du Senateur, sans lui répliquer un seul mot. Ne sçachant où aller pour réfléchir à ce qu'on venoit de lui dire, il se jetta dans l'Eglise *Dell'anima* de la Nation Allemande, où trouvant une Dame qui prioit bien dévotement Dieu il s'approcha d'elle, & la pria les larmes aux yeux de lui faire quelqu'aumône; cette Dame l'ayant envisagé, rougit, parut surprise & fort émuë, elle le renvoya au bas de l'Eglise avec ordre de l'attendre : un moment après elle se leva, fit signe à Saint Félix de la suivre, le fit monter dans son carosse & le mena chez elle, sans lui faire de longues questions; il y passa la journée, & le soir on le mit chez un Maître de Pension. Cette Dame l'y venoit voir souvent, ce qui donnoit quelque soupçon à notre jeune homme qu'elle pouvoit bien être sa mere; il n'en eut pourtant jamais aucune preuve plus certaine. Il étudia en cet endroit jusqu'en Rhétorique, après quoi la même Dame

le tira de là pour le mettre ailleurs dans le dessein de lui faire faire sa Philosophie, car elle vouloit que le jeune homme prît l'Etat Ecclesiastique.

Pour cet effet on lui en donna l'habit, & il commençoit déja à être traité de M. l'Abbé lorsqu'il se laissa débaucher par quelques-uns de ses camarades, qui avoient dessein de faire le voyage d'Espagne. Il se répentit bien-tôt d'avoir quitté Rome, car l'argent leur ayant manqué à tous à Milan, ils furent fort embarassés de leurs personnes. Saint Félix écrivit aussi-tôt à la Dame qui avoit pris soin de lui le pressant besoin où il étoit, demandant mille pardons de sa faute, mais il ne reçût aucune réponse à toutes les lettres qu'il écrivit; & il étoit sur le point de retourner à Rome comme il pourroit, lorsqu'il rencontra un Gentilhomme de l'Ambassadeur d'un Prince à Rome, qui lui dit qu'il avoit ordre de le ramener & de le présenter à son Excellence; Saint Félix se laissa aisément conduire & l'Ambassadeur le prit à sa suite: il parut donc à Rome en qualité de Gentilhomme de l'Ambassa-

deur, & il connut bien par l'argent & les habits qu'on lui donnoit, qu'il étoit fortement recommandé.

En cet état il joüissoit d'une fortune assez heureuse, & il y avoit apparence qu'il en auroit joüi encore long-tems, s'il eut sçû se ménager un peu dans le poste qu'il occupoit; mais ayant été trop agréable à l'Ambassadrice, l'Ambassadeur en prit ombrage & le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à l'expiration du tems de l'ambassade, après lequel il fut délivré, & mis auprès du Cardinal Pierre .... qui témoignoit être dans le dessein de lui conférer plusieurs Bénéfices; mais comme il n'avoit aucune vocation pour ce genre de vie, il résolut d'aller faire un tour en France, & de s'attacher en ce pays là auprès de quelque Prince ou Seigneur. S'étant embarqué pour prendre sa route par Marseille, il eut le malheur d'être pris & mené à Alger, où il souffrit pendant un an tout ce que l'esclavage a de plus dur: enfin au bout de ce tems, Saint Félix & ses compagnons furent rachetés & conduits à Génes, mais les fatigues de l'esclavage & la mauvaise nour-

titure qu'avoit eu ce jeune homme lui ayant causé une dangereuse maladie, il fut obligé de s'arrêter dans l'Hôpital de cette Ville pendant que ses compagnons reprirent la route de leur pays : il les chargea cependant de diverses lettres, esperant toujours avoir des nouvelles de la Dame qui avoit pris soin de son éducation.

Il étoit dans un besoin extrême de toutes choses, mais sa bonne fortune ne l'abandonna pas. Une Dame de qualité qui sçavoit fort bien assaisonner la galanterie avec la dévotion, visitant les Hôpitaux de Génes, fut touchée en faveur de ce jeune homme d'un sentiment, ou de compassion, ou d'amour, car Saint Félix avoit alors quelque chose de fort engageant. La Dame lui fit une aumône de cinquante écus, dont ce jeune homme la remercia en peu de mots, qui marquoient également son esprit & sa reconnoissance : cela fit impression à la Dame, elle revint le lendemain redoubler ses charités, ravie de voir ses bonnes œuvres récompensées en ce monde. On la voyoit souvent aux Hôpitaux, & l'on étoit très-édifié d'une conduite si exemplaire, mais

on découvrit bien-tôt ce qu'elle avoit dans l'esprit ; car dès le premier jour qu'elle vit Saint Félix, elle sentit naître pour lui une passion qu'elle ne pût dissimuler. C'étoit un homme de la meilleure mine du monde, il avoit de l'esprit infiniment, il parloit de toutes choses avec une netteté & une grace admirable, & un certain air de grandeur étoit répandu dans sa personne, ce qui le faisoit distinguer par tout : toutes ces belles qualités engagerent tellement la Dame, dont est question, qu'elle crut qu'elle ne pouvoit se choisir un mari plus capable de la rendre heureuse : elle l'épousa donc, mais elle tint son mariage secret pour de puissantes considerations.

Aussi-tôt Saint Félix prenant la qualité de Marquis parut dans Génes avec une livrée plus superbe que celles des plus opulens de la Ville. Personne ne se doutoit de son mariage, & l'on disoit à ceux qui étoient surpris qu'un homme que l'on avoit vû à l'Hôpital peu de jours auparavant, parût tout d'un coup dans un état si différent, que c'étoit un Seigneur Italien, qui avoit eu ses raisons pour

ſe cacher un tems, & que ſes parens qui étoient puiſſans à Rome lui faiſoient tenir tout l'argent qu'il dépenſoit. Cette opinion amuſa quelque tems le peuple, mais enfin la vérité venant à ſe manifeſter, la Dame que Saint Felix avoit épouſée quitta Génes, & alla à Turin avec ſon mari, qui ne paſſoit plus que pour un de ſes Gentilhommes.

Cette Dame n'avoit pas plus de vingt-deux ans, elle étoit fort riche, & outre les richeſſes dont elle joüiſſoit, elle étoit encore héritiere de deux oncles, dont l'un avoit plus de cinquante mille ducats de rente. Elle fut donc auſſi-tôt recherchée des plus grands Seigneurs du pays, & ſon oncle étoit ſur le point de la marier, lorſqu'il reçut des avis ſecrets du mariage de ſa niéce avec Saint Félix. Il ne les crut pas d'abord, mais examinant les choſes de plus près, & étant informé par pluſieurs eſpions qu'il avoit chez ſa niéce de tout ce qui s'y paſſoit, il ne douta plus que les avis ne fuſſent véritables. Il réſolut donc de ſe défaire de Saint Félix, & ſans en rien dire à ſa niéce, qu'il étoit venu voir de Génes tout

exprès, disoit-il, & à qui il dissimula tout ce qu'il sçavoit, il donna ordre à sept ou huit Spadassins ou meurtriers à gages, d'assassiner ce jeune homme.

La chose ne réüssit pas comme il pensoit ; Saint Félix se défendit avec bravoure, & ayant mis ses assassins en fuite, il se retira en lieu de sûreté avec deux ou trois blessures fort légeres. Depuis l'arrivée de l'oncle, il ne logeoit plus chez sa femme, il apprit cependant d'où ces embûches lui avoient été dressées, il en fit avertir secrettement son épouse, qui de son côté n'en dit pas un seul mot à son oncle ; mais ces deux jeunes mariés jugeant bien qu'il seroit malaisé d'éviter les artifices de l'oncle irrité, jugerent à propos de se séparer pour un tems, & après des protestations réciproques d'une fidelité inviolable, Saint Félix prit la poste & s'en alla à Livourne, laissant sa femme exposée à toutes les persécutions de son oncle qui vouloit à toute force la marier.

Quand Saint Félix fut à Livourne il s'embarqua sur une Galere qui alloit à Civitavechia, si-tôt qu'il y

fut arrivé, il tira droit à Rome, où ſon premier ſoin fut de s'informer de la Dame qui avoit eu ſoin de lui, il apprit qu'elle étoit morte. Il alla chez le vieux Sénateur qu'il conjura de lui apprendre ſa naiſſance, mais il lui fut impoſſible d'en rien arracher, ainſi il demeura auſſi ignorant ſur ce chapitre qu'il l'avoit toujours été.

Cependant l'amour que Saint Felix avoit pour ſa femme l'agitant ſans ceſſe, & ne le laiſſant repoſer ni jour ni nuit, il réſolut d'aller incognito à Génes, où il ſçavoit que l'oncle & la niéce étoient de retour. Un jour il les trouva tous deux en grande dévotion dans une Egliſe : l'oncle faiſoit le bigot à merveille & étoit fort attentif à ſes dévotions, de ſorte qu'il n'apperçût pas Saint Félix; mais la niéce ayant fortuitement jetté les yeux ſur lui, leur paſſion mutuelle ſe reveilla, & obligea ce jeune homme à tout riſquer pour ſe remettre en poſſeſſion de ſa femme; pluſieurs idées lui vinrent dans l'eſprit, & voici celle à laquelle il s'arrêta.

Il ſuivit de loin l'oncle & la niéce à la ſortie de l'Egliſe, & étant entré dans le logis preſqu'auſſi-tôt qu'eux,

il se jetta aux pieds de ce cruel oncle, la niéce fit aussi la même chose protestant que Saint Félix étoit son mari & qu'elle n'en auroit jamais d'autre; l'oncle les fit relever tous deux avec beaucoup de politesse ou plutôt de dissimulation & les quitta brusquement : comme ses grands biens lui donnoient beaucoup de crédit, il ne tarda pas à faire casser le mariage de ces infortunés époux, & il obtint une Sentence qui bannissoit Saint Félix à perpetuité; comme il avoit obtenu tout cela par surprise & à force d'argent, il ne le fit pas signifier comme c'est la coûtume; mais il envoya une quarantaine d'Archers sur le milieu de la nuit chez Saint Félix, qui après avoir enfoncé les portes l'enleverent & le mirent entre les mains d'un Marchand Portugais dont le Vaisseau étoit à la rade, & prêt à partir pour les Indes. Ce Marchand avoit ordre de le jetter dans la mer, ou de l'exposer dans une isle déserte, mais il n'en fit rien, frapé qu'il étoit de la belle physionomie de Saint Félix.

Cependant craignant qu'il ne retournât un jour à Génes, & voyant son

Vaisseau après une longue navigation, poussé par une tempête sur les côtes du Japon ; il mit Saint Félix à terre, & en fit présent à des Bonzes qui sont les Religieux de ce pays-là. Ce Portugais ne pouvoit jamais choisir une prison plus rigoureuse pour enfermer ce jeune homme ; car non-seulement il étoit très-étroitement gardé, mais on l'obligeoit encore à observer fort rigoureusement la régularité de leur Institut. La plus grande peine de Saint Felix dans cet endroit étoit de se lever tous les jours de grand matin, car c'est la coûtume de ces Bonzes de se prosterner devant leurs Idoles avant le lever du Soleil. Pour cet effet, ils établissent entr'eux un homme qu'ils appellent le grand Surveillant, parce que le devoir de sa charge est d'éveiller les autres : or ce grand Surveillant avoit souvent deferé Saint Félix pour sa paresse à celui qui présidoit à la Communauté. On l'avoit mis en pénitence plusieurs fois pour l'obliger à être plus exact & à se lever à l'heure des autres ; mais tout cela ayant été inutile, on le condamna enfin au châtiment ordinaire dont on use parmi ces Bonzes envers les dormeurs.

Comment les Bonzes punissent les paresseux.

Ce suplice dont les Historiens des Indes n'ont jamais parlé, mérite bien d'être mis au jour. On suspend un homme par-dessous les aisselles en présence de toute la Communauté, on lui attache deux lanternes aux deux pieds & deux cloches aux deux oreilles : en cet équipage on oblige le patient à faire amende honorable, après quoi on l'étend sur une espece de lit de fer percé à jour en plusieurs endroits ; sous chaque ouverture de ce lit on allume une petite lampe : j'oubliois de dire que le criminel est attaché sur ce lit, où après que toutes les lampes sont allumées, on le laisse souffrir les douleurs les plus aiguës, jusqu'à ce qu'enfin il expire comme un enragé, après cela on enterre le corps tout de bout, comme s'ils vouloient encore lui ôter le repos après la mort.

Tel étoit le genre de suplice qu'on destinoit à Saint Félix, lorsqu'un de ces Bonzes qui avoit le cœur plus humain que ses confréres, entreprit de le délivrer. On avoit déja signifié l'arrêt de mort au criminel, & il devoit s'exécuter dès le soir même : Saint Félix ne pouvoit tout malheu-

reux

reux qu'il étoit, se disposer à la mort qu'avec une peine extrême; le genre du suplice le faisoit fremir, & il n'étoit guéres en état de pardonner à ceux qui l'avoient réduit dans cette misere; mais Dieu eut pitié de lui, un des Bonzes entra dans son cachot, & l'ayant pris par la main avec ordre de garder un profond silence, il lui fit faire plus de cent tours dans le Monastere, jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent à un lieu fort écarté, où le Bonze ayant montré un grand trou à Saint Felix, il lui fit signe de se jetter dedans s'il vouloit éviter la mort. Saint Felix obéit aussi-tôt, parce que toute autre mort lui paroissoit plus douce que celle qu'on lui préparoit. Il ne se répentit pas de son obéissance, car il trouva un chemin soutêrain, par où il sortit heureusement des mains de ses ennemis. Il gagna aussi-tôt le bord de la mer le mieux qu'il pût, & son bonheur voulut qu'il trouvât un vaisseau à l'anchre & prêt à faire voile; il y fut reçu & il vint heureusement en Espagne. Il se mit au service d'un Grand d'Espagne qui avoit un hôtel magnifique à Séville, & il gagna si bien son esprit &

sa confiance, qu'étant obligé de dépêcher quelqu'un à la Cour pour des affaires de consequence il jetta les yeux sur St Felix, qui accepta de bon cœur cette commission, ayant des pressentimens qu'il ne seroit pas long tems sans aprendre des nouvelles de sa femme. Mais quel fut son étonnement quand il connut que le Seigneur à qui s'adressoit le paquet du Grand d'Espagne l'avoit épousée ? il étoit dix heures du soir quand étant arrivé au logis de ce Seigneur, il fut introduit dans la chambre de la Dame qui le reconnut aussi-tôt. Après que leur premiere surprise fut cessée, ils se conterent leurs avantures, & la Dame apprit à Saint Felix que son oncle l'avoit menée avec lui en Catalogne, & l'avoit contrainte de se marier à Barcelonne, après l'avoir assurée de sa mort. Je passe sous silence tout ce qu'ils se dirent l'un à l'autre, car le Seigneur mari de la Dame étoit en campagne, & comme il faut finir cette histoire; je dirai seulement que Saint Felix ayant feint une indisposition pour avoir lieu de rester quelques jours à Madrid, il prit la résolution avec sa femme de

dissimuler encore quelque tems, cependant il retourna à Seville retrouver son Maître, à qui il porta la réponse qu'il attendoit.

Les premiers jours de son retour se passérent à songer aux moyens de sortir de l'embarras où il étoit, & de se faire connoître pour le mari véritable de celle que le Seigneur Espagnol avoit épousée; il étoit au moment de communiquer cette affaire au Grand d'Espagne, lorsqu'il reçût des nouvelles certaines de la mort de sa femme. Le bruit courut à Madrid qu'elle avoit été empoisonnée sur les avis que le Seigneur Espagnol avoit reçûs de l'accüeil favorable qu'elle avoit fait à Saint Felix, & des têtes à têtes qu'elle avoit eus avec lui. Ce pauvre garçon ne pouvant alors résister à son désespoir, & ne se croyant point en sûreté, quitta son Maître, passa à Lisbonne où il s'embarqua une seconde fois pour les Indes. Le Vaisseau sur lequel il étoit ayant relâché à Surate, il se mit au service d'un Hollandois, & il se disposoit à repasser en Europe lorsqu'il me conta son histoire; mais quelques jours après une mala-

die ſubite l'emporta en vingt-quatre heures à l'âge de quarante ſept ans. Il mourut fort chrétiennement après tant de biſarres avantures : j'en fus pénetré de douleur ; mais il eſt tems de reprendre la ſuite de notre voyage.

Le vent qui avoit été contraire pendant quelque tems ſe trouvant favorable nous levâmes l'anchre, & partîmes de Surate le 29. de Novembre. Nous dirigeâmes notre route droit à Goa, où j'avois grande envie d'arriver pour avoir les écus de ma vieille tante, dont j'avois grand beſoin ; mais le vent étant venu tout d'un coup preſque contraire, nous eûmes bien de la peine à gagner en trois jours la rade de Daman, Ville qui nous appartient, & qui n'eſt éloignée que de quinze lieuës de Surate, ſans pouvoir y moüiller l'anchre ni en approcher plus près que quatre lieuës. Elle eſt arroſée, dit-on, d'une belle riviere bordée d'une prodigieuſe quantité de citroniers, cocotiers & orangers qui font un ombrage très-agréable. Le mauvais tems ayant un peu ceſſé, nous donna le loiſir d'en remarquer la ſituation qui me parut

Daman.

fort belle : on me dit que la garnison étoit composée d'environ trois cens Portugais, & que les femmes y sont plus réservées qu'à Baçaim, Ville assez belle & d'un admirable aspect, à la vûë de laquelle nous passâmes aussi, où les femmes sont fort galantes, aimant particulierement la conversation des François, malgré la jalousie des Portugais & les prédications des Jésuites de cette Nation, lesquels ont un assez joli College dans cette Ville, où ils enseignent la jeunesse. Baçaim.

Le quatorze de Décembre nous arrivâmes devant Barsebas, petit lieu appartenant encore à ceux de notre Nation, le moüillage y est fort mauvais. Le dix-sept nous cotoyâmes la Côte de Malabar, où il y a plusieurs Villes & Forteresses, toutes sur le bord de la mer. Les François ont là un bel établissement, dont tout le profit revient à la Compagnie des Indes. Enfin le vingt-cinquiéme du même mois nous moüillâmes dans le bassin de la belle & superbe Ville de Goa, qui est la principale que nous ayons dans les Indes Orientales; nous saluâmes la Forteresse de toute notre artillerie. Barsebas. Côte de Malabar. Arrivée à Goa.

Descrip-tion du bassin & des forteresses.

L'entrée du Bassin est une agréable riviere aussi large que le Tage, elle arrose la Ville, & se décharge dans la mer au-dessous de la Forteresse. Il y a plusieurs bastions sur les bords du bassin, garnis d'un prodigieux nombre de gros canons de fonte, jusqu'au nombre de plus de trois cens de différens calibres. Il y a sur la droite du bassin un magnifique Convent de Capucins, enrichi de dorures & de très-belles peintures, très-bien bâti sur une éminence, & duquel les murailles sont si blanches qu'elles éblouissent la vûë quand les rayons du soleil frapent dessus; il y a à côté un jardin spacieux bien garni de toutes sortes de légumes & de fleurs du pays, avec d'agréables promenades le long de la mer au bas de ce jardin; à deux pas de là on trouve un petit fort garni de douze piéces de canon pour battre à fleur d'eau l'embouchure de la riviere.

Sur la gauche de la même riviere il y a un mur épais de dix à douze pieds & haut de vingt, lequel enferme le bassin & étant fort bien garni d'artillerie & de meurtrieres, il peut mettre commodément quatre

mille hommes à couvert. Ce mur aboutit à un bastion garni de même, on voit plusieurs autres bastions qui se gardent les uns les autres en avançant, & montant du même côté dont l'aproche est très-difficile ; outre la garnison ordinaire de soldats, on y entretient plusieurs chiens, qui mordirent si bien autrefois les Hollandois, que depuis ce tems là ils ont perdu l'envie d'y retourner. La grande Forteresse tient tout le bassin à couvert, & même plus de mille pas en mer quelque tems qu'il fasse. Au dessus il y a un autre Convent de Jacobins en très-bel aspect, opposé à celui des Capucins & embelli de même, d'où l'on peut découvrir sans lunettes les Vaisseaux sept ou huit lieuës en mer. Le pavillon de notre Nation est sur un de ces côteaux ; on a accoûtumé de le hausser & de l'abaisser, autant de fois que l'on apperçoit des Navires pour donner signal au Fort. Ce bassin est éloigné de trois ou quatre lieuës tout au plus de Goa, où l'on remonte en deux heures de tems par le moyen de la marée. On y peut moüiller cent cinquante Vaisseaux sans courir risque

de s'aborder en aucun mauvais tems : ſur les bords on voit une grande quantité de maiſons de plaiſance, où les Dames fidalques (c'eſt ainſi qu'on appelle nos Dames de condition vivant de leurs rentes,) viennent ſe divertir les jours de fêtes dans des gondoles ou chaloupes proprement ornées. Comme leurs maris, qui ſurpaſſent en jalouſie tous les hommes de l'Europe, les retiennent à la Ville dans une extrême ſervitude, ne leur permettant point de ſortir dehors, ſans les faire ſuivre par des perſonnes affidées ou ſans les accompagner eux-mêmes, auſſi lorſqu'elles ſont hors de leur préſence, elles ſe donnent carriere, & prennent bien plus de liberté qu'elles ne prendroient ſans doute, ſi on ne les obſervoit pas avec tant de contrainte.

Ces maiſons de plaiſance, où il leur eſt permis d'aller ſe recréer avec leurs amies ou parentes aux jours de fêtes, ſont les rendez-vous ordinaires qu'elles choiſiſſent en s'accordant toutes enſemble, pour voir leurs amans & converſer avec eux tout à loiſir. La converſation des Etrangers n'eſt point déſagréable à ces Dames,

comme il me parut, & à un François venu sur notre Vaisseau en visitant la Ville où nous étions allez avec un Capucin Aumônier de notre Navire, dont la présence étoit un grand obstacle à la curiosité particuliere que nous avions de lier conversation avec quelques-unes de celles qui nous sembloient les plus spirituelles & les plus belles. Comme je suis originaire Portugais, cette qualité me donnoit un grand accès auprès d'elles, & le respect que les maris ont pour tous les Religieux, me facilitoit la commodité d'approcher de leurs femmes en leur présence & de leur parler en secret; mais ce même respect & la dévotion extraordinaire de ces peuples interrompit tous les projets, & les desseins un peu licencieux que j'avois formés à l'aspect de tant de beautés, qui sembloient avoir des sentimens peu contraires aux miens. Le François mon camarade n'étoit pas si scrupuleux, & quoiqu'il ne sçût pas un mot de Portugais, il trenchoit du galant, & ne cherchoit qu'à prendre des libertés qui lui auroient coûté cher, si le Pere Capucin & moi, ne l'eussions très-

ſerieuſement averti de réprimer ſes vivacités hors de ſaiſon.

Parmi la foule des Bourgeois & Bourgeoiſes qui accouroient pour nous voir, & qui ſe proſternoient aux genoux du Capucin, dont ils demandoient la bénédiction avec beaucoup de ferveur, & duquel ils recevoient fort religieuſement des Chapelets, des Images & des Agnus; je démêlai une jeune Fidalque qui ne me parut pas avoir encore vingt ans, mais ſi belle, le port ſi noble, & la phyſionomie ſi ingenuë, que j'abandonnai toutes mes réſolutions de ſageſſe, & fus pouſſé d'un deſir violent de lui parler. Je ſuccombai à la tentation, & je me gliſſai imperceptiblement auprès d'elle : s'étant apperçûë que je la cherchois, elle ne me témoigna pas d'en être fâchée, mais au contraire ſe penchant pour entendre plus aiſément ce que je lui dis tout bas, elle me répondit avec un tour d'eſprit ſi délicat que j'en demeurai ſurpris; mais elle le fut encore bien plus que moi, lorſqu'ayant tourné la tête elle apperçût ſon mari qui l'avoit ſuivie : elle ne ſe déconcerta point pour cela, quoi-

qu'elle m'eut fait d'abord connoître par un signe des yeux qu'elle craignoit que ce jaloux n'eût entendu ce que nous avions dit. Sa présence d'esprit lui fit changer de discours, & au lieu de me répartir à propos ; Nous sommes, continua-t-elle, tout haut en langage Portugais fort mauvais, si peu accoûtumés à voir de saints Religieux de l'Europe, qu'il ne faut pas s'étonner de notre curiosité, & quoique nous vivions sous un autre ciel que les Chrétiens de l'Europe, nous ne laissons pas d'avoir de la dévotion, même religion, & d'adorer le même Dieu : ainsi obligez donc ce bon Pere à me donner quelque relique que j'honorerai, & que je garderai précieusement.

A peine cette spirituelle personne eut-elle achevé de parler, que je me sentis tirer par le bras avec quelque violence : je crus d'abord que c'étoit son mari, ou quelqu'un de sa part qui vouloit rompre notre conversation ; mais m'étant tourné fort brusquement, je reconnus l'autre Capucin de notre Vaisseau qui ne faisoit que d'arriver, & qui m'ayant apperçû avec cette belle Fidalque, avoit

fendu la presse pour me venir tirer d'un pas qu'il croyoit dangereux pour moi, & pour le François, ayant peut-être déja pénetré ma foiblesse, & craignant qu'elle ne me fît tomber dans quelqu'embarras que je n'avois pas la prudence de prévoir ; je le priai, sans lui donner le loisir de me parler, de donner quelque reliquaire à cette dévôte Dame, mais elle étoit disparuë comme un éclair, & nous ne pûmes sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Son mari selon les apparences avoit profité de ce peu de tems pour l'enlever, avec une diligence qui nous causa un grand étonnement, & qui obligea nos Capucins à me faire une mercuriale sur mon indiscretion, & à me donner des conseils sur ma conduite à l'avenir, puisque je devois rester quelque tems à Goa.

Je laissai retourner ma compagnie au Vaisseau & j'employai le reste du jour à chercher un gîte; j'en trouvai un à bonne composition, où je fis venir tout mon équipage. Le lendemain matin après m'être ajusté comme un petit maître, je pris mes papiers & ma procuration passée à Li-

bonne dans ma poche, & je me mis en quête de ma tante : heureusement je n'étois pas loin du quartier où elle demeuroit, j'appris avec quelque chagrin qu'elle étoit morte il y avoit bien six mois, & comme elle étoit dévôte au Scapulaire, au Rosaire, & au Tiers Ordre de Saint François, qu'elle avoit fait des legs considerables aux Monasteres qui ont ces dévotions là établies chez eux, & qu'outre cela elle avoit récompensé largement ses domestiques, on me fit entrevoir que sa succession étoit peu de chose ; voilà ce que j'appris en gros ce jour là. Le soir venu je repris le chemin de mon logement tout pensif & mélancolique, ce n'est pas que je désaprouvasse ce qu'elle avoit fait en faveur de ses gens, n'y ayant rien de plus juste que de récompenser ceux qui nous ont donné pendant un long tems des marques réelles de leur attachement & de leur fidelité ; mais pour le premier article qui regardoit les donations faites aux Prêtres & aux Moines, je trouvois cela un peu violent, m'imaginant que l'on peut faire son salut à moins de frais. Je n'avois cependant garde d'en témoi-

gner le moindre mécontentement; cela eût suffit pour me faire mettre à l'Inquisition, qui est ici plus terrible qu'en aucun autre lieu du monde; car les délateurs y sont les témoins, dont on ne sçait jamais les noms, ni les qualités, puisque tout le procès se fait sur une simple déposition, sans récollement, ni confrontation.

L'esprit agité de mille pensées diverses, j'arrivai au logis où je me mis à souper, car j'en avois un extrême besoin. Mon bon homme d'hôte me voyant tout rêveur : Qu'avez-vous, me dit-il, Monsieur ? vous êtes tout défait & tout pâle; je lui dis alors tout ce que j'avois appris, dont il ne voulut pas même entendre la fin, car il m'interrompit avec un air gay pour me dire qu'il étoit plus sçavant que moi, parce qu'il avoit fait de plus belles découvertes sur le chapitre de ma tante. Là-dessus il me conta qu'il avoit été trouver son Confesseur qui étoit un Jésuite, pour le prier de lui donner quelques lumieres sur mon affaire; que ce Jésuite après l'avoir fait attendre une heure, pendant lequel tems il avoit sans doute été consulter ses confreres, étoit revenu

lui dire qu'il avoit connu autrefois Madame Sagréda (c'étoit ainsi que s'appelloit ma tante du vivant de son premier mari,) que même elle avoit été sa pénitente quelques mois, mais que par dévotion pour le Rosaire elle avoit pris un Jacobin; que son premier mari étoit un homme de plaisir qui ne lui avoit presque rien laissé en mourant; que ses biens avoient si fort augmenté avec Sotomayor son second mari, qui étoit un des plus riches négocians de Goa; qu'on l'estimoit communément riche d'environ deux cens mille ducats; qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait des legs considerables à sa mort par un testament olographe, & nommé pour exécuteur de son testament, un certain Partisan des droits du Roy nommé Oviédo de Las-Velas, à qui elle avoit fait présent de ses joyaux, & plus riches meubles; mais qu'il sçavoit de bonne part qu'il y avoit une clause dans ce testament, portant que si durant l'espace de deux ans, la sœur de la défunte ou son mari, ou les enfans de cette sœur, ou enfin quelqu'autre proche parent ou parente, ne se présentoit pour recevoir sa succession,

qu'en ce cas l'exécuteur teſtamentaire, & le Pere Jacobin Confeſſeur de la défunte, pourroient diſpoſer de tous les fonds pour en faire des œuvres pieuſes à leur volonté, leur laiſſant une pleine & entiere liberté d'en faire l'application telle qu'ils jugeroient à propos : comme pour marier de pauvres filles, fonder des Saluts, établir des Maiſons de pénitence, & choſes ſemblables. Mais le bon Pere Jéſuite m'a averti, me dit mon cher hôte, que vous devez aller bride en main dans cette affaire, & que vous devez vous garder de heurter les deux que je vous ai nommés, je veux dire cet Oviédo de Las-Velas & le Pere Jacobin, qui s'uniſſant enſemble vous meneroient loin, & vous feroient voir bien du païs. Si vous voulez, ajoûta-t-il, je vous ménerai demain voir ce Révérend Pere à la ſortie de ſon dîner, il m'a marqué avoir envie de vous voir, & je préſume qu'il vous rendra ſervice, car il me paroît un peu piqué de ce que votre bonne tante les a oubliés dans ſon teſtament.

Je remerciai, comme je devois, mon hôte de ſon attention & de ſes

bons soins. Nous nous mîmes lui, sa femme, & moi de bonne humeur; il me conta l'histoire de sa vie, je la raporterai en peu de mots.

Histoire d'un françois établi à Goa.

Il étoit François de nation, de la même Province que feu mon pere, mais d'un endroit que l'on appelle communément selon lui, le païs de Sapience. Il étoit originaire de la Ville de Bayeux fils d'un riche Manufacturier. Pendant sa jeunesse il fut un franc libertin, & son libertinage alla si loin, que son pere étant mort & sa mere remariée, ce second mari de concert avec sa femme jugerent à propos de se défaire du jeune du Ligneul, (c'est ainsi que s'appelloit mon hôte,) & de l'envoyer si loin, qu'on n'en entendît plus parler. Voici comme ils s'y prirent.

Mon beau pere, me dit mon hôte, feignit un voyage au Mont Saint Michel pour s'acquiter d'un vœu; il me pria de lui faire compagnie, ce que j'acceptai volontiers, parce que j'étois un alerte & qui ne demandois qu'à courir; je pouvois avoir alors une vingtaine d'années. Nous voilà donc en chemin, tous deux de belle humeur & faisant bonne chere, nous

arrivons au Mont Saint Michel ; mon beau pere qui s'appelloit Jude, & que par parenthese on devroit plûtôt nommer Judas, s'acquite de son vœu prétendu, & de là prend le chemin de la basse Bretagne. Où allons-nous, lui dis-je alors ? je veux aller, répliqua-t-il, à Port-Loüis chercher un homme qui me suscite mille chicanes pour se dispenser de me payer une somme qui m'est légitimement dûë ; sans doute que vous ne me quitterez pas, ajoûta-t-il, vous verrez un païs que vous n'avez pas encore vû : je consentis à tout ce qu'il voulut, nous arrivâmes enfin à Port-Loüis un soir assez tard.

Le lendemain matin pendant que je dormois profondément, mon beau pere sortit & ne revint que sur les onze heures ; je ne faisois que de me lever, il m'envoya à la Messe & faire un tour par la Ville. Je revins à une heure, & je trouvai à mon arrivée une table bien dressée & fort proprement servie ; mon beau-pere, & un homme qui avoit tout l'air d'un Officier de marine avoient déja commencé à manger, on me fit aussi-tôt prendre place vis-à-vis cet Officier que

je crus être le créancier dont on a parlé, & je me mis à manger de fort bon cœur, car j'avois grand appetit.

Le dîner dura long-tems, mais enfin il finit; & sur le soir mon beau pere me donna une lettre à porter à cet Officier : l'inscription portoit à M. Pâquier Commandant le Vaisseau le Lion marin. Je ne croyois pas que ce fut celui avec lequel j'avois dîné, & d'ailleurs je ne me défiois de rien. En peu de tems je fus à bord du Vaisseau où étoit cet Officier que je reconnus d'abord, ce qui à la vérité me fit un peu frissonner : quand il eut lû la lettre, il me dit : Cela va bien, on vous va apporter des chemises, & si le vent devient frais nous partirons cette nuit. Je fus alors si troublé de cette déclaration, que je ne pus proferer un seul mot : à la fin ayant essuyé mes larmes & recüeilli mes esprits, je demandai à cet Officier ce que cela vouloit dire. Ce que cela veut dire, me repliqua-t-il ? quoi ! mon ami, voudriez-vous faire un aussi long voyage que celui que nous entreprenons sans avoir du linge à changer. Quel voyage, répartis-je ? vraiement, dit-il, ne le sçavez-vous

pas, celui des Indes Orientales. A ces mots, je me jettai sur un coffre & me mis à verser un torrent de larmes; la douleur m'accabla même à un tel point que volontiers, si j'avois eu des armes, je me serois défait moi-même. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour me consoler, & alors il m'apprit que M. Jude mon beau-pere m'avoit joüé un tour de son métier, & qu'il avoit fait marché avec lui pour me porter aux Indes & m'y laisser. Mon cher Monsieur, lui dis-je alors en embrassant ses genoux, de grace, faites-moi mettre à terre, & je vous promets de trouver moyen de vous payer la somme qui vous est dûë pour mon passage. Tout cela est inutile, dit-il, tranquilisez-vous seulement, vos prieres sont superfluës, car je suis trop bien payé pour vous laisser aller. Je compris alors qu'il en falloit passer par-là.

La nuit suivante on mit à la voile, & en peu de mois nous arrivâmes à Surate, où notre Capitaine me vendit à un Juif, qui durant plus de deux ans me traita comme le plus malheureux esclave qui fût au monde, il s'appelloit Isouf. A la fin ne pouvant

plus suporter ses duretés, je pris la résolution de me sauver de chez lui. Pour cet effet je lui dérobai quelques pagodes d'or, & m'étant revêtu d'un des habits de sa femme, je me sauvai bien loin de Surate. Comme j'errois par la campagne sans sçavoir quel chemin tenir; je fis rencontre de deux Noirs qui me prenant pour une femme voulurent attenter à ma pudicité, ce qui les confirmoit dans leur opinion, c'étoit que je n'avois que deux poils de barbe; effectivement la nature ne m'en a pas été liberale, comme vous voyez vous-même. Des paroles mes Noirs en voulurent venir aux effets, mais tirant de dessous ma jupe un pistolet & un poignard dont je m'étois muni, je lâchai mon pistolet si à propos, que je couchai par terre un de ces insolens.

L'autre voyant son camarade blessé à mort voulut s'enfuir, mais je courus aussi-tôt à lui; mon bonheur voulut que voulant passer au travers des buissons il se laissa tomber, ce qui me donna le loisir de le joindre: arrête lâche, lui criai-je, c'est fait de toi si tu ne me montres le chemin

vers quelque habitation de Chrétiens, il obéit en tremblant, & après avoir fait plusieurs lieuës, il me conduisit à un petit Bourg de Portugais, où il y avoit un petit Vaisseau chargé pour Goa. Voilà, me dit-il, comme je suis venu ici, & après avoir servi quelque tems un Fidalque généreux, il m'a mis en état d'épouser ce jeune tendron que vous voyez devant vous, & qui a bien voulu de moi. Elle étoit veuve alors & avoit bien des ducats, avec un ménage bien assorti, & c'est tout ce qu'il nous faut à nous autres hommes. Mais je m'apperçois qu'il est tard, que vous êtes fatigué, & que je vous ai peut-être ennuyé; buvons un coup & allons coucher : ce que nous exécutâmes aussi-tôt.

Je dormis bien toute la nuit, parce que mon hôte m'avoit un peu calmé l'esprit; nous dinâmes à onze heures, & à midi mon hôte me mena voir le Révérend Pere Suarés son Confesseur. Avant que de fraper à la porte du Couvent, nous entrâmes dans l'Eglise de saint Paul qui leur appartient, où est le tombeau de saint François Xavier, qui est très-beau

& très-magnifique, ainsi que tout le reste de l'Eglise, ensuite nous allâmes fraper & nous faire annoncer. Le Révérend Pere parut aussi-tôt, & se jetta sur moi pour m'embrasser comme s'il m'eût connu de long tems. La conversation fut des plus longues; d'abord il me demanda des nouvelles de l'Europe, il me fit mille questions sur les Princes qui y regnoient alors, à quoi je satisfis le mieux qu'il me fut possible, lui avoüant franchement que j'étois un ignorant en fait de Politique, que je l'instruirois mieux de ce qui se passoit de mon tems à Lisbonne que de toute autre chose, & que je m'étois ci-devant plus occupé de mes études que de l'interêt des Princes de l'Europe.

Vous avez donc fait votre cours de Philosophie, me dit-il; Oüi, mon R. Pere, lui répartis-je, j'ai fait toutes mes études tant bien que mal: Hé comment ne vous a-t-il point pris envie de vous faire Religieux, c'est un état de grande perfection, sans doute que vous n'avez pas de vocation pour la profession Religieuse, il faut que Dieu travaille en ceci; après tout, il faut qu'il y en ait de tous

états dans cette République du monde univerſel. Mais parlons à préſent de vos affaires, vous venez pour recüeillir une ſucceſſion de Madame votre tante, n'eſt-ce pas ? avez-vous apporté tout ce qu'il faut pour bien établir votre qualité ?

Là-deſſus je lui étalai tous mes papiers qui contenoient le contrat de mariage de mon pere & de ma mere, un extrait de la mort de mon pere, mon extrait baptiſtaire, une procuration de ma mere, bien & duëment paſſée devant Notaires, des lettres d'émancipation d'âge, des certificats en bonne forme comme j'étois ſeul, & unique héritier de mes pere & mere, & autres paperaſſes ſignées, ſcellées, & légaliſées en bonne forme dont l'énumération ſeroit ennuïeuſe au Lecteur. Le Révérend Pere après avoir jetté les yeux deſſus me dit; & de l'argent pour ſoutenir votre prétention, en avez-vous ſuffiſamment ? Ma mere a crû, lui répartis-je, que mon paſſage étant payé, une petite ſomme me ſuffiroit pour n'être pas à charge à ma tante, qu'elle croit encore vivante; ſupoſé qu'elle fût aſſez peu tendre

pour

pour me laisser loger ailleurs, & en même-tems elle m'a donné une lettre pour un Négociant de cette Ville, qui, si je n'étois pas bien reçu, devoit faciliter mon retour en Europe. Il me demanda le nom du Marchand, je le lui nommai; ensuite il répeta tout ce qu'il avoit dit à mon hôte le jour précedent, & conclut qu'il falloit faire donner avis au Seigneur Oviédo de Las-Velas exécuteur testamentaire, de mon arrivée avant que de me présenter à lui, pour voir comment il prendroit la chose: gardez-vous bien sur-tout, ajoûta-t-il, d'y aller seul, & de lui montrer vos papiers qu'en bonne compagnie: je ne vous dis pas cela sans raison; mais laissez-moi faire, je confesse une Dame qui est fort amie de sa femme, je m'en servirai pour le sonder, & pénétrer dans quel sentiment il est. Allez, & revenez dans quelques jours, car je veux vous servir; je vous regarde ici comme un Gentilhomme orphelin dénué de biens, & à qui cependant il en appartient de considérables; à Dieu, je me recommande à vos prieres: c'est ainsi qu'il nous congedia.

Le reste de la journée, & les jours suivans je m'occupai à visiter les raretés de cette Ville. Nous allâmes mon hôte & moi au Palais du Vice-roi, mais l'entrée nous en fut défenduë. Il passe pour une merveille du païs, & on nous permit seulement d'en considerer les dehors, & sa situation qui est en très-belle vûë. La gravité des Habitans de Goa est plus grande que celle des plus grands Seigneurs de l'Europe, & plus ridicule que celle des Espagnols : ils vont par les ruës en fumant, ou en mâchant continuellement du bétel, qui est de la grosseur d'une noix muscade, qu'ils partagent en quatre parties, lesquelles ils envelopent séparémenr dans une feüille verte appellée harac, large & faite comme une feüille de poirier, dans laquelle ils mettent un peu de chaux faite de coquillages de mer; cette drogue leur rend les lévres & les denrs vermeilles, ils disent que c'est une beauté & ils crachent sans cesse rouge comme du sang, la plûpart s'en frotent aussi les ongles pour les rougir : c'est un grand régal parmi eux que d'en offrir dans les visites qu'ils se ren-

Gravité des Habitans de Goa

Ce que c'est que le bétel.

dent & au lieu de préſenter des confitures, ils en empliſſent des baſſins où chacun en prend à ſa volonté; ils n'avallent point cette drogue, mais ils la laiſſent fondre dans la bouche. Ils ſont fort ſobres, & ne font pas beaucoup de dépenſe pour leur repas : ils ſont preſque tous habillés de ſoye, de taffetas, ſatin, damas, ou autre étoffe noire, portant des ſouliers ou eſcarpins de maroquin ſans bas, & ayant les jambes nuës. Ils ſont fiers, glorieux, vains, & grands fanfarons pour la plûpart, s'eſtimant les plus braves guerriers du monde, & faiſant mille poſtures en marchant, qui témoignent aſſez leur orgüeil & leur vanité.

Habillemens, & qualités des Habitans de Goa.

Pour les femmes, elles ont infiniment plus d'eſprit que les hommes. Elles n'ont pas pour l'ordinaire la taille fort haûte ni fort avantageuſe; mais en récompenſe elles ont preſque toutes les yeux admirablement beaux, brillans & pleins de feu. Peu d'entr'elles ont le teint délicat, mais quantité l'ont uni & les traits réguliers. Autant que leurs maris ſont réſervés en public, autant ſont-elles courtoiſes dans le particulier : elles

Portrait de leurs femmes.

ne laissent pas de contrefaire les prudes, & d'affecter par les ruës des grimaces, des gestes, & une démarche que les Européens ont peine à souffrir : elles font gloire de montrer la beauté de leurs jambes & la forme de leurs pieds, dont la moitié paroît hors de leurs patins, & pantoufles d'or & d'argent. Elles sont extrêmement propres, & portent des colliers de belles perles ou de diamans, avec des bracelets de même, & autres pierres précieuses qui brillent sous le voile qui descend de leur tête, assez clair pour laisser remarquer la beauté de leur main, & de leurs bras qu'elles ne couvrent jamais de gans : elles ne haïssent point les François, non plus que leurs maris, qui leur font un meilleur accüeil qu'aux Hollandois, à cause des mauvais traitemens qu'ils en ont reçû par-tout dans les Indes.

Les amples descriptions que l'on a faites cy-devant de la Ville de Goa, m'empêchent de faire un plus long détail de toutes ses particularités ; je me contente donc d'avoir raporté ici ce que j'y ai remarqué, touchant sa situation, ses fortifications, ses ri-

cheſſes ineſtimables ; ſon grand commerce, la beauté de ſes édifices dont la plûpart ſont dorés, ſes belles & grandes ruës, ſes précieux & riches Baſars ou marchés, l'abondance des vivres, l'inclination & les mœurs des habitans.

En attendant le tems, où je devois revoir mon Jéſuite, je fis connoiſſance avec un Fidalque qui prit beaucoup d'amitié pour moi. Sçachant que j'avois à faire pour la ſucceſſion de ma tante au Partiſan Oviédo de Las-Velas ; il faut, me dit-il, que je vous conte la vie de cet honnête homme qui n'a pas toujours été ſi opulent qu'il eſt aujourd'hui. Il doit ſa fortune à un nommé Garcia de Sylva qui a occupé le même poſte où il eſt avant lui, & qui le prit pour ſon ſecretaire ou principal Commis. Or ce Garcia de Sylva étoit un homme fort adonné à ſes plaiſirs, & perſonne n'a jamais mené une vie plus voluptueuſe que lui : il avoit pluſieurs maiſons de campagne, où la magnificence éclatoit, & où il ſatisfaiſoit ſes paſſions : ce fut là qu'Oviedo de Las-Velas ſuça les premieres idées d'une vie ſans remords & ſans

Hiſtoire d'un riche Portugais.

inquiétude, & où il s'acquit d'une telle façon l'amitié de son maître, qu'il devint enfin son plus intime confident, & le canal par où couloient toutes ses faveurs.

Dès le tems de l'entrée d'Oviédo, Garcia de Sylva étoit devenu amoureux de la fille d'un Procureur qu'il avoit vûë à l'Eglise. Il s'estimoit malheureux au milieu de l'abondance & de ses plaisirs, à cause que ne pouvant aborder cette fille il ne pouvoit lui parler, & lui conter ce qûe les amans appellent fort improprement leur martyre : cela le faisoit désespérer; Oviédo fidéle domestique, & qui remarquoit les inquiétudes de son maître, le vint trouver, & l'assura qu'il sçavoit un moyen de le soulager; il s'expliqua, & Garcia de Sylva trouva l'expédient bien & ingénieusement inventé : c'étoit qu'Oviédo entreroit chez le Procureur en qualité de Clerc ou Pensionnaire pour apprendre la pratique, où avec le secours de l'argent que donneroit le Partisan, il feroit beaucoup de dépense, & de cette maniere se feroit considerer.

Ce prétendu Clerc ne fut pas plus

tôt entré chez le Procureur, que ſon étude en reçût un nouveau luſtre, & ſa maiſon étoit dans un perpétuel divertiſſement; le repos de la nuit n'étoit interrompu que pour entendre les ſérenades qu'Oviédo donnoit, & pour lui, il n'étoit agité que du déſir violent de faire réüſſir la paſſion de ſon maître.

La femme du Procureur inſenſiblement prenoit du goût pour le nouveau Clerc; elle étoit Françoiſe & ſon mari auſſi, je ne ſçais pas comment ils vinrent s'établir ici : quoiqu'il en ſoit, ces gens-là aimoient fort à ſe réjoüir de même que leur fille, & toute la maiſon ne retentiſſoit que du nom d'Oviédo, parce que tous profitoient avec lui.

Il fit ſçavoir ces heureux commencemens au Seigneur Garcia, qui voulant avancer le ſuccès de l'entrepriſe de ſon Commis, ne le laiſſoit point manquer d'argent : il le preſſa même de faire une partie de promenade à une de ſes maiſons, ce que ce cher favori lui promit. Pour cet effet ayant engagé adroitement la Procureuſe & ſa fille à joüer une diſcretion, il ſe laiſſa perdre tout exprès, & les pria

pour s'acquitter qu'il pût leur faire voir la plus belle, & la plus délicieuse maison, qui fût aux environs de Goa.

La mere prenant la parole répondit poliment qu'il n'étoit pas juste qu'une discrétion lui coutât si cher; le Clerc industrieux à répliquer, lui dit que s'il n'y avoit que cet obstacle, il étoit aisé de le surmonter, d'autant plus que le maître de la maison étant des amis de son pere, il disposeroit de sa voiture ordinaire. Le Procureur naturellement un peu jaloux & soupçonneux, témoigna de la répugnance pour cette promenade, mais sa femme & sa fille l'ayant accablé de caresses, obtinrent enfin de lui cette permission. Oviédo manda promptement à son maître une nouvelle qui le mit dans d'agréables transports, & de grand matin la voiture se trouva prête.

Comme Garcia de Sylva étoit assez décrié pour le trop d'attache qu'il avoit au sexe, Oviédo avoit celé son nom au défiant Procureur; mais il en avoit fait confidence à la femme & à la fille, qui n'oublierent rien de leurs parures & ajustemens pour pa-

roître en beauté, & se rendre dignes de l'attention du maître de la maison où ils alloient. Cependant durant le chemin l'adroit Clerc, pour mieux cacher son jeu, leur disoit qu'il ne croyoit pas qu'il y fût, parce que des affaires d'importance qui lui étoient survenuës, pouvoient bien le retenir à la Ville.

Enfin la voiture qui alloit bon train, fut bien-tôt proche l'Isle de Caprée du Seigneur Garcia, je veux dire proche sa délicieuse maison. Ces Dames furent d'abord surprises qu'un particulier possedât un palais enchanté; mais ce voluptueux homme eut bien un autre étonnement, lorsque de sa fenêtre il remarqua la fille du Procureur, dont la richesse des habits étoit soutenuë par une beauté incomparable. D'un autre côté Oviédo extrêmement propre, & vêtu en cavalier démentoit assez sa profession de Clerc. Il demanda en entrant si Garcia de Sylva y étoit, on lui répondit qu'oüi, il en témoigna sa joye à ces Dames, & leur dit, qu'elles alloient voir la personne du monde la plus généreuse, & la plus polie sur-tout pour les Dames, pour qui

il avoit des respects tout particuliers.

Elles n'eurent pas le tems de répondre, car le maître de la maison parut en ce moment, & après les avoir saluées, il les conduisit lui-même voir les plus beaux endroits de ses jardins. Le logis n'avoit rien qui ne charmât. Si les dehors étoient superbes, les dedans étoient magnifiques, & les Dames furent frapées plus d'une fois de la beauté des peintures & de la richesse des meubles. On peut se répréfenter la satisfaction de Garcia : s'il n'avoit consulté que son cœur, il en auroit bien vîte exprimé les agitations à la fille de la Procureuse ; mais il falloit attendre une occasion favorable, ou perdre des esperances qui ne paroissoient pas incertaines.

Sur ces entrefaites Garcia de Sylva étant entré avec les deux Dames dans la plus superbe de ses chambres, envoya chercher la clef d'une alcove qui étoit fermée. Cette clef arrivée, on eut une agréable surprise, parce que ce qui sembloit une alcove, étoit la porte d'une grande sale où l'on trouva un magnifique repas préparé. Les deux Dames furent extasiées de

tant de merveilles, elles témoignerent de la confusion de se voir traitées avec tant de distinction & de civilité, sur-tout n'ayant pas l'honneur d'être connuës du Seigneur Garcia, que par ce qu'il pouvoit en avoir appris par Oviédo; & enfin se rendant justice elles conjecturerent qu'il y avoit du mystére dans cette réception, dont elles ignoroient la cause. Lorsqu'on voulut se mettre à table; Mes Dames, leur dit Garcia, vous ferez un repas avec bien de l'incommodité, car je n'ai point de laquais ici, y étant venu sans avertir personne; & quand il fallut se laver les mains, d'un tour de main que fit Garcia, on vit sortir un nombre infini de cascades d'eaux de toutes sortes de senteurs, qui firent assez connoître les délices de cette maison. Aux quatre coins de la table étoient quatre grands guéridons d'argent, sur chacun desquels étoit un grand bassin de même métail, où il y avoit du vin exquis, de la limonade, & d'autres liqueurs enfermées dans des barils de vermeil doré. Le festin étoit digne de celui qui le donnoit, & qui avoüa à la Procureuse qu'il n'avoit

jamais rien vû de plus beau que sa fille, puis se tournant vers Oviédo il le remercia de lui avoir procuré une si charmante connoissance. Ce Commis déguisé joüa parfaitement bien son personnage en cette occasion.

Quand Garcia vit que ces Dames n'étoient plus à table, que par contenance, il descendit avec elles & leur fit voir les belles avenuës de sa maison, puis les ramena dans son jardin, où elles firent plusieurs tours. Le tems de retourner étant venu, la Procureuse le dit à Oviédo qui en avertit Garcia. Il montra alors un extrême déplaisir de cette séparation, cependant il fit de grands complimens à la Procureuse, & lui dit qu'elle feroit ce qui lui plairoit, puisqu'il vouloit qu'elle fût maîtresse absoluë dans sa maison; ensuite il les fit reconduire par la même voiture qu'elles étoient venuës.

Durant la route Oviédo dit aux Dames, qu'elles avoient bien reconnu la vérité de ce qu'il leur avoit avancé & que Garcia puissamment riche se plaisoit à dépenser son bien de la maniere du monde la plus galante, &

que cette façon de vivre lui avoit attiré un nombre prodigieux d'amis. La Procureuse tomba d'acord de tout ce que disoit le Clerc, & lui fit de grands remerciemens de la maniere dont il s'étoit acquité de sa discretion. Ils alloient enfiler un long discours lorsqu'ils se trouverent à la porte du Procureur : il falut alors se composer & prendre une mine sérieuse, pour mieux lui déguiser les plaisirs de cette promenade.

Pendant que la Procureuse entretenoit son mari, Garcia de Sylva se servoit de tout son esprit pour inventer quelque stratagême qui fût favorable à sa désordonnée passion : il en inventa enfin un dont il se servit après l'avoir communiqué à son confident, qui de son côté ne manqua pas de dire à la fille du Procureur qu'il se trompoit fort, s'il n'avoit reconnu dans le Seigneur Garcia un grand penchant à l'aimer ; pour lui, il fit son possible pour se mettre fort avant dans les bonnes graces de la Procureuse.

Deux ou trois jours après cette promenade, Garcia vint trouver le Procureur, à qui il dit qu'il avoit be-

soin d'un Procureur habile, & que sa réputation l'avoit fait préférer à celui qui le servoit ordinairement. Le Procureur imita en cette occasion la plûpart de ses confréres, qui d'abord engagent les gens par mille civilités, & puis les abandonnent au plus fort de leurs affaires : il témoigna beaucoup d'obligation à Garcia, & lui demanda quelle étoit son affaire, à quoi l'autre répondit qu'il lui falloit une journée de son tems pour lui expliquer ce que c'étoit. Le Procureur avide de cette pratique, offrit d'abandonner tout pour n'être qu'à lui. Garcia le remercia, & sortit; mais c'étoit pour aller chez un de ses amis à qui il fit une promesse d'une somme considerable qu'il antidata, & en laquelle il déguisa son écriture. Comme cet ami sçavoit son dessein, il le fit assigner aussi-tôt à sa priere : quelque tems après il retourna chez le Procureur, à qui il dit qu'on lui avoit fait une fausseté horrible, qu'on avoit contrefait son écriture, & qu'on lui demandoit de l'argent qu'il ne devoit pas. Le Procureur exagéra le cas, & dit que c'étoit là un cas pendable, qu'il en fal-

loit punir les auteurs, & qu'il alloit commencer les premieres formalités d'un grand procès.

Sur le prétexte de cette affaire, Garcia venoit tous les jours chez le Procureur, mais c'étoit aux heures qu'il étoit au barreau; ne le trouvant pas il montoit à la chambre de la Procureuse, où il voyoit la fille. On le recevoit avec mille empressemens, & le Clerc entretenoit adroitement la Procureuse pour donner plus de facilité à Garcia de conter fleurette à la Demoiselle, qui d'un autre côté étoit devenuë d'une fierté insuportable parmi ses égales, de se voir courtisée de Garcia qui disoit brûler d'amour pour elle. Il est bon de sçavoir qu'Oviédo à force de voir son maître amoureux de la fille du Procureur, le devint aussi de la Procureuse, & parce qu'elle aimoit toutes les galanteries dont il étoit prodigue aux dépens de Garcia, elle commença à avoir un peu plus que de l'estime pour lui.

Enfin le tems arriva que la fille du Procureur commença à sentir une sérieuse passion pour Garcia de Sylva; elle avoit souffert qu'il fît tirer

ſon portrait pour lui, & elle voulut avoir le ſien qu'il lui envoya dans une boëte toute garnie de diamans. En vérité il faut convenir que ſans une grace toute particuliere, une Bourgeoiſe réſiſte difficilement aux charmes d'un Créſus. La jeune fille ſe voyant en peu de tems en état d'aller de pair avec les femmes les plus glorieuſes de la Ville, ſe laiſſa aller, & par une complaiſance aveugle, dont la mere étoit puniſſable, elle ſe rendoit ponctuellement aux rendez-vous qu'il lui donnoit.

Je paſſe ſous ſilence la ſuite d'une hiſtoire trop *orduriere* pour en venir à la concluſion qui eſt que Garcia de Sylva, après une courte & abominable vie, crevé de débauche, mourut en peu de tems; & comme il n'avoit pas d'héritiers, il inſtitua Oviédo de Las-Velas ſon légataire univerſel, à la charge qu'il épouſeroit la fille du Procureur, que Garcia avoit ſi lâchement corrompuë. Voilà, me dit celui chez lequel j'étois en viſite, le caractére de l'homme avec qui vous avez affaire, croyez qu'il ne lâchera rien que le plus tard qu'il pourra: vous avez à vous garder de lui en-

toutes manieres; vous m'entendez, profitez-en.

Après avoir remercié mon généreux Fidalque des bons avis qu'il me donnoit, je retournai à mon logis, où je réfléchis tout à loisir sur ce que je venois d'apprendre, & connoissant que j'avois à faire à un insigne fourbe, à qui le crime ne coûtoit rien, je résolus de me tenir sur mes gardes & de ne jamais sortir le soir. Ce n'est pas que je ne sçusse bien me défendre avec mon épée, si on osoit m'attaquer de front; mais je craignois le stilet, ou quelque coup par derriere.

Les quatre jours fixés par mon bon Pere Jésuite étant expirés, j'allai le voir, & lui fis un détail assez exact de tout ce que j'avois appris au sujet d'Oviédo. Tout ce que l'on vous a dit n'est encore rien, me dit-il, au prix de ce qu'il est capable de faire; mais brisons là, nous ne sommes pas ici pour lui faire son procès; la Dame dont je vous ai parlé lui a annoncé votre arrivée par maniere de discours, il en a paru surpris, & il a répondu qu'il seroit bien aise de vous voir, parce qu'il croit que l'on

pourroit bien user de supercherie. La Dame que j'avois instruite, continua le R. Pere, l'a assuré positivement que vous étiez le véritable neveu de feu M. d'Avila, (c'est le nom du second mari de ma tante,) & qu'elle vous avoit rencontré avec le R. P. Olivarez, un des Religieux de notre Maison, à qui vous étiez fortement recommandé par nos Peres de Lisbonne. Quand Oviédo a entendu cet article, il a dit que n'ayant point à sortir en Ville que très-peu de tems ces jours-ci, il vous attendroit de pied ferme. Je vous conseille donc, mon enfant, me dit le Pere Suarez, de venir ici demain à deux heures après midi, vous apporterez vos papiers que vous remettrez entre les mains d'un Procureur habile qui demeure à deux pas d'ici, que j'enverrai chercher & dont je vous réponds; vous irez ensemble chez Oviédo comme pour lui faire la révérence, notre R. P. Olivarez vous accompagnera aussi. Cette premiere visite doit être comme de pure politesse sans parler de votre héritage, il est bon qu'il en parle le premier, & en ce cas s'il demande à

voir vos titres, votre Procureur les lui montrera. Je ne vois pas qu'il y ait autre chose à faire quant à présent.

Je rendis mille graces à ce Religieux de ses salutaires conseils, & de la protection qu'il avoit la bonté de m'accorder ; je ne manquai pas de me rendre le lendemain auprès de lui à l'heure marquée. Le Procureur & le R. P. Olivarez m'attendoient ; notre conversation dura une bonne heure, pendant laquelle je remis tous mes papiers entre les mains du Procureur, dont il me donna un récépissé par ordre de mon protecteur ; ensuite sur les trois heures nous nous rendîmes chez Oviédo au nombre de quatre personnes, car le R. Pere Olivarez se faisoit accompagner par un Frere de la Maison.

Oviédo & son épouse nous reçurent parfaitement bien : ce fut le R. Pere Olivarez qui porta la parole pour moi en me présentant ; je vous amene, dit-il en parlant à Oviédo, ce jeune Gentilhomme de Lisbonne neveu de feuë Madame d'Avila, qui meurt d'envie de vous rendre ses respects, & de vous prier de l'hon-

neur de votre amitié. Il eſt au déſeſpoir que ſa chere tante ſoit morte, & ſi nous ne lui avions pas un peu remis l'eſprit, il ne ſeroit pas en état de paroître aujourd'hui devant vous. Oviédo répondit fort gracieuſement à ce compliment, il étoit cependant aiſé de remarquer que ſon cœur n'étoit pas d'accord avec ſa bouche. La converſation fut longue, & roula long-tems ſur ce qui ſe paſſoit dans l'Europe, enſuite il me demanda comment ſe portoient tels & tels Seigneurs à Lisbonne. Pendant cet entrétien on préſenta le Bétel ordinaire dans de grands baſſins de vermeil, auquel les deux Jéſuites ne toucherent non plus que moi : on ſervit auſſi des liqueurs, dont perſonne ne goûta que le Procureur. Après avoir cauſé aſſez long-tems, le R. P. Olivarez voyant qu'Oviédo n'entamoit pas la queſtion de la ſucceſſion me fit ſigne de prendre congé ; comme je ne comprenois d'abord rien à ce ſignal, la Dame amie du Jéſuite mon protecteur, qui s'amuſoit à cauſer avec la femme d'Oviédo, crut trouver quelque reſſemblance dans mon viſage avec celui de ma tante,

& soit qu'elle le fit exprès ou non; que vous semble, dit-elle à Oviédo, du visage de M. de Biervillas? il me paroît avoir quelques traits de la défunte : cela est vrai répartit la femme d'Oviédo, il en a le nez, & quelque chose dans les yeux : cette observation renoüa insensiblement la conversation. Pour abreger, Oviédo demanda à voir mes papiers, le Procureur les étalla; Oviédo ayant jetté légerement la vûë dessus enfila un long discours, dont tout le précis fut que ma tante avoit fait des legs considerables à deux Convens, à ses domestiques & autres personnes, ce qui avoit fort diminué ce qui me devoit revenir naturellement; qu'au surplus il croyoit à vûë de païs qu'il pourroit bien me revenir tous frais faits environ une vingtaine de mille ducats; mais que ce n'étoit pas chose prête, & qu'il se passeroit bien huit ou neuf mois avant qu'on eût rassemblé tous ces fonds qui étoient dispersés; que cependant comme j'étois éloigné de chez moi, & que les jeunes gens ont toujours besoin d'argent, il m'avanceroit fort volontiers un millier de ducats en attendant la fin

de l'affaire, & qu'au surplus il m'offroit sa table, où je lui ferois plaisir de venir quand il me plairoit, & même tous les jours si je voulois; & pour m'y engager, il m'invita pour le lendemain au soir avec mon Procureur. Je lui rendis mille graces de ses offres généreuses, je le remerciai de ses repas en lui répréſentant modestement que j'aimois la solitude & que j'étois accoutumé à manger seul, qu'ainsi je le priois de me dispenser du souper du lendemain, ce qui ne plut pas trop à mon Procureur, comme je le remarquai : après cela nous prîmes congé de sa Seigneurie.

Retournez que nous fûmes aux Jésuites, le R. P. Olivarez raporta mot à mot toute notre conversation à mon protecteur le bon P. Suarez, & après une infinité de raisons balancées pour ou contre mon séjour à Goa, on tomba d'accord que par raport au caractere d'esprit d'Oviédo, une longue résidence en cette Ville ne pouvoit qu'être très-dangereuse pour moi; qu'ainsi il falloit prendre les mille écus que cet homme offroit, dont je laisserois une

partie à Goa, & que je me fervirois du refte pour voyager vers les Indes pendant quelque tems. Cet avis fut affez de mon goût : il ne fut donc plus queftion que d'avoir les mille ducats, & de trouver un Vaiffeau prêt à partir.

Heureufement j'en trouvai un frété pour plufieurs ports des Indes, & qui devoit partir dans huit ou dix jours : je fus le dire à mon cher protecteur qui par le moyen de fon ami le R. P. Olivarez, me fit toucher les mille écus qu'Oviédo donna fur mon récepiffé affez gracieufement, du moins en apparence. Avec le fecours de cet argent & de celui que j'avois, je fis mes petites provifions pour mon voyage : je priai le bon Pere Suarez de m'en garder une partie avec mes papiers que je retirai du Procureur, & après l'avoir remercié dans les termes les plus forts pour lui exprimer ma reconnoiffance, & m'être fortement recommandé à fes priéres je pris congé de lui.

La veille que je devois m'embarquer fur le Vaiffeau, je pris pareillement congé de mon hôte & de fa femme. Ces bonnes gens penférent

m'étouffer de careſſes, je les aſſurai poſitivement qu'avec la grace de Dieu, je comptois revenir chez eux à la fin de l'année : cela les calma, & eſſuya un peu leurs larmes. Mon hôte voulut à toute force m'accompagner au Vaiſſeau ſur lequel je montai en ſa préſence le 19. Février mil ſept cens dix-huit. Il ſe nommoit le Phénix armé de dix à douze piéces de canon : nous étions bien ſoixante & quinze perſonnes deſſus, tant noirs que blancs, dont la plûpart avoient affaire en différens lieux pour leur négoce, ce qui me faiſoit eſpérer de voir bien du païs.

Côte de Malabar. Quatre jours après avoir levé l'anchre, nous paſſâmes auprès d'une bayë qui eſt au-deſſous d'une grande Fortereſſe appartenante à un Prince Malabare. J'y comptai ſix-vingt Gabarres ou Barques de Malabarres, toutes prêtes à fuïr au moindre ſigne qu'on eût fait de les aller attaquer. On m'aſſura que ces Malabarres ſont ſi fort opiniâtres qu'ils aiment mieux ſe couler à fond, & ſe brûler avec leurs Gabarres que de ſe rendre ; & ſi quelqu'un d'eux eſt fait priſonnier, & qu'il ſoit enſuite délivré, ils

ils le regardent comme un lâche & leur Prince le condamne à mort, comme indigne de vivre pour sa lâcheté. Cette résolution déterminée de vaincre ou de mourir, leur donne presque toujours la victoire sur tous ceux qu'ils attaquent : nous vîmes plusieurs feux tout le long de la côte de ces Malabares, que les Noirs allumoient comme pour donner signal de se tenir sur leur garde. Nous courumes sur un petit Bâtiment que nous apperçûmes de trois à quatre lieuës à cause du beau tems, & Francisque notre Capitaine étant prêt de l'aborder, lui envoya un coup de canon pour l'obliger à saluer notre pavillon. Le Capitaine du petit Vaisseau n'ayant pas voulu amener son humier, on lui redoubla un second coup qui lui emporta la bande de son éperon, & endommagea un peu le beaupré, de sorte qu'il fut contraint de mettre promptement sa chaloupe en mer pour venir à bord de notre Vaisseau, qu'il salua de la décharge de quatre mauvais canons de fer qu'il avoit; après s'être fait connoître pour ami de notre nation, on le laissa aller. C'étoit un Mat-

chand qui faisoit négoce d'Epiceries qu'il conduisoit à Surate, dont bien lui en prit, car autrement on lui auroit abregé son chemin.

Après cette expédition nous continuâmes notre route, & arrivâmes à la vûë d'un Bourg fort joli sur le bord de la mer, dont j'ai oublié le nom. On y fait commerce d'épiceries & de toiles fines : on y trouve des animaux sauvages & privés, de toute espece. Il y a quantité de bons fruits, comme oranges, citrons, cocos & mirabolans. Les vivres y sont à bon marché. Comme nous arrêtâmes là quelque peu, j'eus occasion de voir les habitans du païs qui sont les mieux faits de toute la côte de Malabar ; mais ils sont aussi les plus méchans & les plus grands larrons. Les femmes y sont courtoises & si coquettes, qu'elles menent les Européens dans leurs maisons sans que leurs maris y trouvent à redire. Elles ne sont point interessées, & si elles étoient riches, elles feroient de grands présens aux Etrangers qui leur plaisent.

Paniani. Le trente de Février nous moüillames au-dessous de Paniani, où l'on

nous vendit à bon prix quelques provisions de bouche, comme fruits & poissons frais, que nous troquâmes pour du tabac & pour quelques soux de notre monnoyë. Le pescheur reçut cette espece de monnoyë sans considerer son peu de valeur, & la serra avec autant de joye que si ç'eût été des pistolles; il s'en alla très-content en nous donnant mille bénédictions. On nous conta que les Maures de ce canton célébrent une grande fête tous les ans qu'ils commencent le six de Mars, & finissent le dix-huit, pendant laquelle ils tirent tous les jours un nombre prodigieux de coups de canon.

Ce païs appartient au Samorin, ou Roi de Calicut qui est un fort puissant Prince. Les peuples qui lui sont sujets sont d'un naturel doux & obligeant: ils ont beaucoup plus d'humanité & de politesse que les autres Malabares. Ils suivent presque tous la Religion Mahométane, & ont plusieurs cérémonies qui ne sont point dans l'Alcoran, entr'autres cette fête dont je viens de parler. Paniani est la capitale de ce Royaume. Un de mes camarades de voya-

ge, qui avoit vû une de leurs fêtes, m'en fit la deſcription ſuivante.

Deſcription d'une fête des Indiens.

On choiſit un lieu ouvert & uni d'une vaſte étenduë, que l'on environne d'un foſſé de douze à quinze pieds de profondeur & autant de largeur, où le Roi ſe rend avec les Princes & toute ſa Cour, & tout le peuple : les gardes & les ſoldats font l'exercice du mouſquet, de la demie pique, de la pertuiſanne, tirent de l'arc, ſautent, & ſe défient les uns les autres pour ſauter le foſſé du champ de bataille, luttent avec beaucoup d'agilité, & courent de toute leur force ; mais le vaincu périt toujours malheureuſement, & ſi en ſautant quelqu'un tombe dans le foſſé, il eſt accablé auſſi-tôt de dards que les autres lui jettent. Quand il eſt mort ils le retirent pour l'expoſer aux yeux de tout le monde, qui raille, & inſulte le défunt de ce qu'il a oſé entreprendre une action au-deſſus de ſes forces, & lui reproche qu'il a bien mérité la mort pour s'être ainſi mocqué du Roi & des Princes. Ces derniers ont leurs appartemens dans ce champ de bataille, & leurs Officiers y ont auſſi des caſes faites de toiles de cocotiers.

Tous les jours le Roi porté ſur un palanquin fait le tour du camp, ſuivi des Princes & Officiers de ſa Cour, pour obſerver combien il y a de combatans dans ſon Royaume, & les faire enrégiſtrer dans un grand livre que deux Maures portent ſur un brancar. Toutes les familles de ſon Empire y aſſiſtent, & c'eſt un rendez-vous général des Etats de ce Prince, où ils ont la liberté de faire des feſtins, de danſer, & de faire d'autres exercices en ſa préſence, de ſorte qu'on peut dire que cette fête approche fort des anciens carouſels & tournois, où les plus adroits & les plus forts reçoivent toujours quelque récompenſe.

Il s'y trouve pluſieurs foux qu'ils nomment en leur langue, Las de vivre ou déſeſperés, qui n'apprehendant point la mort, demandent permiſſion au Roi de combatre contre quelques-uns de ſes gardes pour l'amour de lui, & pour faire preuve de leur valeur avant que de mourir. Le Roi leur permet de choiſir ceux de ſes gardes qu'ils veulent, & les ayant choiſis ils commencent le combat à coups de ſabre, & ſe taillent

par morceaux jusqu'à ce que l'un des deux tombe par terre, & si le garde reste victorieux, il est porté par tout le camp tenant un sabre nud à la main droite, & celui de son adversaire à la gauche : au contraire si le désespéré a eu l'avantage, & qu'il ait tué un garde du Roi, tous les autres gardes le hachent en piéces, pendant que l'on fait joüer les feux d'artifices & l'artillerie, & que l'on fait rétentir le son des tambours & des trompettes, qui ont plus d'une brasse & demie de long. Voilà les principales cérémonies qui se font pendant cette fête, qui coûte toujours la vie à plusieurs malheureux, suivant la coutume des barbares.

Les hommes de ce païs sont ordinairement de petite taille, mais fort vigoureux & bons soldats, à cause de l'exercice des armes qu'ils font dans les guerres continuelles qu'ils ont avec leurs voisins; parce que ce Prince a toujours quelque chose à démêler avec les Rois de Malabar & de Cananor; & quoique son Royaume soit de petite étenduë, il est assez peuplé pour lui fournir un bon nombre de combatans. Ils ne

ſont pas naturellement jaloux, mais rigides obſervateurs de leurs loix, tant ſpirituelles que politiques.

Leur police n'oblige point les femmes à une continence fort réguliere, ſi ce n'eſt celles qui ſont de la premiere qualité, auſquelles il eſt permis de prendre autant de maris que leur bien peut entretenir, de même les hommes prennent des femmes à proportion de leur revenu; mais il eſt défendu aux uns & aux autres ſous peine de mort, d'avoir commerce avec un homme, ou une femme de moindre qualité que la leur, & ſi quelqu'un eſt ſurpris contrevenant à cette loi, le Roi les fait mettre tous deux en priſon, & après qu'il s'eſt fait inſtruire de leur faute, il les condamne à être brûlés avec les plus proches de leurs parens.

L'égalité de condition pour la galanterie n'eſt requiſe qu'en ce qui concerne le diminutif à l'égard des femmes; car les hommes de condition peuvent aimer des femmes de plus haute naiſſance qu'eux ſans encourir aucune peine. Les gens de moindre condition ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ce qui paſſe parmi

nous pour l'infamie des filles & des femmes, n'eſt point chez eux un deshonneur : car les peres & les meres ne font aucune difficulté de proſtituer leurs enfans aux Etrangers dès l'âge le plus tendre, & même leurs femmes, qu'ils ſe prêtent les uns aux autres, auſſi-bien que leurs filles. Le prétexte qu'ils prennent pour autoriſer une pareille diſſolution, eſt que Dieu leur a donné une puiſſance abſoluë ſur leurs femmes & ſur leurs enfans, pour s'en ſervir dans toutes leurs néceſſités. Les femmes ſont bien mieux faites que les hommes, & autant déſintereſſées qu'elles ſont coquettes.

Les fils du Roi ne ſuccédent point à la Couronne, mais ſes neveux; parce que, dit-il, il ne ſçait pas s'il eſt le véritable pere des enfans de ſa femme, au lieu qu'il eſt aſſuré que ceux de ſa ſœur ſont ſes neveux : auſſi le premier Prince épouſe toujours ſa couſine, & à ſon défaut le ſecond. De mon tems ce Roi en avoit deux qu'on aſſuroit n'être diſtingués de ſes ſujets, ni par leurs habits, ni par leur ſuite : bien plus, les ſujets ne leur rendent aucun reſpect n'é-

tant pas considerés comme héritiers du Royaume.

Ce Roi réside ordinairement à Paniani. Son palais est bâti de briques, de pierres & de terre grasse, ou argille, de petite étenduë, ressemblant plutôt à une métairie de Bourgeois qu'à un château. La meilleure chere & les mets les plus délicieux de ces Rois, sont ordinairement des œufs en omelette, ou durs, du lait, du ris cuit à l'eau & quelques cocos, ou bananes.

De cet endroit nous fîmes voile à Alicote petite Ville du Royaume de Cananor, situé sur la riviere qui porte ce nom : nous arrêtâmes peu en cet endroit, & nous continuâmes notre route en cotoyant d'un très-beau tems toute cette côte de Malabar qui est d'une très-vaste étenduë. Enfin nous arrivâmes au Cap Comorin, Montagne fort haute à la vûë de l'Isle de Ceylan, que nous cotoyâmes quelque tems à notre malheur; car nous fumes presque tous attaqués du mal d'esquinancie, causé par la force de la senteur des canelles de cette Isle, que les Noirs du païs brûloient pour lors suivant leur coutu-

Royaume de Cananor.

Cap Comorin.

me pour en ôter le profit à certaine nation établie dans cette Isle contre la volonté du Roi. Ce mal est très-dangereux, plusieurs personnes en meurent, & presque tous ceux qui se font saigner. Il prend d'abord à la gorge, empêche la respiration, & dégoûte si fort que l'on ne peut ni boire ni manger, ni avaler quoi que ce soit, si ce n'est quelques goûtes de boüillon avec bien de la peine. Il dure ordinairement douze ou quinze jours; mais par les bons soins du Chirurgien de notre Vaisseau qui étoit un fort habile homme, il ne mourut personne qu'un Mousse.

Côte de Coromandel.

Notre Capitaine avoit dessein de moüiller dans un des ports de cette Isle, mais il changea tout à coup de sentiment, & cingla vers la Côte de Coromandel pour mettre quelques marchandises à terre à Tranquébar, Ville fort jolie & très-agréable qui appartient aux Danois. Elle a été pillée plusieurs fois par les Sauvages, mais à présent elle est hors d'insulte, & capable de soutenir un siége dans les formes. Elle est arrosée d'une belle riviere, bien close de bonnes & épaisses murailles, avec quatorze

Tranquébar.

où quinze bastions, garnis de canon outre une citadelle. La garnison est composée de Danois & de Noirs qui font garde jour & nuit. Les vivres y sont à très-bon marché. Nous y passâmes cinq ou six jours, & nous fîmes provision de ce dont nous avions besoin. Un bœuf ou vache, l'un portant l'autre ne coûte en cet endroit que sept ou huit livres, un cochon quarante ou cinquante soux, les poules deux ou trois soux; la mesure de ris blanc pésant quarante-quatre livres, vingt soux, & le reste à proportion.

Le poisson y est en si grande abondance, que pour un fanoux qui vaut cinq soux monnoye d'Europe, on en a de gros comme de grands saumons pésant jusqu'à soixante livres. Le tabac y est pareillement très-commun, il croît en quelques endroits du païs sans être semé. Il y a de toutes sortes de fruits, & sur-tout des ananas, des yagues, des pampelmons, des goyaves, des mangues & des bananes. Les légumes y viennent en abondance; il y a des melons d'eau qui ont un goût musqué, & qui sont blancs & rouges, on les mange comme des poires ou

des pommes. On y trouve force citrons doux & aigres, des oranges admirables, quantité de tamarin & de caſſe, de cocos & de palme dont on fait le vin, & d'autres arbres appellés fary & méry, dont on fait auſſi une eſpéce de vin.

Il y a auſſi un autre beau fruit que l'on appelle yaques, fait comme des citroüilles. Ce fruit péze ordinairement vingt à trente livres, on le mange quand il eſt jaune, il a le goût muſqué, & quand il eſt trop mûr, il ſent le vieux fromage, il a trois doigts épais de chair, & ſa peau eſt toute pleine d'épines pointuës comme celles d'un hériſſon ; les grains qu'il renferme ſont gros comme le pouce, & quand ils ſont cuits ſous la cendre, ils ont le goût de marons ou chataignes. C'eſt de cette Ville & de la côte de Coromandel que viennent les belles chites & autres toiles rayées, & à fleurs de toutes façons, dont on voit une ſi grande abondance en France & en Angleterre. La plus fine toile vient de Bengale que l'on ouvrage à Mazulipatan, où l'on méſure les étoffes à coudées, ou bien à braſſes.

Le païs est très-agréable, les habitans y sont bienfaits, mais ils sont lâches & fainéans; leurs femmes sont extrêmement coquettes, elles aiment les étrangers; elles prénoient mille prétextes pour converser avec nous. Les filles nous apportoient sur leurs têtes d'excellente eau fraîche, qu'elles alloient quérir à trois quarts de lieuë, pour les vendre quatre cachis qui est la monnoye du païs, avec les fanoux, les roupies, les risdales & les pagodes d'or. Le fanoux vaut quatre-vingt quatre cachis, les roupies trente-deux sous, la risdalle un écu, & la pagode cinq à six livres. D'autres nous apportoient du lait, du beurre frais, du tabac, & des fruits, sans exiger autre récompense que quelques marques d'amitié. Il est aisé de juger si ce séjour nous étoit agréable.

Fanoux, roupies, risdales, pagodes, cachis.

Les peuples de Coromandel sont presque tous idolâtres; leur Pagode de Tranquébar est un Temple bâti de briques, si ancien qu'il ne semble plus qu'une vieille masure enfoncée en terre: dans cette Pagode il y a un autel, sur chaque coin duquel on voit une figure de leur Dieu & du

Description du Temple ou Pagode de Tranquébar.

Diable, qu'ils adorent avec le Soleil, la Lune, les Etoiles, un Cheval, un Eléphant, un Coq, & plusieurs autres animaux qui sont peints tout autour de la Pagode, laquelle est éclairée nuit & jour par quantité de lampes d'étain & de laiton. Les portes en sont toujours fermées, & les Noirs y font la garde jour & nuit très-exactement, & en défendent l'entrée aux Chrétiens. J'y entrai cependant sous la faveur d'un Marchand Maure qui avoit un grand crédit parmi eux, & duquel j'avois acheté quelques bijoux.

Il y a sous la couverture de la Pagode, qui n'est pas fort élevée, un grand nombre d'oiseaux de différente espéce, qui font leurs nids & se retirent en ce lieu, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de les prendre ou de les chasser. Il y a des milans & des corbeaux que les Maures assurent être les anges gardiens de leurs ames quand ils sont morts: il y a pareillement des pigeons & des moineaux qui vivent tous ensemble en bonne harmonie sans que les milans les détruisent. En entrant dans la Pagode je vis un char à quatre rouës,

sur lequel étoit le modéle d'une Pagode faite de bois en architecture, de la hauteur de quinze à vingt pieds, faite en pointe, où étoit le pavillon du Grand Mogol qui se dit Empereur des Indes, ses armoiries, celles de plusieurs Rois du païs, & de quantité de Seigneurs & même celles des riches Marchands; ciselées & gravées autour de cette Pagode, avec des figures de diables, dont il y en a qui jettent le feu par la gueule, les narines & les yeux, & d'autres qui ont plusieurs grandes cornes.

Ils célébrent la fête de cette Pagode portative tous les ans au mois de May. Alors on la pare fort proprement de brocars d'or & d'argent & de riches tapis, avec plus de deux mille petites écharpes de soye de toutes coleurs, qui ressemblent, quand le vent les agite, assez bien à des flammes. Quand tout est préparé on bat le tambour pour avertir tout le monde de se tenir prêt pour accompagner la Pagode par la Ville pendant la nuit. Il n'y a personne qui n'obéisse à ce commandement, & trois cens Noirs tirent cette petite Pagode hors de la grande, & la traî-

Principale fête de la Pagode.

nent par les ruës. Douze jeunes filles richement vêtuës se tiennent debout dans la gallerie qui regne autour de cette machine, & font mille postures & gestes pendant cette cérémonie : elles mêlent leurs voix à plusieurs instrumens, qui font, dit-on, un concert assez agréable. Quatre grands Noirs portent sur un brancard la figure du diable, orné d'étoffe d'or, de pierreries & de richesses inestimables, que les Grands & les Riches fournissent pour cet effet ; un grand nombre de Noirs portant chacun un flambeau à la main les précede. Ces flambeaux sont faits d'un gros bâton envelopé de bandes de toile de diverses couleurs trempée dans de l'huile de cocos, qui fait une très-grande lumiere, que ni la pluïe ni le vent ne peuvent éteindre ; mais si puante que ceux qui n'y sont pas accoutumés, ne la peuvent supporter.

La figure de leur Dieu Ram portée sur un autre brancar, & ornée de même que celle du Diable suit la Pagode. Deux Brames ou Prêtres de la Loi marchent après, dansant, & se tournant de côté & d'autre avec plusieurs filles & garçons de même

taille, de l'âge de dix à douze ans, qui n'ont pour tout vêtement qu'une petite paigne, ou écharpe de toile fine qui cache légerement leur nudité. Les parens de ces enfans se croyent fort honorés de les voir danser avec leurs Brames, qui sont vêtus d'une façon bisarre. Leur turban est composé de queuës de vaches ou de chevaux: ils ont le visage, le ventre, & les jambes découvertes & jaunes, n'ayant aussi qu'une simple paigne ou écharpe pour cacher ce qu'il ne faut pas montrer. Ils ont trois grandes & rondes marques sur le front; une bleuë, une blanche & une rouge. Ils portent de gros pendans d'oreilles d'or, & des colliers de grosses perles fines : ils ne coupent jamais leur ongles des pieds & des mains, mais ils les laissent croître & les ajustent en forme de croissant. Ils se tourmentent d'une maniere surprenante, & quand ils sont las, ils se couchent au milieu de la ruë, & se reposent un quart d'heure. Pendant leur repos tout le monde s'arrête, & quatre grands Noirs tout nuds étendent sur les Brames une large couverture qu'ils soutiennent en l'air : après ce-

la ils continuënt leur marche qui dure toute la nuit, & d'espace en espace, il y a des réposoirs dans les quartiers de la Ville, où s'arrêtent ceux qui portent la Pagode & les autres Idoles, On rencontre presque par-tout des feux de joye & d'artifice, de sorte que la Ville paroît toute en feu; il y a ordinairement dix ou douze mille personnes à cette procession, dont la plûpart portent leurs bras élevés sur leur tête, & les poings fermés par dévotion, criant de tems en tems, & disant plusieurs prieres à leur mode. Il y en a qui par un zéle particulier se jettent le ventre contre terre au devant de la Pagode, afin qu'elle leur passe sur le corps, & qu'ils en soient roüés & brisés, croyant de mourir martyrs & bienheureux.

Après la grande cérémonie de la Pagode ils se reposent deux jours, ensuite desquels ils récommencent la même réjoüissance; mais ils portent tous les jours sans manquer différentes figures sur des brancars, & particuliérement celles du diable & de leur Dieu : ils portent aussi sur un brancar un Eléphant d'une prodigieuse grosseur, & si bien fait qu'il ressem-

ble à un naturel : il a une clochette à son cou & un petit Noir entre ses jambes, qui tient à sa main un chasse-mouche, qu'il agite continuellement pour écarter les mouches qui voudroient piquer l'Eléphant ; il fait aussi plusieurs grimaces pour faire rire les assistans, & fait sonner de tems en tems la clochette. Ils portent de même un grand cheval blanc de bois, avec un attirail semblable à celui de l'Eléphant, & ceux qui portent ces figures les font mouvoir comme si elles vouloient se battre : ils portent encore en cérémonie les autres figures du Soleil & des autres dont j'ai parlé, & celles de la poule, du singe & des corbeaux les nuits consécutives, & ont soin de laver soir & matin le visage à leurs Idoles, & de leur présenter à boire & à manger. Ceux qui portent ces statuës & qui traînent la grande Pagode, sont accompagnés de gardes armés de gros bâtons, qui les battent sans miséricorde pour la moindre faute, & ceux qui ont reçû le plus de coups durant le tems de la fête, sont les plus estimés.

La Pagode & les Idoles étant re-

mises dans le Temple, ils se retirent dans leurs maisons, où ils se festinent & se réjoüissent avec leurs amis, & envoyent à manger à leurs Brames ou Prêtres, dont quelques-uns habitent au bord de la mer, où ils vivent dans une austerité inconcevable, faisant des cris épouvantables de tems en tems. Ce sont eux qui sont les dépositaires de tous les mystéres de la Religion. Ils ont entr'eux une espece de Théologie, s'il est permis d'user de ce terme, qu'ils tiennent fort secrete, & dont ils ne révelent rien à personne : voici cependant quelques articles de leur croyance. Ils confessent qu'il y a un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre qui les a formés, & que ce Dieu est souverainement bon, souverainement sage & puissant, incapable d'aucune colere, de sorte qu'il n'est pas besoin de le prier, parce qu'il ne peut jamais faire que du bien à ses créatures, & jamais de mal ; mais qu'il faut prier le mauvais Esprit ou le Diable, qui a reçû de Dieu le pouvoir de nuire au genre humain, afin qu'il les laisse vivre en paix, & qu'il ne les tourmente & batte point ; car sou-

vent il arrive qu'ils ſont meurtris de coups qu'ils diſent avoir reçûs du diable. ils le cherchent & l'invoquent avec une dévotion qui cauſe de l'étonnement.

Durant notre ſéjour à Tranquébar quoique de peu de jours, je liai converſation avec un François qui y étoit établi, & dont l'hiſtoire eſt ſi ſinguliere que je la raporterai ici ſuccintement, ne doutant point qu'elle ne plaiſe à ceux qui auront la curioſité de la lire. Ce François étoit originaire du Poitou Province de France, il pouvoit avoir vingt-huit ans, il étoit d'une taille médiocre; mais bien priſe, & un peu fournie; il avoit les yeux vifs, pleins de feu, & qui marquoient beaucoup d'eſprit : ſes longs voyages avoient brûlé & groſſi ſon teint, mais ils n'avoient pas effacé la beauté des traits de ſon viſage. Il avoit la phyſionomie la plus belle du monde, & fort éloignée du malheur qui lui étoit arrivée. Sa bonne mine, ſon courage, & la politeſſe qui paroiſſoit dans ſa converſarion, faiſoient croire que ſa naiſſance étoit plus élevée que ſa fortune.

Hiſtoire d'un Poitevin.

En effet il étoit bien né, & d'une

famille, difoit-il, affez connuë en Poitou ; mais la nature lui avoit donné un aîné qui ayant pris de bonne heure poffeffion des héritages & des biens de fa maifon, n'avoit laiffé à ce cadet que fort peu de chofe, & une légitime fi modique, qu'elle ne pouvoit pas fuffire à fon inclination généreufe ; ni à fon humeur magnifique. Son pere avant que de mourir avoit pris un foin particulier de fon éducation, le deftinant à l'Eglife ; il l'envoya à Paris faire fes études. Les Mufes eurent d'abord pour lui des graces, il les cultiva, & leur fit la cour quelque tems avec beaucoup d'attachement ; mais le hafard ayant un jour offert à fa vûë dans les Jardins du Luxembourg, une jeune perfonne que l'on avoit rétirée depuis peu d'un Convent, il fut tellement épris de fes charmes, qu'il n'en trouva plus dans l'étude, & abandonna entiérement les livres. Il appliqua tous fes foins à faire connoître fon amour, & n'oublia rien pour fe faire aimer. Il avoit le talent de perfuader aifément, il parla, il fut écouté, & on le crut ; il foupira, & on le fit efpérer ; enfin il fe plaignit & on le

consola; mais pour bien établir son bonheur, il vouloit qu'il fût cimenté par le lien sacré, afin que rien ne pût en interrompre le cours.

Son petit collet étoit un grand obstacle qu'il leva bien-tôt. Il prit l'épée, & sans réflechir sur sa fortune, il osa s'attacher ouvertement à la recherche de cette beauté que l'on avoit destinée à un héritier fort riche. Les parens de la Demoiselle lui firent connoître leur intention & résolurent pour lui ôter toute sorte d'espérance, d'avancer le tems du mariage qu'ils avoient projetté. Il en fut averti, & ne voyant aucune apparence d'écarter ce malheur que par la mort de son rival, il l'obligea à tirer l'épée, & le tua assez heureusement pour n'être pas arrêté. On lui fit son procès, & on enferma la belle dans le même Convent d'où elle étoit sortie il y avoit quelque tems.

Ce fut alors que le désespoir s'empara de son ame, & lui fit prendre la résolution de périr, ou de retirer l'objet de son amour de la prison perpétuelle où on l'avoit condamnée. Il trouva moyen de lui donner avis de

ſon deſſein, qu'il exécuta avec autant de ſuccès que de hardieſſe. La nuit favoriſa la fuite de ces amans : ils prirent la route d'Angleterre, & leur barque étant prête à faire naufrage ils furent ſecourus à propos, & ſauvés par le ſecours d'un navire Hollandois qui les emporta à Amſterdam, d'où ils écrivirent à leurs parens pour en retirer quelques commodités : mais la colére de ceux-ci, qui ſe croyoient offenſés outrageuſement, n'étoit point diminuée par l'éloignement des coupables, à qui ils réfuſerent toute ſorte de ſecours ; de ſorte que ces deux amans étant preſſés de l'indigence, furent contraints d'accepter le parti qu'on leur propoſoit d'aller aux Indes, où on leur promettoit de leur donner de quoi ſubſiſter avec honneur.

Un Marchand de la Rochelle qui trafiquoit en Hollande, leur avoit inſpiré ce deſſein, ſans doute par ordre de leurs parens. Il négocia ſecretement avec un Capitaine qui devoit dans peu de jours mettre à la voile pour Batavia, & ils furent reçûs dans ſon Vaiſſeau avec beaucoup d'honnêteté. Leur amour mutuel adouciſſoit

adoucissoit leurs peines, & leur faisoit supporter patiemment les fatigues d'un si long voyage; & leurs tendresses réciproques calmoient leurs déplaisirs & leurs chagrins. Enfin ils n'étoient pas tout-à-fait malheureux dans leur infortune, si l'amour qui leur avoit tant causé de traverses, ne se fût emparé du cœur du Capitaine du Navire, pour leur livrer encore une guerre plus cruelle que toutes les persécutions qu'ils avoient souffertes.

Cet Officier avoit remarqué l'union de ce couple amoureux, dès le moment qu'il les reçût dans son Vaisseau, sans former la pensée de la troubler; mais le loisir d'une longue navigation lui ayant fait contracter une habitude assez familiere avec le mari & la femme, il conçût premierement une grande amitié pour tous les deux qui dégénera bien-tôt en une extrême jalousie de l'un, & une violente passion pour l'autre. Il dissimula néanmoins ses sentimens, & sçût les cacher avec adresse aux yeux du Cavalier, mais toute sa précaution fut inutile à l'égard de celle pour qui il avoit pris tant d'amour. Il est bien

difficile de tenir long-tems une flamme cachée aux yeux qui l'ont allumée. Cette belle personne s'apperçût qu'elle plaisoit trop au Capitaine, elle en eut un chagrin qu'elle ne put céler. Elle connoissoit l'amour & sa puissance, & sçavoit que pour se satisfaire il osoit tout entreprendre, & qu'il croit tout lui être permis. Elle en apprehendoit les effets qui ne pouvoient être que malheureux, si l'Officier Hollandois continuoit à l'aimer. La considération de son époux la faisoit frémir; elle envisageoit les périls où il étoit exposé, avec une frayeur qui la mettoit hors d'elle-même; elle n'osoit pas l'en avertir de peur de lui donner de la jalousie, qui peut-être auroit été cause de sa perte, & l'auroit poussé à faire paroître imprudemment quelque ressentiment de la passion de l'Officier qui lui témoignoit une amitié extraordinaire.

Après avoir réfléchi sur ce qu'elle devoit faire dans une telle conjoncture, elle imagina un ingénieux expédient pour prévenir les fâcheuses suites de l'amour que sa beauté avoit innocemment inspiré : Ce fut de se

cacher le plus qu'il lui seroit possible, & d'éviter autant qu'elle pourroit la conversation du Hollandois, dans l'espérance que par cette réserve, elle pourroit rompre tout commerce avec lui, & lui ôter en même-tems la liberté & l'occasion de faire un aveu de son impudique flamme. Pour mieux réüssir dans ce dessein, elle s'enferma dans sa chambre sous prétexte de quelqu'incommodité; mais le travail de la mer joint à ses chagrins la rendirent en effet malade, & ce qu'elle avoit voulu feindre pensant en recevoir du soulagement, faillit à lui attirer ce qu'elle fuyoit si soigneusement, & à faire éclater ce qu'elle craignoit autant que la mort : car le Capitaine du Navire redoubla ses soins avec tant d'empressement pour elle, que sans la grande prévention de son mari, il auroit facilement pénetré le motif qui obligeoit l'Officier Hollandois à être continuellement auprès du lit de sa femme, où il faisoit apporter des rafraîchissemens, & passoit les jours à joüer avec le Cavalier, qui profitoit sans réflexion de la distraction amoureuse de son Capitaine,

lequel plaignoit moins la perte de ſon argent que la langueur de la belle malade.

Il continua de cette maniere juſqu'à la petite rade de Surate, où il moüilla l'anchre, & d'où il paſſa à terre au comptoir de ceux de ſa nation. Le premier ſoin qu'il eut, fut d'offrir à ſon ami un logement à Surate pour lui & pour ſa femme chez un Marchand de ſa connoiſſance. Le Cavalier François l'accepta contre le ſentiment de ſa femme qu'il y conduiſit, & y demeura auprès d'elle. La douceur de l'air & le repos rétabliſſoient de jour en jour la ſanté de cette aimable malade; la converſation d'une Européenne logée chez le même hôte y contribuoit beaucoup. C'étoit une Portugaiſe âgée de dixhuit ans, très-agréable de corps & d'eſprit, laquelle s'étoit embarquée à Lisbonne avec ſon mari, dont les parens demeuroient à Goa où ils étoient fort puiſſans; il avoit été contraint de reſter à Surate où il étoit mort d'une maladie qu'il avoit contractée ſur mer, ce qui avoit obligé cette femme à reſter dans cette Ville: elle attendoit depuis trois mois une

commodité pour aller à Goa, où elle avoit des parens outre ceux de son mari. Le récit de sa douleur soulageoit en quelque façon le souvenir des malheurs de la malade, qui respiroit avec beaucoup plus de liberté depuis qu'elle étoit éloignée de l'importun Capitaine, dont elle appréhendoit la présence. Elle en étoit délivrée parce qu'il n'osoit pas sortir souvent de son bord; mais cet éloignement facilitoit le dessein que ce malheureux avoit formé pour en avoir une libre possession, & l'amitié qu'il avoit toujours témoignée à son mari, fut un prétexte pour faire réüssir la trahison qu'il avoit méditée.

Il lui manda donc de le venir trouver pour faire une course jusqu'à Négapatan en attendant que sa femme rétablît sa santé, lui faisant entendre pour l'amorcer, que la commission qu'il lui donnoit, lui seroit fort avantageuse, & qu'il ne doutoit pas que le Gouverneur de la Forteresse, homme très-gracieux & très-puissant, ne lui donnât une récompense considérable, & le commandement d'un grand Navire char-

gé des richesses des Indes pour le conduire en Hollande.

Le Gentilhomme Poitevin impatient de faire quelque chose qui pût mettre sa fortune en meilleur état, crut qu'il ne devoit pas négliger l'occasion qui se présentoit de faire connoître sa capacité & sa conduite. Il se disposa promptement à partir, & ayant mis ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage; il apprit à sa femme avec empressement la commission que son ami lui donnoit par préference, & lui exagéra les avantages qu'il espéroit en tirer. Cette nouvelle la surprit si fort qu'elle demeura quelques momens sans avoir la force de lui témoigner ce qu'elle pensoit. Mais ayant repris ses esprits, elle crut qu'il n'étoit plus tems de feindre, & que si les raisons qu'elle pouvoit lui dire avec bienséance pour l'obliger à rester auprès d'elle, n'étoient pas assez fortes, il falloit ne lui point céler celles qui devoient infailliblement le retenir, s'il étoit encore sensible à l'amour & à l'honneur. Elle lui répresenta avec toute la tendresse imaginable que son éloignement augmenteroit son cha-

grin, & rédoubleroit si fort sa langueur qu'elle en perdroit la vie; qu'il entreprenoit un voyage dont il ne prévoyoit pas les dangers & les malheurs qui le ménaçoient. Elle le conjura par tout ce qu'elle put imaginer de plus pressant, de ne la point abandonner dans une Ville où elle ne connoissoit personne, & de permettre au moins qu'elle s'embarquât avec lui. Voyant ensuite que la résolution de son mari ne pouvoit être ébranlée par ses prieres, & qu'il combattoit tout ce qu'elle lui disoit de touchant, par des marques & des protestations d'amour encore plus tendres, & par des apparences d'établir leur repos & leur fortune, elle voulut l'intimider en lui faisant comprendre qu'elle s'étoit apperçûë que cet officieux ami qui vouloit l'engager à faire un long voyage sous l'espérance d'un gain considerable, avoit sans doute un dessein qu'elle avoit prévû depuis long-tems, & qu'il n'attendoit que la commodité de son absence pour le faire éclore, & pour le punir de son aveuglement & de sa crédulité trop facile.

Ces paroles quoiqu'ambiguës ne

laisserent pas de faire entendre au Cavalier ce que sa femme vouloit dire, il hésita quelques momens & parut troublé d'entendre une chose qu'il ne pouvoit soupçonner; mais après quelques réflexions il se rassura sur la vertu de sa femme, & sur la confiance qu'il avoit au Capitaine Hollandois. Il s'imagina que l'amour de son épouse lui faisoit chercher toutes sortes de prétextes pour le dissuader d'une entreprise qui l'éloignoit d'elle, & qu'elle n'en avoit point trouvé de plus forts que la jalousie qu'elle vouloit lui donner. Il se persuada que l'amitié de l'autre étoit trop sincere pour être interessée & pour couvrir une perfidie.

Dans cette pensée il résolut de tenter ce voyage & de partir le lendemain malgré la résistance de sa femme qu'il espéroit revoir bien-tôt. Il lui dit adieu dès le même soir, & tâcha par mille moyens de lui ôter tous les soupçons & les appréhensions qu'elle avoit. La voyant alors dans une situation plus tranquille & plus raisonnable, il alla chez la Portugaise pour lui recommander d'en avoir soin & de ne la pas abandon-

ner. Cette jeune veuve qui n'avoit point été informée du voyage du Cavalier François, parce qu'elle gardoit la chambre depuis deux jours à cause d'une petite incommodité, sçachant qu'il devoit passer devant Goa, le pria de lui donner passage jusques-là : il ne put s'en défendre, & quoiqu'il eût un grand déplaisir d'enlever une compagnie si agréable à sa femme, il fut bien aise d'ailleurs d'obliger cette Portugaise. Le tems pressoit, la nuit étoit déja avancée, & il devoit entrer dans une barque à la pointe du jour pour se rendre à Suaslis où l'embarquement se devoit faire, de sorte que la jeune veuve eut si peu de loisir qu'elle ne put aller prendre congé de son amie, & s'en alla sans l'avertir de son départ. La barque attendoit au port le Cavalier François, qui n'y fut pas plutôt arrivé qu'il reçût les ordres du Capitaine Hollandois avec plusieurs embrassades, & autres démonstrations d'amitié, & prit la route de Goa.

A peine étoit-il sorti hors du port que sa femme y arriva toute éperduë, l'amitié qu'elle avoit pour la Portugaise l'avoit poussée à la faire

appeller lorsqu'il fût jour pour se consoler avec elle de l'absence de son époux ; mais ayant appris qu'elle étoit partie avec lui, la jalousie s'empara tout à coup de son esprit, & ne voyant aucun remede à sa douleur, elle s'abandonna à son désespoir, & étoit prête à se donner la mort sans l'opposition d'une fille qu'elle avoit avec elle. Elle se répresenta confusément tout ce qu'elle avoit fait, & tout ce qu'elle avoit dit à son mari pour le retenir, & ne douta point que cette invincible résistance qu'il avoit fait voir, ne fût un témoignage visible de son infidelité & de sa trahison. Elle jugea avec beaucoup d'apparence qu'il aimoit la jeune Portugaise, qu'il avoit concerté avec elle de s'en aller ensemble, & repassant dans sa mémoire le tems que cette veuve avoit gardé la chambre, elle se persuada qu'elle l'avoit employé à faire ses préparatifs. Enfin cette infortunée Ariadne prit la résolution de suivre son infidéle Thésée, elle loüa un bateau & se fit porter avec une diligence extraordinaire au bord de la mer, d'où elle pût voir de loin celui qu'elle croyoit le plus perfide

de tous les hommes. Elle vouloit courir après lui, mais les Mariniers réfuserent de sortir du port, alors étant abatuë de foiblesse & de douleur, elle tomba évanoüie.

Le Capitaine Hollandois en ayant eu avis la fit porter dans son Navire, où il n'oublia rien pour la faire revenir & pour lui ôter l'envie de mourir. Il lui fit espérer qu'elle reverroit bien-tôt cet époux si chéri qu'elle condamnoit mal-à-propos d'infidélité; l'ayant consolée en quelque façon il la renvoya à Surate, où elle vouloit retourner malgré lui; de peur que s'il la retenoit par force, il n'irritât ses chagrins dont elle pourroit mourir, & qu'il ne se vît par-là frustré des espérances qu'il avoit conçûës.

Etant de retour à Surate, il l'envoyoit visiter tous les jours jusqu'à ce qu'il se vit obligé de mettre à la voile pour Batavia. Il lui manda alors que son mari avoit été contraint d'y moüiller, que si elle vouloit y aller, il offroit de l'y conduire eu quinze jours ou trois semaines. La dissimulation de cet Officier avoit fait croire à cette affligée qu'il avoit pour elle

moins d'amour qu'elle ne se l'étoit imaginé. Elle avoit rétabli ses forces, en calmant ses chagrins, & ses douleurs avoient fort peu diminué l'éclat de sa beauté. Elle ne se défioit plus tant de lui, & vint de bonne foi dans son Vaisseau, où il lui fit entendre d'une maniere fort touchante avec une grande démonstration de zéle & de dépit, que son mari les avoit trahis tous deux, qu'il avoit moüillé au port de Goa, où il s'étoit refugié avec tous les meilleurs effets du Vaisseau, & la belle Portugaise qu'il aimoit passionnément; qu'il en avoit reçû des nouvelles trop certaines pour en douter, & qu'il ne lui avoit pas voulu faire part de cette disgrace qu'il ne fût en état de l'en consoler par des assurances de ses services, d'une fidelité inviolable, & d'une passion la plus sincere qui fût jamais: il accompagnoit ce qu'il disoit de tant d'apparence de vérité, que la belle infortunée ne douta plus de son malheur. Dans ce comble d'affliction elle ne sçavoit que pleurer, & ce fut long-tems sa seule occupation: les soupirs & les caresses continuelles du Capitaine la fatiguoient d'au-

tre part, & pour se délivrer de ses importunités, elle lui permit d'espérer, & lui demanda du tems pour essuyer ses larmes & pour s'accoutumer à l'aimer. Cependant elle n'y sentoit aucune disposition, & son cœur lui disoit de tems en tems que son époux n'étoit pas infidéle. Ces mouvemens lui donnoient quelques rayons de joyë & d'espérance, qui écartoient un peu ses chagrins, mais ils revenoient bien-tôt, & s'augmentoient toujours au lieu de diminuer; de maniere que sa langueur fut suivie d'une maladie qui dura jusqu'à Batavia, où le Capitaine après l'avoir fait traiter long-tems dans son logis, & étant contraint de repasser en Hollande, la mit à l'Hôpital, où elle mourut en peu de jours.

Le pauvre Poitevin en me contant cette histoire étoit pénetré de la douleur la plus vive; pour ce qui regarde la suite de la sienne, après s'être embarqué à Sualis, comme on a vû, avec une recruë de cinquante soldats & quelques marchandises, dont le Capitaine lui avoit donné la conduite; il reconnut quand il voulut moüiller à Goa pour y débarquer

la Portugaise, que les Matelots & les Soldats n'avoient ordre de lui obéir qu'en apparence; car ils ne refuserent pas seulement d'aborder la terre & d'entrer dans le bassin de cette Ville, mais ils le ménacerent de le jetter à la mer, s'il se mettoit en dévoir de faire valoir son autorité, & ils se saisirent de ses coffres de peur qu'il n'ouvrît le paquet adressé au Gouverneur de Négapatan, & qu'il ne découvrît par là la perfidie du Capitaine Hollandois. Le souvenir de ce que sa femme lui en avoit dit, excitoit pour lors dans son ame des mouvemens qu'il n'est pas facile d'exprimer; son désespoir auroit sans doute éclaté, si on ne lui eût ôté la liberté de rien entreprendre. Il ne put retenir ses plaintes quand il fut devant le Gouverneur de la Forteresse de Négapatan; mais cet Officier étant de même nation & de même nature que celui par lequel il avoit été trahi, il n'en put tirer aucune satisfaction, sinon qu'il lui permettoit de garder la Portugaise, pour récompenser la perte de sa femme, qu'il n'étoit pas prêt de revoir, & que puisqu'il étoit venu aux Indes pour

servir la République, il falloit qu'il fît le devoir d'un bon soldat, & qu'il montrât par sa fidelité & par son courage qu'il étoit digne des emplois & de la récompense qu'on lui avoit fait espérer; qu'il lui donnoit deux ans de tems pour en donner des preuves, & qu'ensuite on auroit égard aux services qu'il auroit rendus. Ce tems étant expiré, le Cavalier demanda au Gouverneur congé de retourner à Surate, ou Goa, ou en Hollande; mais se voyant renvoyé d'une année à l'autre, il prit la résolution de se sauver aussi-tôt qu'il en trouveroit l'occasion. Elle se présenta par bonheur par le moyen d'un bâteau de pêcheur qui le conduisit à un petit Vaisseau d'Indiens qui venoient à Tranquébar, où un riche Négociant Danois le prit si fort en amitié qu'il ne le laissa manquer de rien. Il emmena avec lui la Portugaise qui retourna à Goa, d'où elle lui envoya de riches présens. Il avoit appris toute la suite de l'histoire de sa femme d'un François établi à Batavia, qui avoit fait connoissance avec elle dans les derniers jours de sa vie, & qui étoit venu à Tranqué-

bar voir une niéce qu'il y avoit richement mariée. Après cette petite digression, je reprends le fil de mes voyages.

Isle de Ceylan.

De Tranquébar nous fîmes voile vers l'Isle de Ceylan autrefois nommée Zeilan. Cette Isle est assurément l'une des plus riches & des plus délicieuses des Indes Orientales. Selon le raport & la supputation des Pilotes les plus expérimentés; elle est de figure ovale, & a trois cens lieuës de long & cinq cens de circuit. Elle s'étend jusqu'à la Côte de Malabar, de-là vient que les peuples qui habitent dans les terres & le long des Côtes de la mer, s'appellent Cinglois Malabarès, & sont sujets du Roi de Candy, dont l'Empire est de si grande étenduë qu'il y a quatorze Rois qui en rélevent & qui lui obéissent. La Ville capitale de cette Isle est Colombo. La seconde Ville est appellée Galle, & Candy est la troisiéme & le séjour du Roi. Les ports les plus renommés sont ceux de Chilao, de Colombo & de Galle, dans lesquels tous les Vaisseaux qui viennent de Bengale, de Malaca, de la Sonde, de la Chine & du Japon abor-

dent, & il faut néceſſairement que tous les Pilotes prennent leurs hauteurs & reconnoiſſent la pointe de Galle, qui eſt une montagne très-haute, afin de faire plus aiſément leur route. Nous arrêtâmes quelques jours à Colombo.

Il me prit un jour envie de cotoyer cette belle Iſle; pour cet effet je priai notre Capitaine de me prêter ſa chaloupe & quelques Matelots: quelques-uns du Vaiſſeau voulurent être de la compagnie; mais ce ne fut pas ſans ſouffrir une extrême fatigue, & une ſoif qui faillit à nous faire perdre la vie à tous, que notre curioſité fut ſatisfaite par les choſes rares que nous y remarquâmes. La chaleur étoit ſi exceſſive, qu'un baril plein d'eau douce que nous avions apporté ne fit qu'irriter notre ſoif, & pour la moderer nous étions contraints de mettre dans nos bouches des balles de plomb. L'eau de vie, le biſcuit, le bœuf ſalé, & le lard dont nous avions fait proviſion ne nous tentoient point, & ne nous étoient d'aucun ſecours. Les Matelots qui tiroient les avirons de la chaloupe, ne pouvoient plus travailler, & ſe dé-

terminoient à descendre à terre & à nous abandonner, lorsque nous apperçûmes une petite Isle à deux lieuës de nous, qu'un de notre compagnie reconnut pour être l'Isle aux Pigeons, où nous prîmes la résolution d'aller à force de rames; le vent ne pouvant nous servir à cause qu'il étoit contraire, dans l'espérance d'y trouver de l'eau douce; mais notre espérance fut vaine, & nous creusâmes en vain la terre en plusieurs endroits sans en pouvoir trouver. Cette Isle n'est autre chose qu'un amas de rochers joints ensemble, par l'impétuosité des flots, qui les ont ramassés en ce lieu pour rendre les environs plus navigables. Elle est nommée l'Isle aux Pigeons, à cause du nombre infini de ces oiseaux qu'en France on appelle Ramiers, qui s'y retirent, & qui nichent dans les rochers, de sorte que nous pouvions en emporter plus de mille paires si nous eussions voulu; mais nous nous contentâmes d'en prendre cinq ou six douzaines pour régaler tous ceux de notre Vaisseau : la disette d'eau nous empêcha d'en manger sur le lieu.

Isle aux Pigeons.

Notre Pilote qui étoit avec nous

ayant pris sa longue vûë, découvrit une terre basse à trois lieuës de l'Isle aux Pigeons, il nous assura que nous y trouverions de bonne eau à boire. Aussi-tôt nos Matelots quoique las & abattus de lassitude & de soif, reprirent courage, & à force de ramer nous eurent bien-tôt menés à cette Isle, où nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre que nous apperçûmes un grand étang éloigné tout au plus de la mer d'environ mille pas, couvert de canards, outardes, sarcelles, hérons, & autre gibier qui ne se trouve pas en Europe. Son étenduë & le voisinage de la mer nous fit douter que son eau fût bonne, & nous n'osions pas d'abord nous le promettre; mais l'essai que nous en fîmes nous causa une joye qui nous fit oublier toutes nos fatigues passées. L'eau de cet étang étoit d'une telle bonté & si saine, qu'elle n'incommoda pas même ceux qui en burent trop abondamment & avec trop d'avidité. Nous nous y baignâmes tous à loisir, nous tenant sur nos gardes à cause des crocodiles, & autres bêtes que nous observions de tems en tems à fleur d'eau qui sembloient nous épier.

Après que nous eûmes rempli nos barils de cette eau excellente, & que nous nous fûmes bien rafraîchis, nous rentrâmes dans notre chaloupe pour retourner à l'Isle aux Pigeons, que nous n'épargnâmes pas, comme nous avions fait la premiere fois. Nous y passâmes la nuit à faire bonne chere, car notre eau de vie que nous n'osions auparavant sentir & qui nous faisoit mal au cœur, nous parut plus excellente. Le lendemain nous courumes par toute l'Isle, où nous ne rencontrâmes pas une seule bête, nous trouvâmes seulement entre de grands rochers des Lottes prodigieuses, pésant chacune six & huit livres, que le reflux de la mer avoit laissées dans un demi pied d'eau. Nous les tuâmes à coup d'épée & de bâton, & après avoir pris du sel dur & luisant comme cristal de roche au pied d'un grand rocher, où la mer brise à tout moment ; dont chacun fit provision par curiosité, nous nous embarquâmes pour aborder une autre petite Islé appellée l'Isle aux coquilles.

Isle aux Coquilles. En effet cette Isle pleine de rochers est toute couverte de coquillages les plus beaux du monde ; mais entr'au-

tres, de porcelaines, de burgos & de vignots transparens & luisans : il y a aussi quantité de petits arbres blancs comme neige, qui semblent avoir été faits par d'habiles ouvriers & avec beaucoup d'art. Nous y trouvâmes plusieurs branches de corail, encore toutes molles & gluantes, que nous ne reconnumes point alors, parce que nous n'en avions jamais vû de même; mais ceux qui virent les échantillons que nous en avions apportés, nous apprirent que c'étoit de très-bon corail. Nous fîmes dessein d'y retourner, mais nous ne le pûmes pas, parce que nous n'en eûmes pas le tems. Nous emportâmes un grand nombre de coquilles admirables de toutes façons, & retournâmes à notre Vaisseau.

Toute l'Isle de Ceylan est extrêmement fertile, sur-tout en canelle, ébene & grands arbres qui portent le tamarin & la casse. Il y en a d'autres qui portent la hoüette & le bétel. Il y a quantité d'orangers, de citroniers & de myrabolans. Les campagnes sont couvertes de cannes de sucre que les Noirs gardent étant montés sur des échaffauts, soutenus par trois pieds

de bois, élevés sur les cannes de sucre de deux à trois pieds afin de découvrir, & crier contre les singes qui viennent des bois pour gâter ces cannes. Les Maures se rélevent ordinairement de tems en tems pour faire cette garde en fumant pour se désennuyer. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans cette Isle, & un petit bras de mer où il y a un banc de sable de dix ou douze brasses de profondeur, & de soixante pas de largeur qui abonde en perles fines : il y a pareillement quelques rivieres où l'on trouve plusieurs pierres précieuses que les torrens entraînent des montagnes. Les Maures mettent des filets dans le courant des eaux pour les arrêter, & ordinairement quand ils les retirent, ils trouvent des topases, des rubis, & des saphirs qu'ils envoyent en Perse en échange d'autres marchandises. On trouve dans les terres des petits diamans ; mais non pas en si grande quantité, ni de si haut prix qu'au Royaume de Colconda, qui n'est pas beaucoup éloigné de Ceylan.

Il y a un endroit où presque tous les serpens de l'Isle s'assemblent pour

frayer ; il y en a d'une grosseur & longueur prodigieuse, qui ne sont pas les plus dangereux. Les Noirs les prennent avec des harpons de fer, & après les avoir écorchés, ils les font sécher au Soleil, puis les mangent. Il se trouve aussi dans cette Isle une espéce d'arbre dont les feüilles sont à peu près de la grandeur de celles du buis, & étant tombées elles marchent comme des papillons. Elles ont quatre jambes déliées comme celles d'une arraignée ; les deux premieres sont fort courtes, & les autres beaucoup plus longues. Le dos de la feüille est animé, & au bout de la queuë à l'endroit qui est attaché à l'arbre, il y a deux petits points noirs que je reconnus pour être les yeux de ces feüilles animées : il ne paroît point de bouche. Nous en emportâmes par curiosité envelopées d'autres grandes feüilles, nous les mîmes dans une boëte dont le couvert étoit percé pour leur donner de l'air, & nous les nourrimes pendant quelque tems avec du sucre en poudre & du biscuit ; mais ayant laissé une nuit nos boëtes sur une table, nous trouvâmes le matin suivant ces

Feüilles animées.

boëtes remplies de fourmis, qui avoient mangé & le sucre, & ces feüilles papillons.

L'air de l'Isle est très-bon pour les étrangers; ceux du païs vivent d'ordinaire cent ou six vingt ans. Leur tempérament est excellent, & leur naturel fort doux : l'humeur des Portugais & des François leur plaît plus que celle des autres nations. Ils ont un grand respect pour leur Roi, qui est très-puissant en armes, en or, en argent, en pierreries, & en tout ce qu'il y a de plus précieux, & de plus délicieux pour la vie de l'homme.

Le jour venu de quitter ce charmant païs, nous nous embarquâmes tous, & prîmes la route de la Côte de Coromandel, & vinmes moüiller devant les murailles de saint Thomé. Cette Ville a été ainsi nommée par les gens de notre nation à cause qu'ils honorent particulierement S. Thomas, de sorte que dans toutes les places que les Portugais possedent aux Indes Orientales, il y a une Eglise dédiée à ce Saint, ils l'ont presque bâtie entiérement, & l'ont possedée assez long-tems; mais enfin elle est aujourd'hui

S. Thomé.

aujourd'hui au pouvoir des Maures, il y a cependant dans la Ville un Evêque Portugais. Les murailles & les fortifications de cette place sont très-bonnes, cimentées & maçonnées fort proprement. Elles ont douze pieds de large & dix-huit de haut, & sont bâties d'une pierre de roche fort dure, & bien unie où le canon fait peu d'effet. La plûpart des maisons sont pour ainsi dire sous terre, & à couvert des injures du tems & de la guerre, & ne sont pas si hautes que ses murs. La ville est environnée de quantité de bastions qui font face de tous côtés, & qui sont bien garnis d'artillerie. Comme nous avions fort peu affaire en cet endroit, nous n'y arrêtâmes pas long-tems sans prendre la route de Bengale.

Nous arrivâmes par un très-beau tems, en un lieu dont j'ai oublié le nom; mais je me souviens qu'on y travaille parfaitement bien en toiles, & qu'il n'est éloigné de l'embouchure du Gange que d'environ trente lieuës. Ce fleuve est le plus fameux des Indes Orientales, pour sa grandeur & ses richesses. Les Pilotes assurent que son cours est de cent

Bengale.

Le Gange.

soixante lieuës, & qu'il renferme plusieurs Isles, où il y a de belles Villes, dont la capitale est Bengale. Nous nous embarquâmes dans une petite barque pour y aborder, parce qu'il faut que tous les Vaisseaux moüillent l'anchre à l'embouchure du Gange, & il y a fort peu de Pilotes qui osent entreprendre de monter leurs Navires dans ce fleuve à cause des bancs de sable qui s'y trouvent, de sorte que les Hollandois qui sont entreprenans y ont perdu plusieurs Navires, de maniere qu'ils ont marqué les lieux les plus dangereux avec de gros morceaux de bois rond flotans sur l'eau, & attachés à une grosse chaîne de fer à un canon qui est au fond de l'eau. Ils appellent ces morceaux de bois arrondi des boyes: on en voit quantité dans tous les bras du fleuve, qui sont tous également grands & font plusieurs contours. Il n'y en a pas un où un Navire de six cens tonneaux ne puisse facilement naviger. Il y a une barque entretenuë exprès pour aller à bord des Vaisseaux aussi-tôt qu'on entend le coup de canon, que chacun tire pour avertir de son arrivée. Cette barque

attend pour aller décharger les marchandiſes, que le vent & la marée ſoient favorables, & avertit des endroits dangereux pour que les Vaiſſeaux les évitent.

La Ville de Bengale eſt ſituée ſur les bords du Gange, dans un lieu où l'air eſt très-bon & fort temperé : elle eſt aſſez agréable, & d'une raiſonnable grandeur. Elle abonde en toutes choſes, & les vivres y ſont à très-bon marché. Le païs qui eſt l'un des plus beaux du monde, eſt très-fertile ; on voit quantité de bois, & de forêts, de citroniers & d'orangers, dont les fruits ſont admirables, & tout-à-fait délicieux. Il y en a de doux & d'aigres infiniment plus ſavoureux que ceux de Provence & de notre Païs. Il n'y a rien en cet endroit de plus commun que le ſucre, le gingembre, & le poivre-long que l'on confit quand il eſt verd. Les campagnes ſont couvertes de beſtiaux, & j'y ai vû des troupeaux de vingt mille bêtes de différentes eſpéces ; comme des bœufs, vaches, moutons, chevres & cochons. Le pâturage y eſt merveilleux, & il produit une ſi grande abondance de lai-

tage, qu'on transporte une quantité innombrable de beurre & de fromage dans tous les païs circonvoisins & Villes maritimes, même dans les païs les plus éloignés, principalement à Batavia.

Il n'y a point de contrée aux Indes où l'on trouve tant de venaison que dans celle-ci. On y voit des troupes d'éléphans sauvages, de buffles, de sangliers, de cerfs, de biches, de gazelles, de chevreüils; des troupeaux de lapins, de liévres, de paons; des compagnies de perdrix & de poules pintades; des volées de tourterelles, & des grosses poules d'Inde qui ne peuvent voler sur les arbres, mais qui courent si fort qu'un homme à cheval ne sçauroit les suivre. Les bois sont pleins de singes de quatre couleurs; de blancs, de noirs, de rouges & de gris: les noirs sont les plus faciles à apprivoiser, & tout dressés ils ne coûtent qu'environ cinq ou six soux. Il y a aussi quantité de bêtes farouches qui viennent s'abreuver au Gange, & qui s'appochent des Navires, sans qu'on s'en aperçoive; parce que les herbes des prairies y sont si épaisses & si extraor-

dinairement hautes, n'étant jamais fauchées, qu'elles cachent les Rinocerots, les Tigres & les Léopards, qui dévorent ceux qui s'endorment dans les bâteaux auprès du rivage ou sur la terre. Il est quelquefois besoin, que les Capitaines envoyent les équipages de leurs Vaisseaux pour les chasser.

L'on n'y chasse presque jamais. Toutes choses, & principalement le bétail s'y vendent à vil prix. Les Vaisseaux qui abordent en cet endroit, en font de bonnes provisions & les équipages en ont à profusion : en quelques endroits on laboure la terre comme en Europe, pour semer du bled qui y croît abondamment & fort beau. On en porte à Batavia, aussi-bien que du chanvre pour faire des cordages & de grosses toiles : avec ce chanvre on en pourroit faire de fines, mais la quantité de lin & de coton, dont on en fait d'admirables, fait que l'on méprise le chanvre, que l'on ne prend pas la peine de mettre en œuvre. L'on y fait de très-belles couvertures brodées qui coutent fort peu ; les Maures y travaillent fort adroitement, & font de fort

beau linge qu'ils donnent pour peu de chofe; c'eft de cet endroit que vient la plus belle mouffeline, & les beaux tapis façon de Turquie. Ils font des fouliers & des pantoufles les plus propres du monde. Les Capitaines & Marchands Hollandois en font provifion, qu'ils revendent très-bien à Batavia.

Qualités des Bengalois.

Les Noirs & gens du païs font fort officieux, & plufieurs fe viennent offrir aux Etrangers dans les Vaiffeaux pour les fervir, exagérant leur adreffe; en effet ils en ont beaucoup, mais ils la vendent bien cher, parce qu'ils font tous très-grands larrons. Ils font communément bienfaits de corps, & il eft très-rare d'en rencontrer de contrefaits. Ils ne font point jaloux de leurs femmes, comme nos habitans de Goa; au contraire elles font extrêmement libres, & ne font point difficulté d'engager quelque galanterie avec un étranger, en préfence même de leurs maris, ayant la liberté de fe divertir où il leur plaît. Les riches ont quantité d'efclaves qu'ils vendent comme des chevaux, & les pauvres qui fe mettent à leur fervice leur donnent un fouverain

pouvoir ſur leurs perſonnes & ſur leur vie. Il leur eſt pourtant défendu par leur réligion d'en tuer aucun ſans une faute ou une offenſe notable ; mais ils peuvent s'en défaire quand ils veulent en les vendant : en quoi tout Payens qu'ils ſont, ils ont infiniment plus de douceur & d'humanité que les Chrétiens de Goa qui aſſomment ces pauvres eſclaves, & exercent ſur eux une barbarie plus qu'Iroquoiſe. J'en dirai deux mots en ſon lieu s'il m'en ſouvient.

Les pauvres gens vendent ſouvent leurs femmes & leurs enfans aux Etrangers, qui les emmenent dans pluſieurs païs du monde, & enſuite ils ne font pas difficulté de les reprendre, même leurs femmes, & leurs filles quand elles ſont groſſes. Ceux qui ne veulent pas en acheter, en loüent, & pour un demi écu par mois ils ont une belle fille qui leur ſert de femme & de ſervante ; les filles ſont bien aiſes, & très-glorieuſes quand un patron les achete pour les honorer de ſa couche, & elles s'eſtiment heureuſes de pouvoir devenir groſſes pour lui préſenter de leur fruit qu'elles enfantent & nourriſ-

ſent ſans peine, ſe levant un quart d'heure après leurs couches, ſans garder le lit davantage, & faiſant les mêmes fonctions qu'auparavant. Elles ont une netteté naturelle, qui ſurpaſſe toute la propreté des Européennes.

Prétenduë ſainteté du Gange.

Tous les peuples qui habitent les rivages du Gange eſtiment ce fleuve bénit & ſacré, & de toutes parts les peuples y abordent pour ſe baigner, diſant que ſon eau les mondifie & leur ôte toutes les taches du corps & de l'ame qu'ils croyent immortelle. Ils apportent de loin leurs malades quand les remedes ne les peuvent guérir, & les jettent dans ce fleuve; ſi le malade a la force de ſe tirer de l'eau, tant mieux pour lui; mais ceux qui ne le peuvent pas, y périſſent ſans aucun ſecours. Ils ſe lavent ſelon l'inſtitution que leurs Brames ont, diſent-ils, reçûë du Dieu qu'ils adorent; mais ils adorent auſſi le Soleil & les autres choſes que j'ai dites, & quand ils meurent ceux qui ſont aux environs du Gange ordonnent qu'on jette leurs corps dans ce fleuve: ils s'y baignent ſix fois le jour, en ſe levant, avant & après le dîner,

& le soir de même, avant & après souper.

Ils usent des mêmes espéces de monnoyë dont j'ai parlé; mais outre cela ils en ont une particuliere qu'ils appellent caulis, qui sont de petites coquilles qui ont cours parmi eux, il en faut quatre-vingt quatre pour un fanoux valant cinq soux. Il y a pareillement d'autre monnoyë, comme roupies, pagodes, &c.

Nous demeurâmes près d'un mois sur le Gange, attendant que notre Navire eut reçû quelques Marchandises pour Batavia. Pendant ce tems chacun de nous avoit la liberté de sortir & de se promener, mais notre Capitaine vouloit nous revoir tous les soirs sur son bord. Nous allions ordinairement dans un Village qui est sur le bord du Gange, où nous cherchions quelque rafraîchissement, & quelque repos contre la persécution de certains moucherons appellés mousquites, qui nous environnoient toute la nuit, quand nous nous mettions à l'air pour dormir à cause de l'excessive chaleur; & il nous étoit impossible de nous défendre de l'importunité de ces animaux, **Mousquites.**

dont le tourment eſt ſi inſuportable, que c'étoit autrefois celui dont uſoient les Maures pour punir les criminels, avant qu'ils euſſent introduit la coutume de les faire mourir à coups de zagayë. Ils leur frotoient de miel le viſage & tout le corps, & les attachoient à un arbre, les laiſſant ſuſpendus de deux pieds de haut ſur terre, & dans un moment ils étoient couverts de mouſquites qui leur faiſoient ſouffrir un martyre inconcevable, dont il mouroient le plus ſouvent enragés.

Outre ces animaux, il y en a encore d'autres qui ſont fort incommodes la nuit, & qui empêchent entiérement de dormir ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Ce ſont des chiens ſemblables à des renards, appellés chiens-marrons par les gens du païs, ou jacqueparets, ou chiens-criards, dont le poil eſt rouge : ils viennent en troupes toutes les nuits abboyer effroyablement le long du Gange. Leurs voix & leurs cris ſont tous différens & ſi confus qu'on ne peut s'entendre parler. Ils ne ſe détournent point quand les Maures paſſent proche d'eux, & les gens du païs ne

Chiens marrons.

leur font jamais de mal, & disent que les cris de ces animaux les excitent à dormir : cette incommodité est presque commune dans toutes les Indes, & dans les lieux où j'ai le plus fréquenté, comme à Surate, Goa, Batavia. Il y a non-seulement quantité de ces chiens-marrons, mais aussi de rats que l'on voit courir par les ruës sans en tuer un seul : il y en a de musqués que les Etrangers, mais sur-tout les François tâchent d'attraper en secret, pour en avoir la peau qui est très-précieuse. J'en avois quelques-unes qui m'ont été volées à mon retour en Europe. Rats musqués.

Après que les Marchandises que l'on attendoit pour Batavia furent embarquées, nous fûmes huit jours à descendre le Gange jusqu'à son embouchure, quoique notre Vaisseau fût remorqué par deux chalingues ou barques longues, qui sont comme des galeres à trente-six avirons chacune, nagées par des Noirs, lesquelles sont attachées aux deux côtés du Navire vers la prouë ; & quoique la marée nous fût favorable, les Matelots cependant eurent beaucoup à souffrir quand il fallut moüiller l'an-

chre, & quand il fut queſtion de le lever. Bien ſouvent ils furent contraints d'en affourcher à cauſe de pluſieurs contours & détours du fleuve, où l'on n'eſt jamais en ſureté avant que d'être arrivé à ſon embouchure, à cauſe des bancs de ſable où les Vaiſſeaux échoüent ſans qu'on puiſſe les retirer, comme il arriva à un Navire Chinois en notre préſence.

Nous étions heureuſement arrivés au bas du fleuve, & nous attendions avec impatience un vent favorable pour gagner la pleine mer, où il y a plus de plaiſir que de demeurer à la rade, lorſqu'on nous donna le ſignal de faire la priére chacun à ſa maniere, qui ne fut pas plutôt achevée que nous mîmes à la voile, d'un vent aſſez bon d'abord, mais qui devint ſi contraire en peu de tems, que nous fûmes obligés de regagner l'endroit d'où nous étions partis.

Horrible tempête. Perte d'un Vaiſſeau Chinois.

Nous eumes là le déplaiſir de voir périr le Vaiſſeau Chinois ſans pouvoir lui donner aucun ſecours. La marée & les lames d'eau élevoient ce Vaiſſeau de la hauteur d'une pique, & enſuite le laiſſoient tomber

sur un banc de sable avec tant de violence que les mats quoique très-forts se briserent, & se renverserent de tous côtés en brisant les haubans. Le Capitaine de ce Vaisseau outré de douleur, & les yeux baignés de larmes cria plusieurs fois; embarque qui pourra & sauve la vie sans hardes; ce qui causa une consternation générale, & une si grande confusion, que chacun voulut se jetter dans un grand bateau que les Mariniers n'avoient pas encore mis dans le Navire; mais le Capitaine Chinois le fit garder par des Matelots armés.

Cependant la tempête continuant toujours, un Capucin qui étoit sur ce Vaisseau, courut plein de zele exhorter deux ou trois Portugais à se préparer à la mort, & à dire seulement le *Confiteor* pour recevoir l'absolution, dont deux Hollandois crevés d'eau de vie se moquant crioient aux Portugais; partez à présent puisque vous êtes prêts, & que le Pere vous montre le chemin; alors un de ces brutaux s'approcha de ce Religieux & le voulut pousser dans l'eau, où il seroit tombé infailliblement sans le secours d'un de ces Portugais.

Pendant ce tems-là le Capitaine du Vaiſſeau fit ſon poſſible pour aller dans ſa chambre prendre des facs remplis de pagodes d'or, mais il ne le put. Il exhorta l'équipage d'y aller, mais pas un n'oſa s'y hazarder, parce que le Vaiſſeau étoit prêt à couler à fond; le Capitaine l'avoit fait ſonder, & en avoit averti tout l'équipage. Dans cette triſte conjonćture le Capitaine Chinois fit tirer quelques coups de canon pour nous demander du ſecours, lui ayant fait ſigne que cela nous étoit impoſſible, il ſe jetta promptement dans le grand bateau avec deux Pilotes, le Capucin & quelques autres perſonnes, puis s'étant ſaiſi d'un ſabre il voulut empêcher qu'on n'y entrât en foule, mais les menaces ne ſervirent de rien, tout le monde y deſcendit précipitamment. Ils étoient au nombre de quarante-neuf perſonnes dans ce bateau, de maniere qu'il n'y reſtoit plus de place, & ils eurent toutes les peines du monde à gagner la terre.

Ce qu'il y eut de plus déplorable en ce naufrage, ce fut la perte d'environ quarante jeûnes eſclaves, garçons & filles, tous de l'âge de dix-

huit à vingt-deux ans, que plusieurs particuliers de ce Vaisseau avoient achetés à Bengale pour les aller vendre en plusieurs endroits. La plûpart des filles étoient proprement vêtuës à leur maniere qui n'est pas désagréable, ayant de longues robes de différentes couleurs, des colliers, des bracelets & une sorte de coiffure particuliere qui leur sied fort bien. Elles se couvrirent le visage & mêlerent leurs cris & leurs prieres à celles des garçons, qui invoquoient leurs Dieux à leur secours. Ils se jetterent ainsi tous dans l'eau devant nos yeux, excepté cinq qui se mirent sur un mât de hune qu'ils pousserent à l'eau, & au lieu d'avirons ils se servirent de piéces de planches rompuës, & par ce moyen ils se rendirent dans une isle, après avoir demeuré cinq jours & six nuits à la merci des flots, sans boire ni manger qu'un peu de ris que l'un d'entr'eux avoit emporté dans un sac pendu à son coû.

Histoire touchante d'un Indien & d'une Indienne.

Entre tant de malheureuses victimes de la tempête, il y avoit un garçon & une fille qui surpassoient tous les autres en esprit & en beauté. Ils

avoient même un peu plus de politeſſe que n'en ont d'ordinaire ceux de leur nation, & la modeſtie qu'ils faiſoient paroître, marquoit la bonté de leur naturel. Le garçon avoit ſeulement dix-huit ans & la fille quinze : ils s'étoient aimés dès leur plus tendre jeuneſſe, & ils s'en étoient donnés des marques ſenſibles. La barbare coutume de leur païs qui permet aux parens de vendre leurs enfans, ayant rendu cette fille eſclave d'un Portugais, ſon amant qui ne pouvoit l'abandonner, lui rendoit viſite tous les jours, lui apportoit des fruits & même tâchoit de rendre ſervice au patron de ſa maîtreſſe, pour avoir la liberté de la voir plus ſouvent; mais l'heure du départ étant enfin arrivée, cette Indienne prit congé les yeux baignés de larmes de ſon fidéle amant, qui attendri autant qu'on peut ſe l'imaginer, prit dès ce moment la réſolution de la ſuivre partout, puiſqu'il ne pouvoit la délivrer, car il avoit voulu la racheter du vieux Portugais; mais ce vieux avare qui trouvoit ſans doute cette eſclave belle & de bonne défaite, n'avoit pas voulu s'en défaiſir. L'a-

moureux Indien ne trouva donc point d'expédient plus assuré, que de se faire volontairement esclave du patron de sa maîtresse, à condition qu'il ne les sépareroit jamais l'un de l'autre. L'avare Portugais ne refusa point ce parti, il étoit bien aise d'emmener de Bengale une couple d'Indiens les mieux faits qu'on pût jamais rencontrer, & il comptoit les vendre bien chérement ailleurs. Ils se distinguoient des autres par leurs tailles & par leurs manieres : ils joüissoient en toute liberté de la présence l'un de l'autre, & le plaisir d'être toujours ensemble, leur faisoit trouver leur servitude agréable ; mais quelque grande que fût leur tendresse, elle n'avoit jamais paru aux yeux du monde dans toute son étenduë, comme elle fit au point de leur naufrage.

Lorsque tous les autres esclaves se virent sans espérance d'aucun secours, exposés à un péril inévitable, & qu'ils témoignoient leur désespoir par leurs cris & par leurs plaintes, ces deux amans avoient un entretien le plus touchant qu'on sçauroit penser, & par leurs baisers, ils se di-

ſoient des adieux capables d'attendrir les ames les plus dures. L'eſpérance d'être réünis en l'autre monde, ſuivant les promeſſes de leurs Brames, les occupoit plus, que le ſoin de leur conſervation préſente; ils ne penſoient plus qu'à ſuivre l'exemple que la plûpart des eſclaves leur avoient donné de ſe précipiter dans l'eau, & ſe diſpoſoient à s'y jetter tous deux en même-tems en ſe tenant embraſſés, lorſqu'un de ceux qui avoit trouvé l'invention du mât, les obligea de haſarder à ſe ſauver par cet unique moyen qui leur reſtoit; ce qu'ils firent avec un bonheur qui ſurpaſſa leur attente, & arriverent dans la petite iſle dont j'ai parlé où nous les laiſſerons. Toute cette hiſtoire de ce couple amoureux nous fût contée par un de ces eſclaves, qui lui deuxiéme ſe ſauva par le ſecours d'un débris du Vaiſſeau. Ce naufrage arriva le dix-ſept de Juin de l'année mil ſept cens dix-huit.

Nous reſtâmes en ce lieu trois jours, parce que le vent étoit toujours contraire & la mer fort groſſe. Le vent ayant changé ſur le ſoir du troiſiéme jour, & la mer étant deve-

nuë plus tranquille, nous allâmes avec notre chaloupe au nombre de trois ou quatre au basar ou marché d'un Village voisin par la permission de notre Capitaine, pour y acheter quelques poissons & écrévices de mer avec du harec rouge, dont nous eûmes abondance, le tout pour environ quinze soux que nous payâmes avec une demie roupie, les Maures ne voulant point de monnoyë blanche. Nous fîmes cuire au plus vîte nos provisions que nous mangeâmes avec un bon appetit, n'ayant presque point pris de nourriture les jours précédens, à cause de la violence de la tempête qui nous mettoit en grand danger, & à cause des objets de chagrin que nous avions eus devant les yeux; après le repas nous nous promenâmes un peu dans le Village, où il y avoit des gens de notre nation. Un de leurs Officiers m'ayant apperçû, vint au-devant de moi, & me pria fort obligeamment d'aller chez lui avec ma compagnie, où il me régala de bonnes poules, dont les Indiens mes camarades ne voulurent point manger, se contentant d'excellent beurre & fromage, de miel délicieux.

& de bon vin. Après avoir suffisamment mangé & remercié cet obligeant Officier de sa politesse, nous retournâmes à notre Vaisseau, & bien nous en prit; car le Capitaine voulant profiter d'un vent favorable fit lever l'anchre une demie heure après notre retour; il nous gronda même fort de ce que nous n'étions pas revenus plutôt; nous lui en fîmes nos excuses dont il parut satisfait.

La traversée de Bengale à Batavia, suivant l'estime des Pilotes, est de six cens lieuës, que l'on fait ordinairement en six semaines de tems tout au plus; mais quoique le tems fût favorable, nous ne laissâmes pas d'être plus long-tems en mer, où nous souffrîmes beaucoup d'incommodités, dont la mauvaise nourriture étoit la principale. Sur la fin de ce voyage on ne nous donnoit plus que deux verres d'eau par jour avec un peu de vieux ris plein d'ordures, & une fois seulement la semaine un peu de vieux lard jaune, & une autre fois un ordinaire de bœuf salé. Ce qui causa notre retardement & la corruption de nos vivres, fut une ou deux voyes d'eau qui se firent

dans notre Vaisseau, & que l'on eut une peine infinie à trouver. Heureusement on vint à bout de les découvrir & de les boucher; car sans cela nous aurions infailliblement coulé à fond. Tous nos esclaves & Matelots passerent plusieurs jours à pomper sans pouvoir épuiser l'eau, parce qu'il en entroit autant qu'on en vuidoit, & nous n'en serions jamais venus à bout sans un de nos Noirs qui se plongea au fond du Vaisseau, & par bonheur trouva les ouvertures qui furent incontinent bouchées.

Toute la récréation que nous eûmes pendant notre traversée, fut d'entendre chanter les esclaves que l'on emmenoit & de les voir danser. Il y en eut une qui accoucha en dansant sur le pont avec ses camarades, qui sans s'étonner reçurent l'enfant, & le lavérent incontinent, le plongeant dans un sceau d'eau de mer comme un morceau de tripes; ensuite elles l'envelòperent dans leurs paignes, après l'avoir laissé une bonne heure exposé aux rayons du Soleil sur le tillac; elles le présenterent aussi au Capitaine, lui disant en mau-

vais Portugais : Seigneur, puiſque vous êtes le pere de ce petit enfant, il eſt juſte que vous lui donniez quelque choſe pour le lui faire boire ou manger, auſſi-bien qu'à ſa mere. Le Capitaine ne put s'empêcher de rire, & commanda au garçon de la chambre de porter un flacon d'eau de vie avec quelques biſcuits à l'accouchée, qui après s'être lavée le corps au bout du Vaiſſeau, ſe trouva auſſi gaillarde & auſſi ſaine que lorſqu'on l'acheta à Bengale.

Fin de la premiere Partie.